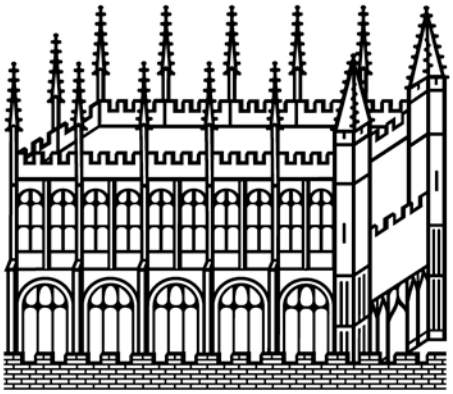


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

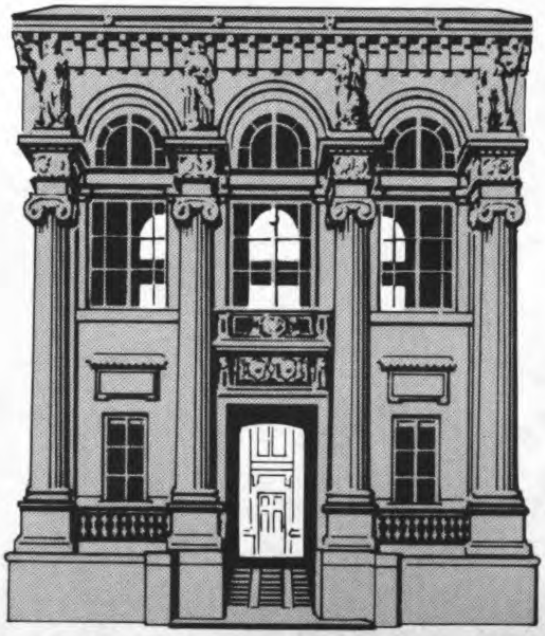
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

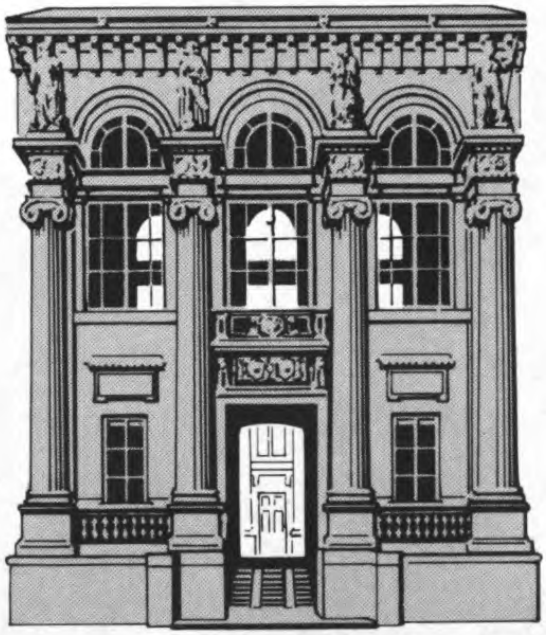


ST. GILES · OXFORD

Yet. Fr. II A. 1896

Pa Lennox
1920
S

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1896

Pr Lennox
1920
S

LES ŒUVRES DE M. REGNARD.

TOME III.

CE LIVRE SE VEND

Chez

GANDOUIN pere, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

HUART, Libraire-Imprimeur de Monſeigneur le Dauphin, rue S. Jacques, à la Juſtice.

QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.

NYON fils, Quay des Auguſtins, à l'Occaſion.

CLOUSIER, rue ſaint Jacques, à l'Ecu de France.

BORDELET, rue ſaint Jacques, à ſaint Ignace.

DAVID fils, rue ſaint Jacques, à la Plume d'or.

PRAULT fils, Quay Malaquais, à la Charité.

GANEAU, rue ſaint Jacques, à l'Image ſaint Louis.

DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins, à l'Image ſaint Eſtienne.

LES
ŒUVRES
DE
M REGNARD.

NOUVELLE EDITION.

TOME III.

A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce troiſiéme Volume.

LE RETOUR IMPRE'VU.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

DE'MOCRITE.

LES FOLIES AMOUREUSES.

LES MENECHMES.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LE
RETOUR IMPRÉVU.
COMEDIE
EN UN ACTE EN PROSE.

REPRESENTE'E EN 1700.

ACTEURS.

M. GERONTE, pere de Clitandre.

CLITANDRE, amant de Lucile.

Mad. BERTRAND, tante de Lucile.

LUCILE.

CYDALISE.

LE MARQUIS.

LISETTE.

M. ANDRE', uſurier.

MERLIN, valet de Clitandre.

JAQUINET, valet de M. Geronte.

La Scéne eſt à Paris.

LE
RETOUR
IMPRÉVU.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Mad. BERTRAND, LISETTE.

Mad. BERTRAND.

AH! Vous voilà! Je ſuis fort aiſe de vous rencontrer. Parlons enſemble un peu ſérieuſement, je vous prie, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Auſſi ſérieuſement qu'il vous plaira, Madame Bertrand.

Mad. BERTRAND.

Savez-vous bien que je ſuis fort mécontente de la conduite, & des maniéres de ma niéce ?

LISETTE.

Comment donc, Madame ? Que fait-elle de mal, s'il vous plaît ?

Mad. BERTRAND.

Elle ne fait rien que du mal ; & le pis que j'y trouve, c'eſt qu'elle garde auprès d'elle une coquine comme vous, qui ne lui donnez que de mauvais conſeils, & qui la pouſſez dans un précipice, où ſon penchant ne l'entraîne déjà que trop.

LISETTE.

Voilà un diſcours très-ſérieux au moins, Madame ; & ſi je répondois auſſi ſérieuſement, la fin de la converſation pourroit bien faire rire : mais le reſpect que j'ai pour votre âge, & pour la tante de ma maîtreſſe, m'empêchera de vous répondre avec aigreur.

Mad. BERTRAND.

Vous avez bien de la modération !

LISETTE.

Il ſeroit à ſouhaiter, Madame, que vous en euſſiez autant ; vous ne ſeriez pas la premiére à ſcandaliſer votre niéce, & à la décrier comme vous faites dans le monde, par des diſcours qui n'ont point d'autre fondement, que le déréglement de votre imagination.

Mad. BERTRAND.

Comment, impudente ? Le déréglement de mon imagination ! C'eſt le déréglement de vos actions qui me fait parler, & il n'y a rien de plus horrible que la vie que vous faites.

LISETTE.

Comment donc, Madame ? Quelle vie faiſons-nous, s'il vous plaît ?

Mad. BERTRAND.

Quelle ? Y a-t-il rien de plus ſcandaleux que la dépenſe que Lucile fait tous les jours ; une fille qui n'a pas un ſoû de revenu !

LISETTE.

Nous avons du crédit, Madame.

Mad. BERTRAND.

C'eſt bien à elle d'avoir ſeule une groſſe maiſon, des habits magnifiques !

LISETTE.

Eſt-il défendu de faire fortune ?

Mad. BERTRAND.

Et comment la fait-elle, cette fortune ?

LISETTE.

Fort innocemment : elle boit, mange, chante, rit, joue, ſe proméne ; les biens nous viennent en dormant, je vous en aſſûre.

Mad. BERTRAND.

Et la réputation ſe perd de même. Elle verra ce qu'il lui arrivera ; elle n'aura pas un ſoû de mon

bien. Premiérement, ma fille unique ne veut plus être religieuſe, je m'en vais la marier ; mon frere le Chanoine, qui lui en veut depuis long-temps, la dès-héritera ; car il eſt vindicatif. Patience, patience ; elle ne ſera pas toujours jeune.

LISETTE.

Hé, vraiment, c'eſt pour cela que nous ſongeons à profiter de la belle ſaiſon.

Mad. BERTRAND.

Oui, fort bien ; & tout le profit qui vous en demeurera, c'eſt que vous mourrez toutes deux à l'hôpital, & deshonorées encore.

LISETTE.

Oh ! Pour cela, non, Madame ; un bon mariage va nous mettre à couvert de la prédiction.

Mad. BERTRAND.

Un bon mariage ! Elle va ſe marier ?

LISETTE.

Oui, Madame.

Mad. BERTRAND.

A la bonne heure, je ne m'en mêle point, je la renonce pour ma niéce ; & je ne prétens pas aider à tromper perſonne. Adieu.

LISETTE.

Nous ferons bien nos affaires ſans vous, ne vous mettez pas en peine.

Mad. BERTRAND.

Je crois que ce ſera quelque belle alliance.

LISETTE.

Ce ſera un mariage dans toutes les formes, & quand il ſera fait, vous ſerez trop heureuſe de nous faire la cour, & d'être la tante de votre niéce.

SCENE II.

MERLIN, LISETTE.

MERLIN.

BOn jour, ma chere enfant. Qui eſt cette vieille Madame, avec qui tu étois en converſation ?

LISETTE.

Quoi ? Tu ne connois pas Madame Bertrand, la tante de ma maîtreſſe ?

MERLIN.

Si fait vraiment, je ne connois autre ; je ne l'avois pas bien enviſagée.

LISETTE.

C'eſt une femme fort à ſon aiſe, qui a de bonnes rentes ſur la ville, des maiſons à Paris ; Lucile eſt fort bien aparentée, au moins.

MERLIN.

Oui, mais elle n'en eſt pas plus riche.

LISETTE.

Il ne faut déſeſperer de rien ; cela peut venir. S'il

lui mouroit trois oncles, deux tantes, trois couples de couſins germains, deux paires de neveux & autant de niéces, elle ſe trouveroit une groſſe héritiere.

MERLIN.

Comment diable! Mais ſais-tu bien qu'en temps de peſte, cette fille-là pourroit devenir un très-gros parti?

LISETTE.

Le parti n'eſt pas mauvais dès-à-préſent; & la beauté....

MERLIN.

Tu as raiſon, ſa beauté lui tient lieu de tout, & mon maître eſt abſolument déterminé à l'épouſer.

LISETTE.

Et elle abſolument déterminée à épouſer ton maître.

MERLIN.

Il y aura peut-être quelque tribulation à eſſuyer au retour de notre bon homme de pere: mais il ne reviendra pas ſi-tôt, nous aurons le temps de nous préparer, & mon maître ne ſera pas malheureux, s'il n'a que ce chagrin-là de ſon mariage.

LISETTE.

Comment donc? Que veux-tu dire?

MERLIN.

Le mariage eſt ſujet à de grandes révolutions.

LISETTE.

Ah, ah! Tu es encore un plaiſant viſage, de croi-

re que Clitandre puiſſe jamais ſe repentir d'avoir épouſé Lucile, une fille que j'ai élevée ?

MERLIN.

Tant pis.

LISETTE.

Une fille belle, jeune & bien faite.

MERLIN.

Il n'y a pas-là de quoi ſe raſſurer.

LISETTE.

Une fille aiſée à vivre.

MERLIN.

La pluſpart des filles ne le ſont que trop.

LISETTE.

Une fille ſage & vertueuſe.

MERLIN.

Et c'eſt toi qui l'as élevée ?

LISETTE.

Parle donc, maraud, que veux-tu dire ?

MERLIN.

Tien, veux-tu que je te parle franchement ? Cette alliance ne me plaît point du tout, & je ne prévois pas que nous y trouvions notre compte ni l'un ni l'autre. Clitandre fait de la dépenſe, parce qu'il eſt amoureux, l'amour rend libéral, le mariage corrige l'amour ; ſi mon maître devenoit avare, où en ſerions-nous ?

LISETTE.

Il eſt d'un naturel trop prodigue, pour devenir ja-

mais trop œconome. A-t-il donné de bons ordres pour le régal d'aujourd'hui ?

MERLIN.

Je t'en répons. Trois garçons de la Guerbois viennent d'arriver avec tout leur attirail de cuiſine ; Camel le fameux Camel, marchoit à leur tête ; l'illuſtre Forel a envoyé ſix douzaines de bouteilles de vin de Champagne, comme il n'y en a point, il l'a fait lui-même.

LISETTE.

Tant mieux, j'aime la bonne chere : mais voici ton maître.

SCENE III.

CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

CLITANDRE.

HE' bon jour, ma chere Liſette ; comment te portes-tu, mon enfant ? Que fait ta belle maîtreſſe ?

LISETTE.

Elle eſt chez elle avec Cydaliſe.

CLITANDRE.

Va, cours, ma chere Liſette, la prier de ſe rendre

au pluſtôt ici, je n'ai d'heureux momens que ceux que je paſſe avec elle.

LISETTE.

Que vous étes bien faits l'un pour l'autre ! Elle s'ennuie à la mort quand elle ne vous voit point ; elle ne tardera pas, je vous en répons.

SCENE IV.

CLITANDRE, MERLIN.

MERLIN.

HE' bien, Monſieur, vous allez donc épouſer ? Vous voici, grace au ciel, bien-tôt à la concluſion de votre amour, & à la fin de votre argent. C'eſt vraiment bien fait, de terminer ainſi toutes ſes affaires. Mais, s'il vous plaît, qu'allons-nous faire en attendant le retour de Monſieur votre pere, qui eſt en Eſpagne depuis un an pour les affaires de ſon commerce ? Et que ferons-nous, quand il ſera revenu ?

CLITANDRE.

Que tu es impertinent avec tes réflexions ! Hé, mon ami, jouïſſons du préſent, n'ayons point de regret au paſſé, & ne liſons point des choſes fâcheuſes dans l'avenir. N'as-tu pas reçû de l'argent pour moi ces jours paſſés ?

MERLIN.

Il n'y a que trois ſemaines que j'ai touché une demie année d'avance de ce fermier, à qui vous avez donné quittance de l'année entiére.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

J'ai reçû l'autre ſemaine dix-huit cens livres de ce curieux, pour ces deux grands tableaux dont votre pere avoit refuſé deux mille écus quelque temps avant que de partir.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Bon. J'ai encore eu deux cens louis d'or de ce fripier pour cette tapiſſerie que Monſieur votre pere avoit achetée, il y a deux ans, cinq mille francs à un inventaire.

CLITANDRE.

Bon.

MERLIN.

Oui, oui, nous avons fait de bons marchés pendant ſon abſence, n'eſt-ce pas ?

CLITANDRE.

Voilà un petit rafraîchiſſement qui nous menera quelque temps, & nous travaillerons enſuite ſur nouveaux frais.

MERLIN.

Travaillez-y donc vous-même ; car, pour moi, je

fais conſcience d'être l'inſtrument & la cheville ouvriére de votre ruïne ; c'eſt par mes ſoins que vous avez trouvé le moyen de diſſiper plus de dix mil écus, ſans compter douze ou quinze mille francs que vous devez encore à pluſieurs quidams, uſuriers ou notaires (c'eſt preſque la même choſe) qui nous vont tomber ſur le corps au premier jour.

CLITANDRE.

Celui qui m'embarraſſe le plus, c'eſt ce perſécutant Monſieur André ; & ſi je ne lui dois que trois mille cinq cens livres.

MERLIN.

Il ne vous a prêté que cela, mais vous avez fait le billet de deux mille écus. Il a depuis quatre jours obtenu contre vous une ſentence des Conſuls ; & il ne ſeroit pas plaiſant, que le jour de la noce il vous fit coucher au Châtelet.

CLITANDRE.

Nous trouverons des expédiens pour nous parer de cet inconvenient.

MERLIN.

Hé, quel expédient trouver ? Nous avons fait argent de tout ; les revenus ſont touchés d'avance ; la maiſon de la ville eſt démeublée à faire pitié ; nous avons abattu les bois de la maiſon de campagne, ſous prétexte d'avoir de la vûe. Pour moi, je vous avoue que je ſuis à bout.

CLITANDRE.

Si mon pere peut être encore cinq ou ſix mois ſans venir, j'aurai tout le temps de réparer, par mon œconomie, les premiers déſordres de ma jeuneſſe.

MERLIN.

Aſſurément ; & Monſieur votre pere, de ſon côté, ne travaille-t-il pas à reboucher tous ces trous-là ?

CLITANDRE.

Sans doute.

MERLIN.

Il vaut mieux que vous faſſiez toutes ces ſottiſes-là de ſon vivant, qu'après ſa mort ; il ne ſeroit plus en état d'y remédier.

CLITANDRE.

Tu as raiſon, Merlin.

MERLIN.

Allez, Monſieur, vous n'avez pas tant de tort qu'on diroit bien. Monſieur votre pere fera un gros profit pendant ſon voyage, vous aurez fait une groſſe dépenſe pendant ſon abſence : quand il reviendra, de quoi aura-t-il à ſe plaindre ? Ce ſera comme s'il n'avoit bougé de chez lui ; & au pis aller, ce ſera lui qui aura eu tort de voyager.

CLITANDRE.

Que tu parles aujourd'hui de bon ſens, mon pauvre Merlin !

MERLIN.

Entre nous, ce n'eſt pas un grand génie que Mon-

ſieur votre pere ; je l'ai mené autrefois par le nez, comme vous ſavez ; je lui fais accroire ce que je veux, & quand il reviendroit préſentement, je me ſens encore aſſez de vigueur pour vous tirer des affaires les plus épineuſes. Allons, Monſieur, grande chere & bon feu, le courage me revient. Combien ſerez-vous à table aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Cinq ou ſix.

MERLIN.

Et votre bon ami le Marquis, ſoit diſant tel, qui vous aide à manger ſi généreuſement votre bien, & qui n'eſt qu'un fat au bout du compte, y ſera-t-il ?

CLITANDRE.

Il me l'a promis. Mais voici la charmante Lucile, & ſa couſine.

SCENE V.

LUCILE, CYDALISE, CLITANDRE, MERLIN, LISETTE.

LUCILE.

LEs démarches que vous me faites faire, Clitandre, ne peuvent être juſtifiées que par le ſuccès qu'elles vont avoir ; & je ſerois entiérement perdue dans le monde, ſi le mariage ne mettoit fin à toutes les parties de plaiſir, où je me laiſſe engager tous les jours.

CLITANDRE.

Je n'ai jamais eu d'autres ſentimens, belle Lucile, & voilà votre amie qui peut vous en rendre témoignage.

CYDALISE.

Je ſuis caution de la bonté de votre cœur, & vous touchez au moment de la juſtifier par vous-même ; mais moi, qui n'entre pour rien dans l'aventure, & qui n'ai point en vûe de concluſion, quel perſonnage eſt-ce que je fais dans tout ceci, & que dira-t-on, je vous prie ?

MERLIN.

MERLIN.

On dira qu'on ſe fait pendre par compagnie, & par compagnie il ne tiendra qu'à vous de vous faire épouſer ; mon maître a tant d'amis, vous n'avez qu'à dire.

LISETTE.

Prenez-en quelqu'un, Madame ; plus on eſt de fous, plus on rit. Allons, déterminez-vous.

MERLIN.

Je me donne au diable, pendant que nous ſommes en train, il me prend envie d'épouſer Liſette auſſi par compagnie, moi ; c'eſt une choſe bien contagieuſe que l'exemple.

CLITANDRE.

Je voudrois que le nôtre la pût engager à nous imiter, & j'ai un jeune homme de mes amis qui s'eſt brouillé depuis quelques jours avec ſa famille.

MERLIN.

Voilà le vrai moyen de le racommoder. Le cœur vous en dit-il ?

CYDALISE.

Non, ces ſortes d'alliances-là ne me plaiſent point ; je ne dépens de perſonne, je veux prendre un mari auſſi indépendant que moi.

MERLIN.

C'eſt bien fait, il n'eſt rien tel que d'avoir tous deux la bride ſur le coû. Mais voici votre Marquis,

qui vient au rendez-vous. Je vais voir ſi tout ſe prépare pour votre ſouper.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE, LUCILE, CYDALISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

SErviteur mon ami. Ah ! Meſdames, je ſuis ravi de vous voir ; vous m'attendiez, c'eſt bien fait, je ſuis l'ame de vos parties, j'en conviens ; le premier mobile de vos plaiſirs, je le ſais. Où en ſommes-nous ? Le ſouper eſt-il prêt ? Epouſerons-nous ? Aurons-nous du vin abondamment ? Allons, de la gaieté, je ne me ſuis jamais ſenti de ſi belle humeur, & je vous défie de m'ennuyer.

CYDALISE.

En vérité, Monſieur le Marquis, vous vous êtes bien fait attendre.

LISETTE.

Cela ſeroit beau, qu'un Marquis fût le premier au rendez-vous ! On croiroit qu'il n'auroit rien à faire.

LE MARQUIS.

Je vous aſſûre, Meſdames, qu'à moins de voler ; on ne peut pas faire plus de diligence ; il n'y a pas, en vérité, trois quarts-d'heure que je ſuis parti de Verſailles. Vous connoiſſez ce cheval Barbe, & cette jument Arabe, que je mets ordinairement à ma chaiſe, il n'y a pas deux meilleurs animaux pour un rendez-vous de vîteſſe.

CLITANDRE.

Quelle affaire ſi preſſée ?...

LE MARQUIS.

Et un Poſtillon..... un poſtillon qui n'eſt pas plus gros que le poing, & qui va comme le vent. Si nous n'avions pas, nous autres, de ces voitures volantes-là nous manquerions la moitié de nos occaſions.

LUCILE.

Et depuis quand, Monſieur le Marquis, vous mêlez-vous d'aller à Verſailles ? Il me ſemble que vous faites ordinairement votre cour à Paris.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'eſt-ce, mon cher ? Te voilà au comble des plaiſirs, tu vas nager dans les délices, tu ſais l'intérêt que je prens à tout ce qui te touche. Quelle félicité, lorſque deux cœurs bien épris approchent au moment attendu.... là, qu'on ſe voit à la queue du roman. Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous.

CLITANDRE.

Je reſſens mon bonheur dans toute ſon étendue. Mais, dis-moi, je te prie, as-tu paſſé, comme tu m'avois promis, chez ce jouallier, pour ces diamans?

LE MARQUIS.

Et vous, la belle Couſine, qu'eſt-ce? Le cœur ne vous en dit-il point? Il faut que l'exemple vous encourage. Ne voulez-vous point, en vous mariant, payer vos dettes à l'Amour & à la nature? Fi, que cela eſt vilain, d'être une grande inutile dans le monde.

CYDALISE.

L'état de fille ne m'a point encore ennuiée.

LE MARQUIS.

Ce ſera quand il vous plaira au moins, que nous ferons quelque marché de cœur enſemble; je ſuis fait pour les Dames, & les Dames, ſans vanité, ſont auſſi faites pour moi. Je veux être deshonoré, ſi je ne vous trouve fort à mon gré; je me ſens même de la diſpoſition à vous aimer un jour à l'adoration, à la fureur; mais point de mariage au moins, point de mariage; j'aime les amours ſans conſéquence; vous m'entendez bien.

LISETTE.

Vraiment, ce diſcours-là eſt aſſez clair, il n'a pas beſoin de commentaire. Quoi! Monſieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas connoiſſable depuis qu'il me hante, ce petit homme ; il eſt vrai que je n'ai pas mon pareil pour débourgeoiſer un enfant de famille, le mettre dans le monde, le pouſſer dans le jeu, lui donner le bon goût pour les habits, les meubles, les équipages. Je le méne un peu roide ; mais ces petits Meſſieurs-là ne ſont-ils pas trop heureux, qu'on leur inſpire les manieres de Cour, & qu'on leur apprenne à ſe ruiner en deux ou trois ans ?

LUCILE.

Avez-vous bien des écoliers ?

LE MARQUIS.

A propos, où eſt Merlin, je ne le vois point ici ; c'eſt un joli garçon, je l'aime, je le trouve admirable pour faire une reſſource, pour écarter les créanciers, amadouer des uſuriers, perſuader des marchands, démeubler une maiſon en un tour de main. Que ton pere a eu de prévoyance, d'eſprit, de jugement, de te laiſſer un gouverneur auſſi ſage, un œconome auſſi entendu ! Ce coquin-là vaut vingt mille livres de rente comme un ſoû à un enfant de famille.

SCENE VII.

LUCILE, CYDALISE, LE MARQUIS, CLITANDRE LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

MEſſieurs & Meſdames, quand vous voudrez entrer, le ſouper eſt tout prêt.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt bien dit, ne perdons point de temps. Je vous diſois bien que Merlin étoit un joli garçon : je me ſens en diſpoſition louable de bien boire du vin ; vous allez voir ſi j'en tiens raiſonnablement. Allons, Meſdames, qui m'aime me ſuive.

CLITANDRE.

Les momens ſont trop chers aux amans ; n'en perdons aucun.

SCENE VIII.

MERLIN *ſeul.*

VOilà, Dieu merci, les affaires en bon train, nos amans ſont en joie; faſſe le ciel que cela dure long-temps. Mais que vois-je? Voilà, je crois, Jaquinet, le valet de notre bon homme.

SCENE IX.

JAQUINET, MERLIN.

JAQUINET.

A La fin, me voilà. Hé, bon jour, Merlin, ſoyez le bien retrouvé; comment te portes-tu?

MERLIN.

Et vous, le mal revenu, Monſieur Jaquinet, comment t'en va?

JAQUINET.

Tu vois, mon enfant, le mieux du monde; à la fatigue près, nous avons fait un bon voyage.

MERLIN.

Comment, vous avez fait un bon voyage? Tu n'es donc pas venu tout ſeul?

JAQUINET.

La belle queſtion ! Vraiment non ; je ſuis arrivé avec mon maître ; & pendant qu'il eſt allé avec le carroſſe de voiture faire viſiter à la douane quelques ballots de marchandiſe, il m'a fait prendre les devans pour venir dire à Monſieur ſon fils, qu'il eſt de retour en parfaite ſanté.

MERLIN *à part.*

Voilà une nouvelle qui le réjouïra fort ! Qu'allons-nous faire ?

JAQUINET.

Qu'as-tu ? Il ſemble que tu ne me fais guére bonne mine, & tu ne me parois pas trop content de notre arrivée.

MERLIN.

Je ne ſuis pas celui qu'elle chagrinera le plus, tout eſt perdu. Et dis-moi, le bon-homme a-t-il affaire pour long-temps à cette douane ?

JAQUINET.

Non, il ſera ici dans un moment.

MERLIN.

à part.

Dans un moment ! Où me fourerai-je ?

JAQUINET.

Mais que diable as-tu donc ? Parle.

MERLIN.

Je ne ſaurois. Ah, le maudit vieillard ! Revenir ſi mal-à-propos, & ne pas avertir qu'il revient, encore, cela eſt bien traître.

JAQUINET.

JAQUINET.

Te voilà bien intrigué ; ce retour imprévu ne dérangeroit-il point un peu vos petites affaires ?

MERLIN.

Oh non, elles ſont toutes dérangées, de par tous les diables.

JAQUINET.

Tant pis.

MERLIN.

Jaquinet, mon pauvre Jaquinet, aide-moi un peu à ſortir d'intrigue, je te prie.

JAQUINET.

Moi ! que veux-tu que je faſſe ?

MERLIN.

Va te repoſer, entre au logis, tu trouveras bonne compagnie ; ne t'effarouche point, on te fera boire de bon vin de Champagne.

JAQUINET.

Cela n'eſt pas bien difficile.

MERLIN.

Dis à mon maître que ſon pere eſt de retour, mais qu'il ne s'embarraſſe point ; je vais l'attendre ici, & tâcher de faire enſorte que nous puiſſions... Je me donne au diable, ſi je ſai comment m'y prendre. Dis-lui qu'il ſe tienne en repos, & toi commence par t'enivrer, & tu t'iras coucher ; bon ſoir.

JAQUINET.

J'executerai tes ordres à merveille, ne te mets pas en peine.

SCENE X.

MERLIN *ſeul.*

ALlons, Merlin, de la vivacité, mon enfant, de la préſence d'eſprit, Ceci eſt violent : un pere qui revient en impromptu d'un long voyage ; un fils dans la débauche ; ſa maiſon en déſordre, pleine de cuiſiniers, les aprêts d'une nôce prochaine ; il faut ſe tirer d'embarras. Ah ! le voici, tenons-nous un peu à l'écart, & ſongeons d'abord aux moyens de l'empêcher d'entrer chez lui.

SCENE XI.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

ENfin après bien des travaux & des dangers, voilà, grace un ciel, mon voyage heureuſement terminé; je retrouve ma chere maiſon, & je crois que mon fils ſera bien ſenſible au plaiſir de me revoir en bonne ſanté.

MERLIN *à part.*

Nous le ſerions bien davantage à celui de te ſavoir encore bien loin d'ici.

GERONTE.

Les enfans ont bien de l'obligation aux peres qui ſe donnent tant de peine pour leur laiſſer du bien.

MERLIN.

Oui, mais ils n'en ont guéres à ceux qui reviennent ſi mal à-propos.

GERONTE.

Je ne veux pas différer davantage à rentrer chez moi, & à donner à mon fils le plaiſir que lui doit cauſer mon retour: je crois que le pauvre garçon mourra de joye en me voyant.

MERLIN *à part.*

Je le tiens déja plus que demi mort; mais il

faut l'aborder. (*haut*) Que vois-je ? Juſte ciel ! ſuis-je bien éveillé ? Eſt-ce un ſpectre ?

GERONTE.

Je crois, ſi je ne me trompe, que voilà Merlin.

MERLIN.

Mais vraiment, c'eſt monſieur Geronte lui même, ou c'eſt le diable ſous ſa figure : ſérieuſement parlant, ſeroit-ce vous, mon cher maître ?

GERONTE.

Oui, c'eſt moi, Merlin, comment te portes-tu ?

MERLIN.

Vous voyez, Monſieur, fort à votre ſervice, comme un ſerviteur fidéle, gai & gaillard, & toujours prêt à vous obéir.

GERONTE.

Voilà qui eſt bien ; entrons au logis.

MERLIN.

Nous ne vous attendions point, je vous aſſure, & vous êtes tombé des nues pour nous, en vérité.

GERONTE.

Non, je ſuis venu par le caroſſe de Bordeaux, où mon vaiſſeau eſt heureuſement arrivé depuis quelques jours ... Mais nous ſerons auſſi bien . . .

MERLIN.

Que vous vous portez bien ! Quel viſage ! Quel embonpoint ! Il faut que l'air du païs d'où vous venez ſoit merveilleux pour les gens de votre âge. Vous y deviez bien demeurer, Monſieur, pour votre ſanté & pour notre repos.

GERONTE.

Comment ſe porte mon fils ? a-t'il eu grand ſoin de mes affaires, & mes deniers ont-ils bien profité entre ſes mains ?

MERLIN.

Oh ! pour cela, je vous en répons, il s'en eſt ſervi d'une maniere ... Vous ne ſçauriez comprendre comme ce jeune homme-là aime l'argent ; il a mis vos affaires dans un état dont vous ſerez étonné ſur ma parole.

GERONTE.

Que tu me fais de plaiſir, Merlin, de m'apprendre une ſi bonne nouvelle ! je trouverai donc une groſſe ſomme d'argent qu'il aura amaſſée ?

MERLIN.

Point du tout, Monſieur.

GERONTE.

Comment point du tout !

MERLIN.

Et non, vous dis-je ; ce garçon-là eſt bien meilleur ménager que vous ne penſez, il ſuit vos traces, il fatigue ſon argent à outrance, & ſi-tôt qu'il a dix piſtoles, il les fait travailler jour & nuit.

GERONTE.

Voilà ce que c'eſt de donner aux enfans de bonnes leçons, & de bons exemples à ſuivre ; je me meurs d'impatience de l'embraſſer ; allons Merlin.

MERLIN.

Il n'eſt pas au logis, Monſieur ; & ſi vous êtes ſi preſſé de le voir...

SCENE XII.

Mr. ANDRE', GERONTE, MERLIN.

Mr. ANDRE'.

BOn jour, monſieur Merlin.

MERLIN.

Votre valet, monſieur André, votre valet. Voilà un coquin d'uſurier qui prend bien ſon temps pour venir demander de l'argent ?

M. ANDRE'.

Savez-vous bien, monſieur Merlin, que je ſuis las de venir tous les jours ſans trouver votre maître, & que s'il ne me paye aujour'hui, je le ferai coffrer demain, afin que vous le ſachiez.

MERLIN.

Nous voilà gâtés.

GERONTE.

Quelle affaire avez-vous donc ?

MERLIN.

Je vous l'expliquerai tantôt, ne vous mettez pas en peine.

M. ANDRE'.

Une affaire de deux mille écus qui me ſont dûs

par ſon maître, dont j'ai le billet, & en vertu d'icelui une bonne ſentence par corps, que je vais faire mettre à exécution.

GERONTE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Merlin?

MERLIN.

C'eſt un maraut qui le feroit comme il dit.

GERONTE.

Clitandre vous doit deux mille écus?

M. ANDRE'.

Oui, juſtement, Clitandre, un enfant de famille, dont le pere eſt allé je ne ſai où, & qui ſera bien ſurpris à ſon retour quand il apprendra la vie que ſon fils mene pendant ſon abſence.

MERLIN.

Cela va mal.

M. ANDRE'.

Autant que le fils eſt joueur, dépenſier, & prodigue: autant le pere, à ce qu'on dit, eſt un vilain, un ladre, un feſſe-mathieu.

GERONTE.

Que voulez-vous dire avec votre ladre, & votre feſſe-mathieu?

M. ANDRE'.

Ce n'eſt pas de vous dont je veux parler, c'eſt du pere de Clitandre, qui eſt un ſot, un imbécile.

GERONTE.

Merlin...

MERLIN.

Il vous dit vrai, monſieur, Clitandre lui doit deux mille écus.

GERONTE.

Et tu dis qu'il a été d'une ſi bonne conduite!

MERLIN.

Oui, Monſieur, c'eſt un effet de ſa bonne conduite de devoir cet argent-là.

GERONTE.

Comment? emprunter deux mille écus d'un uſurier? car je vois bien à la mine, que Monſieur eſt du métier.

M. ANDRE'.

Oui, Monſieur, & je vous crois auſſi de la profeſſion.

MERLIN.

Comme les honnêtes gens ſe connoiſſent!

GERONTE.

Tu appelles cela l'effet d'une bonne conduite?

MERLIN.

Paix, ne dites mot; quand vous ſaurez le fond de cette affaire-là, vous ſerez charmé de monſieur votre fils; il a acheté une maiſon de dix mille écus.

GERONTE.

Une maiſon de dix mille écus!

MERLIN.

Qui n vaut plus de quinze; & comme il n'a-

voit que vingt-quatre mille francs d'argent comptant, pour ne pas manquer un ſi bon marché, il a emprunté les deux mille écus en queſtion de l'honnête fripon que vous voyez. Vous n'êtes plus ſi fâché que vous étiez, je gage?

GERONTE.

Au contraire, je ne me ſens pas de joye. Oh çà, monſieur, ce Clitandre qui vous doit de l'argent eſt mon fils.

MERLIN.

Et monſieur eſt ſon pere, entendez vous?

M. ANDRE'.

J'en ai bien de la joye.

GERONTE.

Ne vous mettez point en peine de vos deux mille écus, j'approuve l'emploi que mon fils en a fait; revenez demain, c'eſt de l'argent comptant.

M. ANDRE'.

Soit, je ſuis votre valet.

SCENE XII.

GERONTE, MERLIN.

GERONTE.

ET dis-moi un peu, dans quel endroit de la ville mon fils a-il acheté cette maiſon?

MERLIN.

Dans quel endroit?

GERONTE.

Oui, il y a des quartiers meilleurs les uns que les autres : celui-ci par exemple...

MERLIN.

Mais vraiment, c'eſt auſſi dans celui-ci qu'il l'a achetée.

GERONTE.

Bon, tant mieux ; où cela !

MERLIN.

Tenez, voyez-vous bien cette maiſon couverte d'ardoiſe, dont les fenêtres ſont reblanchies depuis peu ?

GERONTE.

Oui, hé bien?

MERLIN.

Ce n'eſt pas celle-là, mais un peu plus loin à gauche, là.... cette grande porte cochere qui eſt vis-

à-vis de cette autre qui eſt vis-à-vis d'elle, là... dans cette autre rue.

GERONTE.

Je ne ſçaurois voir cela d'ici.

MERLIN.

Ce n'eſt pas ma faute.

GERONTE.

Ne ſeroit-ce point la maiſon de mad. Bertrand ?

MERLIN.

Juſtement, de madame Bertrand, la voilà, c'eſt une bonne acquiſition n'eſt-ce pas ?

GERONTE.

Oui vraiment ; mais pourquoi cette femme-là vend-elle ſes héritages ?

MERLIN.

On ne prévoit pas tout ce qui arrive : il lui eſt ſurvenu un grand malheur ; elle eſt devenu folle !

GERONTE.

Elle eſt devenue folle !

MERLIN.

Oui monſieur, ſa famille l'a fait interdire ; & ſon fils, qui eſt un diſſipateur, a donné ſa maiſon pour moitié de ce qu'elle vaut. Je m'embourbe ici de plus en plus.

GERONTE.

Mais elle n'avoit point de fils quand je ſuis parti.

MERLIN.

Elle n'en avoit point ?

GERONTE.

Non aſſurément.

MERLIN.

Il faut donc que ce ſoit ſa fille.

GERONTE.

Je ſuis faché de ſon accident ; mais je m'amuſe ici trop long-temps, fais-moi ouvrir la porte.

MERLIN.

Ouf, nous voilà dans la criſe.

GERONTE.

Te voilà bien conſterné : ſeroit-il arrivé quelqu'accident à mon fils ?

MERLIN.

Non, monſieur.

GERONTE.

M'auroit-on volé pendant mon abſence ?

MERLIN.

Pas tout-à-fait... que lui dirai-je ?

GERONTE.

Explique-toi donc, parle.

MERLIN.

J'ai peine à retenir mes larmes ; n'entrez pas, monſieur : votre maiſon, cette chere maiſon que vous aimiez tant depuis ſix mois...

GERONTE.

Hé bien, ma maiſon depuis ſix mois...

MERLIN.

Le diable s'en eſt emparé, monſieur, il nous a fallu déloger à mi-terme.

GERONTE.

Le diable s'eſt emparé de ma maiſon ?

MERLIN.

Oui ; monſieur il y revient des lutins lutinants... c'eſt ce qui a obligé votre fils à acheter cette autre maiſon ; nous ne pouvions plus demeurer dans celle-là.

GERONTE.

Tu te mocques de moi, cela n'eſt pas croyable.

MERLIN.

Il n'y a ſortes de niches qu'ils ne m'ayent fait ; tantôt ils me chatouilloient la plante des pieds, tantôt ils me faiſoient la barbe avec un fer chaud, & toutes les nuits réguliérement ils me donnoient des camouflets qui puoient le ſoulphre.

GERONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu te mocques de moi.

MERLIN.

Point du tout, monſieur ; qu'eſt-ce qu'il m'en reviendroit ? nous avons vû là-deſſus les meilleurs devinereſſes de Paris, la du Vergé même, il n'y a pas eu moyen de les faire déguerpir : ce diable-là eſt furieuſement tenace, c'eſt celui qui poſſéde ordinairement les femmes, quand elles ont le diable au corps.

GERONTE.

Une fraieur ſoudaine commence à me ſaiſir. Et dis-moi, je te prie, n'ont-ils point été dans ma cave ?

MERLIN.

Helas ! monſieur, ils ont fouragé par tout.

GERONTE.

Ah ! je ſuis perdu ; j'ai caché en terre un ſac de cuir où il y a vingt mille francs.

MERLIN.

Vingt mille francs ! quoi, monſieur, il y a vingt mille franc dans votre maiſon ?

GERONTE.

Tout autant, mon pauvre Merlin.

MERLIN.

Ah ! voilà ce que c'eſt, les diables cherchent les tréſors, comme vous ſavez. Et en quel endroit ?

GERONTE.

Dans la cave.

MERLIN.

Dans la cave, juſtement, c'eſt-là où ils font leur ſabath : ah ! ſi nous l'avions ſu plûtôt ! Et de quel côté, s'il vous plaît ?

GERONTE.

A gauche en entrant, ſous une grande pierre noire qui eſt à côté de la porte.

MERLIN.

Sous une grande pierre noire, vingt mille francs ! vous deviez bien nous en avertir, vous nous euſſiez épargné bien de l'embaras. C'eſt à gauche en entrant, dites-vous ?

GERONTE.

Oui, l'endroit n'eſt pas difficile à trouver.

MERLIN.

Je le trouverai bien ; mais ſavez-vous bien, monſieur que vous jouez-là à nous faire tordre le cou ? Et toute la ſomme eſt-elle en or ?

GERONTE.

Toute en louis vieux.

MERLIN.

Bon, elle en ſera plus aiſée à emporter ; oh ça, monſieur, puiſque nous ſavons la cauſe du mal, il ne ſera pas difficile d'y remédier, je crois que nous en viendrons à bout, laiſſez-moi faire.

GERONTE.

J'ai peine à me perſuader tout ce que tu me dis ; cependant on fait tant de conte ſur ces matieres-là, que je ne ſai qu'en croire : je m'envais au devant de mes hardes, & je reviens ſur mes pas pour voir ce qu'il faut faire en cette occaſion. Qu'il y a de traverſes dans la vie ! On ne ſçauroit avoir un peu de bien, que les hommes ou le diable ne cherchent à vous l'attraper.

MERLIN.

Le diable n'aura pas celui-ci.

SCENE XIV.

LISETTE, MERLIN.

LISETTE.

Ah mon pauvre Merlin, eſt-il vrai que le pere de ton maître eſt arrivé?

MERLIN.

Cela n'eſt que trop vrai, mais pour nous en conſoler, j'ai trouvé un tréſor.

LISETTE.

Un tréſor!

MERLIN.

Il y a dans la cave en entrant à gauche ſous une grande pierre noire, un ſac de cuir qui contient vingt mille francs.

LISETTE.

Vingt mille francs?

MERLIN.

Oui, mon enfant, je te dirai cela plus amplement, cours au ſac, au ſac, c'eſt le plus preſſé.

LISETTE.

Mais ſi....

MERLIN.

Que le diable t'emporte avec tes ſi & tes mais? j'entens monſieur Geronte qui revient ſur ſes pas, ſauve-toi au plus vîte, au ſac, au ſac, nous voilà dans un joli petit embaras, & vogue la galere.

SCENE XV.

SCENE XV.

MERLIN, GERONTE.

GERONTE.

JE n'ai pas tardé, comme tu vois, j'ai trouvé mes gens à deux pas d'ici; & je les ai fait demeurer, parce qu'il m'eſt venu en penſée de mettre mes balots dans cette maiſon que mon fils a achetée.

MERLIN.

Nouvel embarras!

GERONTE.

Je ne la remets pas bien, viens-t'en m'y conduire toi-même.

MERLIN.

Je le veux bien, Monſieur; mais...

GERONTE.

Quoi, mais...

MERLIN.

Le diable ne s'eſt pas emparé de celle-là; mais madame Bertrand y loge encore.

GERONTE.

Elle y loge encore?

MERLIN.

Oui, vraiment, on eſt convenu qu'elle acheveveroit le terme ; & comme elle a l'eſprit foible, elle ſe met dans une fureur épouventable quand on lui parle de la vente de cette maiſon, c'eſt-là ſa plus grande folie, voyez-vous.

GERONTE.

Je lui en parlerai d'une maniere qui ne lui fera pas de peine : allons, viens.

MERLIN.

Oh ! pour le coup, tout eſt perdu.

GERONTE.

Tu me fais perdre patience ; je veux abſolument lui parler, te dis-je.

MERLIN.

Hé bien, Monſieur, parlez-lui donc, la voilà qui vient heureuſement ; mais ſouvenez-vous toujours qu'elle eſt folle.

SCENE. XVI.

GERONTE Mad. BERTRAND, MERLIN.

Mad. BERTRAND.

COmment, voilà monſieur Geronte de retour, je penſe.

MERLIN.

Oui, madame, c'eſt lui-même; mais il eſt revenu fou, ſon vaiſſeau a péri, il a bû de l'eau ſalée un peu plus que de raiſon, cela lui a tourné la cervelle.

Mad. BERTRAND.

Quelle dommage, le pauvre homme!

MERLIN.

S'il s'aviſe de vous accoſter par hazard, ne prenez pas garde à ce qu'il vous dira, nous allons le faire enfermer. (*à Geronte.*) Si vous lui parlez, ayez un peu d'égard à ſa foibleſſe, ſongez qu'elle a le timbre un peu fêlé.

GERONTE.

Laiſſe-moi faire.

Mad. BERTRAND.

Il a quelque choſe d'égaré dans la vûe.

GERONTE.

Comme ſa phiſionomie eſt changée ! Elle a les yeux hagards.

Mad. BERTRAND.

Hé bien, qu'eſt-ce, monſieur Geronte, vous voilà donc de retour en ce páïs-ci ?

GERONTE.

Prêt à vous rendre mes petits ſervices.

Mad. BERTRAND.

J'ai bien du chagrin en vérité du malheur qui vous eſt arrivé.

GERONTE.

Il faut prendre patience ; on dit qu'il revient des eſprits dans ma maiſon, il faudra bien qu'ils en délogent quand ils ſeront las d'y demeurer.

Mad. BERTRAND.

Des eſprits dans ſa maiſon ! Il ne faut pas le contredire, cela redoubleroit ſon mal.

GERONTE.

Je voudrois bien, madame Bertrand, mettre dans votre maiſon quelques ballots que j'ai rapportés de mon voyage.

Mad. BERTRAND.

Il ne ſe ſouvient pas que ſon vaiſſeau a péri, quelle pitié ! Je ſuis à votre ſervice, & ma maiſon eſt plus à vous qu'à moi-même.

GERONTE.

Ah ! madame, je ne prétens point abuſer de l'é-

tat où vous êtes. Mais vraiment, Merlin, cette femme-là n'eſt pas ſi folle que tu diſois.

MERLIN.

Elle a quelquefois de bons momens; mais cela ne dure pas.

GERONTE.

Dites-moi, madame Bertrand, êtes vous toujours auſſi ſage, auſſi raiſonnable qu'à préſent.

Mad. BERTRAND.

Je ne penſe pas, monſieur Géronte, qu'on m'aît jamais vûe autrement.

GERONTE.

Mais ſi cela eſt, votre famille n'a point été en droit de vous faire interdire.

Mad. BERTRAND.

De me faire interdire, moi! de me faire interdire!

GERONTE.

Elle ne connoît pas ſon mal.

Mad. BERTRAND.

Mais ſi vous n'êtes pas ordinairement plus fou qu'à préſent, je trouve qu'on a grand tort de vous faire enfermer..

GERONTE.

Me faire enfermer! voilà la machine qui ſe détraque; ça, ça, changeons de propos. Hé bien qu'eſt-ce, madame Bertrand, êtes-vous fâchée qu'on ait vendu votre maiſon?

Mad. BERTRAND.

On a vendu ma maiſon ?

GERONTE.

Du moins vaut-il mieux que mon fils l'ait achetée qu'un autre, & que nous profitions du bon marché.

Mad. BERTRAND.

Mon pauvre monſieur Geronte, ma maiſon n'eſt point vendue, & elle n'eſt point à vendre.

GERONTE.

Là, là, ne vous chagrinez point, je prétens que vous y ayez toujours votre appartement, comme ſi elle étoit à vous, & que vous fuſſiez dans votre bon ſens.

Mad. BERTRAND.

Qu'eſt-ce-à-dire, comme ſi j'étois dans mon bon ſens ? Allez, vous êtes un vieux fou, un vieux fou à qui il ne faut point d'autre habitation que les Petites maiſons ; les Petites maiſons, mon ami.

MERLIN.

Etes-vous ſage, de vous emporter contre un extravagant ?

GERONTE.

Oh ! parbleu, puiſque vous le prenez ſur ce ton-là, vous ſortirez de la maiſon ; elle m'appartient, & j'y ferai mettre mes ballots malgré vous : mais voyez cette vieille folle !

MERLIN.

A quoi penſez-vous de vous mettre en colere contre une femme qui a perdu l'eſprit ?

Mad. BERTRAND.

Vous n'avez qu'à y venir, je vais vous y attendre: hom, l'extravagant! Hâtez-vous de le faire enfermer, il devient furieux, je vous en avertis.

MERLIN.

Je ne ſçai pas comment je me tirerai de cette affaire.

SCENE XVII.

LE MARQUIS *ivre*, GERONTE MERLIN.

LE MARQUIS *ivre.*

QUe veut donc dire tout ce tintamare-là? vient-on, s'il vous plaît, faire tapage à la porte d'un honnête homme, & ſcandaliſer toute une populace?

GERONTE.

Merlin, qu'eſt ce que cela veut dire?

MERLIN.

Les diables de chez vous ſont un peu ivrognes, ils ſe plaiſent dans la cave.

GERONTE.

Il y a ici quelque fourberie, je ne donne point là-dedans.

LE MARQUIS.

Il nous eſt revenu que le maître de ce logis vient

d'arriver d'un long voyage ; ſeroit-ce vous par aventure ?

GERONTE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite : c'eſt quelque choſe de beau que les voyages ; & cela façonne bien un jeune homme : il faut ſavoir comme monſieur votre fils s'eſt façonné pendant le vôtre ; les joiles manieres . . . ce garçon-là eſt bien généreux, il ne vous reſſemble pas, vous êtes un vilain, vous.

GERONTE.

Monſieur, monſieur . . .

MERLIN.

Ces lutins-là ſont d'une inſolence . . .

GERONTE.

Tu es un fripon.

LE MARQUIS.

Nous avons eu bien du chagrin, bien du ſouci, bien de la tribulation de votre retour, je veux dire de votre abſence ; votre fils en a penſé mourir de douleur en vérité, il a pris toutes les choſes de la vie en dégoût, il s'eſt défait de toutes les vanitez qui pouvoient l'attach er à la terre : richeſſes, meubles, ajuſtemens ; ce garçon-là vous aime, cela n'eſt pas croyable.

MERLIN.

Il ſeroit mort, je crois, de chagrin pendant votre abſence ſans cet honnête monſieur-là.

GERONTE.

GERONTE.

Hé ! que venez-vous de faire chez moi, monſieur, s'il vous plaît ?

LE MARQUIS.

Ne le voyez-vous pas bien ſans que je vous le diſe ? J'y viens de boire du bon vin de Champagne, & en fort bonne compagnie ; votre fils eſt encore à table, qui ſe conſole de votre abſence du mieux qu'il eſt poſſible.

GERONTE

Le fripon me ruine, il faut aller...

LE MARQUIS.

Alte-là, s'il vous plaît, je ne ſouffrirai pas que vous entriez là-dedans.

GERONTE.

Je n'entrerai pas dans ma maiſon ?

LE MARQUIS.

Non, les lieux ne ſont pas diſpoſés pour vous recevoir.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

LE MARQUIS.

Il ſeroit beau, vraiment, qu'au retour d'un voyage, après une ſi longue abſcence, un fils qui ſait vivre, & que j'ai façonné, eût l'impoliteſſe de recevoir ſon très-cher & honoré pere dans une maiſon où il n'y a que les quatre murailles ?

GERONTE.

Que les quatre murailles ! Et ma belle tapiſſerie ;

qui me coutoit près de deux mille écus, qu'eſt-elle devenue ?

LE MARQUIS.

Nous en avons eu dix-huit cens livres, c'eſt bien vendre.

GERONTE.

Comment bien vendre ! une tenture comme celle-là ?

LE MARQUIS.

Fy, le ſujet étoit lugubre, elle repréſentoit la brûlure de Troye, il y avoit là-dedans un grand vilain cheval de bois, qui n'avoit ni bouche ni éperons ; nous en avons fait un ami.

GERONTE.

Ah pendard !

LE MARQUIS.

N'aviez-vous pas auſſi deux grands tableaux qui repréſentoient quelque choſe ?

GERONTE.

Oui, vraiment, ce ſont deux originaux d'un fameux maître, qui repreſente l'enlevement des Sabines.

LE MARQUIS.

Juſtement, nous nous en ſommes auſſi défaits, mais par délicateſſe de conſcience.

GERONTE

Par délicateſſe de conſcience ?

LE MARQUIS.

Un homme ſage, vertueux, religieux comme mon-

ſieur Geronte ! Ah ! il y avoit là une immodeſte Sabine, décolletée, qui... fy, ces nudités-là ſont ſcandaleuſes pour la jeuneſſe.

SCENE XVII.

Md. BERTRAND, GERONTE, LE MARQUIS, MERLIN.

Mad. BERTRAND.

AH ! vraiment, je viens d'apprendre de jolies choſes, monſieur Geronte ; & votre fils, à ce qu'on dit, engage ma niéce dans de belles affaires.

GERONTE.

Je ne ſai ce que c'eſt que votre niéce, mais mon fils eſt un coquin, madame Bertrand.

MERLIN.

Oui, un débauché, qui m'a donné de mauvais conſeils, & qui eſt cauſe...

LE MARQUIS.

Ne nous plaignons point les uns des autres, & ne parlons point mal des abſens, il ne faut point condamner les perſonnes ſans les entendre ; un peu d'attention, monſieur Geronte. Il eſt conſtant que ſi... vous prenez les choſes du bon côté... quand vous ſerez content, tout le monde le ſera... D'ail-

leurs comme dans tout ceci, il n'y aura pas de votre faute, vous n'avez qu'à ne point faire de bruit, on n'aura pas le mot à vous dire.

GERONTE.

Allez au diable, avec votre galimatias; mais que vois-je ! Mon ſac & mes vingt mille francs qu'on emporte.

Med. BERTRAND.

C'eſt cette coquine de Liſette & ma niéce.

GERONTE.

Et mon fripon de fils ! Ah ! miſerable !

SCENE DERNIERE.

Mde. BERTRAND, GERONTE, LE MARQUIS, CLITANDRE, MERLIN.

CLITANDRE.

IL ne faut pas, mon Pere abuſer plus long-tems de votre crédulité : tout ceci eſt un effet du zéle & de l'imagination de Merlin pour vous empêcher d'entrer chez vous, où j'étois avec Lucile dans le deſſein de l'épouſer; je vous demande pardon de ma conduite paſſée, conſentez à ce mariage, je vous prie, on vous rendra votre argent, & je promets que vous ſerez content de moi dans la ſuite.

GERONTE *à Merlin.*

Ah ! pendard, tu te mocquois de moi !

MERLIN.

Cela eſt vrai, monſieur.

Mad. BERTRAND.

Lucile eſt ma niéce ; & ſi votre fils l'épouſe, je lui donnerai un mariage dont vous ſerez content.

GERONTE.

Pouvez-vous donner quelque choſe ; & n'êtes-vou pas interdite ?

MERLIN.

Elle ne l'eſt que de ma façon.

GERONTE.

Quoi ? la maiſon. . .

MERLIN.

Tout cela part de là.

GERONTE.

Ah ! malheureux ; mais . . . qu'on me rende mon argent, je me ſens aſſez d'humeur à conſentir à ce que vous voulez ; c'eſt le moyen de vous empêcher de faire pis.

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit, cela me plaît, touchez-là, monſieur Geronte, vous êtes un brave homme, je veux boire avec vous. Allons nous mettre à table, cela eſt heureux, que vous ſoyez venu tout-à-propos pour être de la nôce.

FIN.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME,

COMEDIE EN PROSE

REPRESENTE'E EN 1706.

ACTEURS.

DORANTE, officier réformé, revenant de ſa garniſon, qui devient amoureux d'Agathe.

AGATHE, fille d'un fermier, amoureuſe de Dorante.

PASQUIN, valet de Dorante.

LISETTE, amie d'Agathe.

COLIN, jeune fermier, accordé avec Agathe.

Pluſieurs bergers & bergeres, qui étoient priés pour la nôce de Colin & d'Agathe.

La Scene eſt dans un village de Poitou, ſous l'Orme.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE,

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

POUR m'expliquer en termes plus clairs, j'ai avancé la dépenſe du voyage depuis notre garniſon juſqu'à ce village-ci, nous y avons déja ſéjourné quinze jours ſur mes crochets ; je vous prie que nous comptions enſemble, & je vous demande mon congé.

DORANTE.

O palſambleu, tu prens bien ton temps !

PASQUIN.

Hé, puis-je mieux le prendre, monſieur ? Vous venez d'être réformé, il faut bien que vous réformiez votre train.

DORANTE.

Paſquin, quitter le ſervice d'un officier, c'eſt ſe brouiller avec la fortune.

PASQUIN.

Ma foi, monſieur, je me ſuis brouillé avec elle dès le jour que je ſuis entré chez vous : mais, Dieu merci, je ſuis au-deſſus de la fortune ; je veux me retirer du monde.

DORANTE.

Le fat ! ô le fat !

PASQUIN.

Oui, monſieur, j'ai fait depuis peu des réflexions morales ſur la vanité des plaiſirs mondains : je ſuis las d'être bien battu & mal nourri ; je ſuis las de paſſer la nuit à la porte d'un Lanſquenet, & le jour à vous détourner des Griſettes. Je ſuis las enfin d'avoir de la condeſcendance pour vos débauches, & de m'enivrer au buffet, pendant que vous vous enivrez à table. Il faut faire une fin, monſieur. Je vais me rendre mari d'une certaine Liſette, qui eſt le bel Eſprit de ce village-ci. Les plus jolies filles de Poitou la conſultent comme un oracle, parce qu'elle a fait ſes études ſous une coquette de Paris, c'eſt-là où elle eſt devenue amoureuſe de moi.

DORANTE.

Hé, je n'ai pas encore trouvé en mon chemin cette Liſette ſi aimable, j'en ſais mauvais gré à mon étoile.

PASQUIN.

Ce n'eſt pas votre étoile, monſieur, c'eſt moi qui ai pris ſoin de vous cacher Liſette ; je l'ai trouvée trop jolie, pour vous la faire connoître. Mais cette diſgreſſion vous fait oublier qu'il s'agit entre vous & moi d'une petite régle d'Arithmétique. Il y a huit ans que je vous ſers. A vingt-cinq écus de gages, ſomme totale ſix cens livres ; ſur quoi j'ai reçû quelques coups de canne, quelques coups de pied au cul ; partant reſte toujours ſix cens livres, que je vous prie de me donner préſentement.

DORANTE.

Quoi ! j'ai eu la patience de garder huit ans un coquin comme toi ?

PASQUIN.

Tout autant, monſieur.

DORANTE.

Un maraut ?

PASQUIN.

Oui, monſieur.

DORANTE.

Huit ans, un valet à pendre !

PASQUIN.

Ah ?

DORANTE.

A noyer, à écraſer !

PASQUIN.

Il y a eu du malheur à mon affaire. Vous avez été juſqu'à préſent très-content de mon ſervice, & vous ceſſez de l'être dans le moment que je vous demande mes gages.

DORANTE *ſe radouciſſant.*

Paſquin, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis la dupe de ma bonté. Va, mon cher, je veux bien encore ne te point chaſſer de chez moi.

PASQUIN.

Vraiment, monſieur, ce n'eſt pas vous qui me chaſſez, c'eſt moi qui vous demande mon congé; & les ſix cens livres.

DORANTE.

Non, mon cœur, tu ne me quitteras point. Tu ne ſais ce qu'il te faut. La vie champêtre ne convient point à un intriguant, à un fourbe.

PASQUIN.

Je ſais bien que j'ai tous les talens pour faire fortune à la ville; mais je borne mon ambition à Liſette, à qui j'apporte en mariage les ſix cens livres, dont je vais vous donner quittance.

Paſquin tire de ſa poche du papier.

DORANTE *lui arrêtant la main.*

Peſte ſoit du faquin ! Tu n'as que tes affaires en tête; parlons un peu des miennes. J'épouſe demain

la petite fermiere Agathe. J'ai ſi bien fait par mon manége, que le pere eſt à préſent auſſi amoureux de moi que ſa fille. Elle a dix mille écus, Paſquin.

PASQUIN.

Vous n'avez que vos affaires en tête, reparlons un peu des miennes.

DORANTE.

Agathe m'attend chez elle à quatre heures, & avant que d'y aller, j'ai à régler certaines choſes avec le notaire.

PASQUIN.

Monſieur, il n'y a que deux mots à mon affaire.

DORANTE.

Le notaire m'attend, Paſquin.

PASQUIN.

Mon congé, & mes gages ?

DORANTE.

Oh, puiſque tu veux abſolument que nous ſortions d'affaire enſemble.....

PASQUIN.

Si ce n'étoit pas pour une occaſion auſſi preſſante.

DORANTE.

Il faut faire un effort...

PASQUIN.

Je ne vous importunerois pas.

DORANTE.

Quelque peine que cela me faſſe...

PASQUIN.

Voici la quittance.

DORANTE *prenant la quittance.*

Va, je te donne ton congé.

PASQUIN.

Et mes gages, Monſieur ?

DORANTE.

Tu m'attendris, Paſquin, je ne veux pas te voir davantage.

SCENE II.

PASQUIN *ſeul.*

LE ſcelerat ! Je n'ai plus rien à ménager avec cet honmme-là. Liſette me ſollicite de rompre ſon mariage avec Agathe : Allons voir ce qui en ſera.

SCENE III.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

HA, te voilà !

LISETTE.

Il y a une heure que je te cherche. Es-tu d'accord avec ton maître ?

PASQUIN.

Peu s'en faut. Il ne s'agiſſoit entre lui & moi que de deux articles. Je lui demandois mon congé & mes gages, il a partagé le différend par moitié, il m'a donné mon congé, & me retient mes gages.

LISETTE.

Et tu gardes des meſures avec cet homme-là ? Te feras-tu encore tirer l'oreille pour m'aider à rompre ſon mariage en faveur de mon pauvre frere Colin, à qui Agathe étoit promiſe. Il ne tient qu'à toi de rendre la joye à tout le village. Ce n'étoit que fêtes, danſes & chanſons préparées pour les nôces de Colin & d'Agathe ; & depuis que ton officier réformé eſt venu nous enlever le cœur de cette jolie fermiere, toute notre galanterie poitevine eſt en deuil.

PASQUIN.

Je ne manque pas de bonne volonté, mais je conſidére....

LISETTE.

Et moi je ne conſidére plus rien. Je ſuis bien ſotte de prier quand j'ai droit de commander. Colin eſt mon frere, & s'il n'épouſe point Agathe par ton moyen, Liſette n'épouſera point Paſquin.

PASQUIN.

Ouais ? tu me mets bien librement le marché à la main.

LISSETTE.

C'eſt que je ne ſuis pas comme la plûpart de celles qui font de pareils marchés, je ne t'ai point donné d'arrhes, & je romprai ſi....

PASQUIN.

Doucement. Çà que faut-il donc faire pour ce petit frere Colin ? As-tu pris des meſures avec lui ?

LISETTE.

Des meſures avec Colin ? Bon ! c'eſt un jeune amant à la franquette ; qui n'eſt capable que de ſe tremouſſer à contre-temps. Il va, il vient, il pietine, peſte contre ſon infidelle, & a toujours quelque raiſonnement d'enfant qu'il veut qu'on écoute ; enfin, c'eſt un petit obſtiné que j'ai été contrainte d'enfermer, afin qu'il me laiſſât en paix travailler à ſes affaires. Je crois que le voilà encore.

SCENE IV.

COLIN, LIETTE, PASQUIN.

LISETTE.

QUoi, petit lutin, tu ſeras toujours ſur mes talons ?

COLIN.

Jai ſauté par la fenêtre de la ſalle où tu m'avois enfermé ; pour te venir dire que tout le tripotage de veuve que tu veux faire pour attraper ce Dorante, par ci, par-là, tantia que tout ça ne vaut rien.

LISETTE.

Mort de ma vie ; ſi tu. . . .

PASQUIN.

Laiſſez opiner Colin, il me paroît homme de tête.

COLIN.

Aſſurément. J'ai trouvé un ſecret pour qu'Agathe me t'aime & j'ai commencé à imaginer. . . .

LISSETTE.

Et va-t'en achever d'imaginer, laiſſe-moi exécuter.

COLIN.

Oh ! Y faut que ce ſoit moi qui. . . .

LISETTE.

Oh ! ce ne ſera pas toi qui. . . .

COLIN.

Je te dis que ....

LISETTE.

Je te dis que tu te taiſes.

COLIN.

Oh ! C'eſt moi qui ſuis l'amoureux , une fois , je veux parler tout mon ſou.

LISETTE.

Oh ! Le petit mutin d'amoureux !

COLIN.

Tenez, ſi Paſquin me dit que je n'ai pas pu d'eſprit que toi pour ce qui eſt d'Agathe , je veux bien m'en retourner dans la ſalle.

LISETTE.

Ecoutons à cette condition.

COLIN.

C'eſt que j'ai une ruſe pour faire venir Agathe dans un endroit , où je vous cacherai tous deux.

PASQUIN.

Fort bien !

COLIN.

Et pi , quand a ſera là , je lui dirai çà gnia perſonne qui nous écoute , n'eſt-y pas vrai , Agathe , qu'ou m'avez dit cent fois qu'ou m'aimiez ? A dira, oui, Colin ; car çà eſt vrai. N'eſt-y pas vrai , ſi redirai-je , que quand vous me dites çà , je dis moi que les paroles étoient belles & bonnes , mais que çà ne tient guere , à moins qui n'y ait

quelque choſe-là qui ſignifie qu'ou n'oſeriez pu prendre d'autre mari que moi ? Agathe dira : Oui, Colin ? N'eſt-y pas vrai, ce li ferai-je encore, qu'un certain jour que l'épingle de votre colet étoit défaite, je le ſoulevis tout doucement, tout doucement. . . .

LISETTE.

Oh ! Va donc plus vîte, j'aime l'expedition.

PASQUIN.

Ce récit promet beaucoub au moins ; & nous ſerons cachés pour entendre tout cela ?

COLIN.

Aſſurément. Je ne barguignerai point à lui faire tout dire ; car ſi a m'épouſe, l'épouſaille couvre tout, & ſinon, je ſuis bien-aiſe qu'on ſçache que la récolte appartient à ſti qui a défriché la terre. O donc, je dirai à Agathe : N'eſt-y pas vrai, quand j'eu entr'ouvar votre colet, que je pris deſſous un papier dans votre ſein, & que ſur ce papier vous m'aviez fagotté en las d'amour votre nom parmi le mien pour montrer ce que je devions être l'un à l'autre.

PASQUIN.

Et a dira, oui Colin.

COLIN.

Oh ! a dira peut-être que c'eſt qu'a dormoit : mais je ſai bien qu'à ne faiſoit que ſemblant ; car a ſe réveillit tout juſte quand. . . .

LISETTE.

Hé bien enfin, quand elle aura tout dit...

COLIN.

Vous ſortirez tous deux de votre cache & vous lui direz : Agathe, il faut qu'ou vous mariez rien qu'avec Colin tout ſeul, ou nous allons dire par tout qu'ous aimez deux hommes à la fois. Oh ! a ne voudrait pas.

LISETTE

O que ſi, a voudra. Les femmes en font gloire.

COLIN.

Faire gloire d'aimer un autre que ſti avec qui on ſe marie ? Non ; gnia point de femme comme ça dans tout le monde.

PASQUIN.

Colin n'a pas voyagé. Ça, je juge que M. Colin imagine mieux que nous, mais nous exécuterons mieux que Colin. Partant, condamné à retourner dans la ſalle, juſqu'à ce que nous ayons beſoin de lui.

COLIN.

Oh ! ne vla-t'il pas, qu'il dit comme Liſette, à cauſe que.... hé ſà là.

LISETTE.

Oh ! va donc, ou je ne me mêle plus de tes affaires.

COLIN.

J'y vas, mais j'enrage.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

OH, nous voilà délivrés de lui. Ça, il s'agit de guérir Agathe de l'entêtement où elle eſt pour ton maître.

PASQUIN.

Hon, quand l'amour s'eſt une fois emparé d'un cœur auſſi ſimple que celui d'Agathe, il eſt difficile de l'en chaſſer, il ſe trouve mieux logé là que chez une coquette.

LISETTE.

J'avoue que les grands airs de ton maître ont ſaiſi la ſuperficie de ſon imagination; mais le fond du cœur eſt encore pour Colin. Finiſſons. Il faut empêcher Agathe de ſortir de chez elle, afin qu'elle ne vienne point rompre les meſures que nous avons priſes. Comment nous y prendrons nous;

PASQUIN.

Hon. Attendez, nous lui avons fait venir des habits de Paris. Si j'allois lui dire que mon maître veut qu'elle les mette, la coëffure ſeule ſuffit pour amuſer une femme toute la journée.

LISETTE.

La voici qui vient, ſonge à la renvoyer chez elle.

SCENE VI.

AGATHE, LISETTE, PASQUIN.

AGATHE,

OU eſt donc ton maître, Paſquin ; Il y a deux heures que je l'attens chez moi.

PASQUIN.

Vous vous trompez, madame, mon maître eſt trop amoureux pour vous faire attendre.

LISETTE.

Je vous avois bien dit que ſes empreſſemens ne dureroient pas.

AGATHE.

Oh, c'eſt tout le contraire, Liſette, Dorante doit être aujourd'hui amoureux de moi à la folie ; car il m'a promis que ſon amour augmenteroit tous les jours, & il m'aimoit déja bien hier.

LISETTE.

En une nuit il arrive de grandes révolutions dans le cœur d'un François.

PASQUIN.

Oui, ſur la fin de ce ſiécle-ci les amans & les ſaiſons ſe ſont bien déréglés ; le chaud & froid n'y dominent plus que par caprice.

LISETTE.

Oh ! en Poitou nous avons une régle certaine ; c'eſt que le jour des nôces le termometre de la tendreſſe eſt à ſon plus haut degré, mais le lendemain il deſcend bien bas.

AGATHE.

Vous voulez me perſuader tout deux que Dorante ſera inconſtant : mais il faudroit que je fuſſe folle pour craindre qu'il change. Quoi ? Quand Colin me diſoit tout ſimplement qu'il me ſeroit fidéle, je le croyois, & je ne croirois pas Dorante qui eſt un gentilhomme, & qui fait des ſermens horribles qu'il m'aimera toujours ?

PASQUIN.

En amour les ſermens d'un Courtiſan ne prouvent rien, c'eſt le langage du pays.

LISETTE.

Si vous vouliez m'écouter une fois en votre vie, je vous ferois voir que Dorante....

AGATHE.

Parlons d'autre choſe, Liſette.

PASQUIN.

Elle a raiſon : parlons des beaux habits que mon maître vous a fait venir.

AGATHE.

Ah! Paſquin, j'en ſuis charmée.

PASQUIN.

A propos ; mon maître vouloit vous voir aujourd'hui parée.

AGATHE.

Je voudrois bien l'être auſſi, mais je ne ſçai pas lequel je dois mettre des deux habits dis-moi, Paſquin, lequel aimera-t'il mieux de * l'innocente ou de la gourgandine ?

PASQUIN.

La gourgandine a toujours été du goût de mon maître.

AGATHE.

Il faut que les femmes de Paris ayent bien de l'eſprit, pour inventer de ſi jolis noms !

PASQUIN.

Malpeſte ; leur imagination travaille beaucoup ; Elles n'inventent point de modes qui ne ſervent à cacher quelque défaut. Falbala par haut pour celles qui n'ont point de hanches, celles qui en ont trop le portent plus bas. Le col long ; & les gorges creuſes, ont donné lieu à la ſteinquerque, & ainſi du reſte.

AGATHE.

Ce qui m'embaraſſe le plus, c'eſt la coëffure. Je ne pourrai jamais venir à bout d'arranger tant de machines ſur ma tête ; il n'y a pas de place pour en mettre ſeulement la moitié.

* *Deux noms d'habits à la mode.*

PASQUIN

PASQUIN.

Oh, quand il s'agit de placer des fadaiſes, la tête d'une femme a plus d'étendue qu'on ne penſe. Mais vous me faites ſouvenir que j'ai ici le livre inſtructif que la Coëffeuſe a envoyé de Paris. Il s'intitule : *Les Elemens de la Toilette, ou le ſyſtême harmonique de la Coëffure d'une femme.*

AGATHE.

Ah ! que ce livre doit être joli !

LISETTE.

PASQUIN *tirant un livre de ſa poche.*

Voici le ſecond tome. Pour le premier, il ne contient qu'une Table alphabetique des principales piéces qui entrent dans la compoſition d'une commode : comme

La ducheſſe le ſolitaire,
La fontange, le choux,
Le tête à tête, la culbute,
Le mouſquetaire, le croiſſant,
Le firmament, le dixiéme ciel,
La paliſſade, & la ſouris.

AGATHE.

Ah, Paſquin ! cherche-moi l'endroit où le livre dit que ſe met la ſouris. J'ai un nœud de ruban qui s'appelle comme cela.

PASQUIN.

C'eſt ici quelque part : Attendez. *Coëffure pour racoucir le viſage.* Ce n'eſt pas cela. *Petits tours blond*

à boucles fringantes pour les fronts étroits, & les nez longs. Je n'y ſuis pas. *Suplément ingénieux qui donne du relief aux joues plates.* Ouais ! *Cornettes ſuiantes, pour faire ſortir les yeux en avant.* Ha, voici ce que vous demandez. *La ſouris eſt un petit nœud de nompareille, qui ſe place dans le bois.* Nota *qu'on appelle petit bois un paquet de cheveux hériſſez, qui garniſſent le pied de la futaie bouclée.* Mais vous lirez cela à loiſir. Allez vîte arranger votre toilette, je vous envoyerai mon maître ſitôt qu'il aura fini une petite affaire.

AGATHE.

Qu'il ne me faſſe pas attendre au moins. Adieu, Liſette.

LISETTE.

Adieu, Agathe. On vient à bout de tout en ce monde, quand on ſait prendre chacun par ſon foible. Les hommes par les femmes, les femmes par les habits. ; Çà il faut à préſent nous aſſurer de ton maître.

PASQUIN.

Il eſt chez le notaire, il faut qu'il repaſſe par ici pour aller chez Agathe, & je l'arrêterai pendant que tu iras te déguiſer en veuve.

LISETTE.

Récapitulons un peu ce déguiſſement. Tu es bien ſûr que ton maître n'a jamais vû la veuve ?

PASQUIN.

Aſſurément. Sur la réputation qu'elle a dans Poitiers d'être fort riche, mon fanfaron s'eſt vanté qu'elle étoit amoureuſe de lui. Pour ſe vanger, elle a pris plaiſir à ſe trouver maſquée à deux ou trois aſſemblées où il étoit, de faire la paſſionée; en un mot, de ſe moquer de lui, trouvant toujours des excuſes pour ne ſe point démaſquer. C'eſt une gaillarde qui fait mille plaiſanteries de cette nature pour égayer ſon veuvage.

LISSETTE.

Puiſque cela eſt ainſi, je contreferai la veuve comme ſi je l'étois.

PASQUIN.

Tant pis. Car on ne ſauroit bien contrefaire la veuve, qu'on n'ait contrefait la femme mariée. L'habit eſt-il prêt?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Voila mon maître qui vient.

LISETTE.

Amuſe le pendant que je me déguiſerai, & après tu ira avertir Agathe qu'elle vienne nous ſurprendre; tu la feras écouter notre converſation, laiſſe-moi faire.

PASQUIN *ſeul.*

Comment lui tournerai-je la choſe? Mais il ne

faut pas tant de façons avec mon maître ; un homme qui ſe croit aimé de toutes les les femmes, en eſt aiſément la dupe.

SCENE VIII.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

MOnſieur, monſieur ?

DORANTE.

Ne m'arrête point, Agathe m'attend.

PASQUIN.

Ce n'eſt plus de mes affaires que je veux vous parler à préſent.

DORANTE.

Je meurs d'impatience de la voir. L'amour, Paſquin, l'amour ! Ah quand on a le cœur pris....

PASQUIN.

Fait comme vous êtes, monſieur, je n'euſſe jamais deviné que l'amour vous feroit perdre votre fortune.

DORANTE.

Que veux-tu dire par-là ?

PASQUIN.

Que votre amour pour Agathe vous fait manquer cette veuve de cinquante mille écus.

DORANTE.

Hé, ne t'ai-je pas dit que la ſotte eſt devenue inviſible à Poitiers ?

PASQUIN.

Aparemment elle vouloit éprouver votre conſtance, l'heureux moment eſt venu ; elle eſt ici, monſieur.

DORANTE.

Eſt-il poſſible ?

PASQUIN.

Il n'y a rien de plus vrai, & depuis que vous m'avez quitté.... Mais n'en parlons plus, vous avez le cœur pris pour Agathe.

DORANTE.

Acheve, Paſquin, acheve.

PASQUIN.

Amoureux comme vous êtes, vous ne voudriez pas rompre un mariage d'inclination pour vingt mille écus, plus ou moins.

DORANTE.

Il faudra ſe faire violence. Avec vingt mille écus on achete un régiment, on eſt utile au Prince ? tu ſais qu'un Gentilhomme doit ſe ſacrifier pour les beſoins de l'Etat.

PASQUIN.

Entre nous, l'Etat n'a pas grand beſoin de vous puiſqu'il vous a remercié de vos ſervices à la tête de votre compagnie.

DORANTE.

Parlons de la veuve, Paſquin.

PASQUIN.

La veuve eſt venue ce matin de Poitiers pour vos beaux yeux ; & depuis que vous m'avez quitté, on vient de m'offrir de ſa part cent piſtoles, ſi je puis lui livrer votre cœur.

DORANTE.

Je ſerai ravi de te faire gagner cent piſtoles. J'aime à m'acquitter, Paſquin.

PASQUIN.

En rabattant ſur mes gages ?

DORANTE.

Çà, que faut-il faire, mon cœur ?

PASQUIN.

On eſt convenu avec moi, que le hazard ameneroit la veuve ſous cet Orme dans un quart d'heure.

DORANTE.

Bon.

PASQUIN.

J'ai promis que le hazard vous y conduiroit auſſi.

DORANTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Il faut que vous vous promeniez ſans faire ſemblant de rien. Elle va venir ſans faire ſemblant de

rien. Pour lors vous l'aborderez vous, en faiſant ſemblant de rien ; elle vous écoutera faiſant ſemblant de rien. Voilà comment ſe font les mariages des Thuilleries,

DORANTE.

Parbleu, tu es un homme adorable.

PASQUIN.

Çà, préparez-vous à aborder la veuve en petit maître ; cachez-vous un œil avec votre chapeau, la main dans la ceinture, le coude en avant, le corps d'un côté, & la tête de l'autre : ſur-tout, gardez-vous bien de vous promener ſur une ligne droite, cela eſt trop bourgeois.

DORANTE.

Ce maraut-là en ſait preſqu'autant que moi.

PASQUIN.

Voici l'occaſion, monſieur, de faire profiter les talens que vous avez pour le grand art de la minauderie. Ah ! ſi vous pouviez vous ſouvenir de cette mine que vous fites l'autre jour à la comédie : là, une certaine mine qui perdit de réputation cette femme à qui vous n'aviez jamais parlé.

DORANTE.

Que tu es badin !

PASQUIN.

Voici la veuve, monſieur, faites ſemblant de rien, ſemblant de rien.

SCENE IX.

DORANTE, PASQUIN, LISETTE *en veuve.*

PASQUIN *à Dorante, en faiſant ſigne à Liſette.*

N'Y a-t'il rien de nouveau en Catalogne ? que dit-on de l'Allemagne ; vous avez reçû des lettres de Flandres ? La promenade eſt bien deſerte aujourd'hui. De quel côté vient le vent ? Mon Dieu, la belle journée !

DORANTE.

Paſquin, la veuve ſoupire.

PASQUIN.

Apparemment, c'eſt pour le deffunt.

DORANTE.

Il faut un peu la laiſſer ronger ſon frein. Elle eſt ſenſible aux bons airs. Je me ſers de mes avantages.

PASQUIN.

Vous avez raiſon, votre geſte eſt tout plein de mérite, & vous avez encore plus d'eſprit de loin que de près. Si elle vous entendoit chanter, elle ſeroit charmée, monſieur ; ne ſavez-vous point par cœur quelque impromptu de l'Opera nouveau ?

DORANTE.

Je vais chanter pour me deſennuyer, un petit air que je fis à Poitiers pour cette charmante veuve Hem.

DORANTE *chante.*

Palſambleu, l'Amour eſt un fat, l'Amour eſt un fat.
Sans égard pour ma naiſſance,
Il me fait ſoupirer, gémir, ſentir l'abſence,
Comme un amant du tiers Etat.
Palſambleu, l'Amour &c.

Il n'eſt point de belle en France
Que je n'aye ſoumiſe à ce petit ingrat,
Et pour toute récompenſe
Il m'enchaine comme un forçat,
Palſambleu, l'Amour eſt fat.

PASQUIN *après que Dorante a chanté.*

Vous êtes l'Amour, Monſieur.

DORANTE *abordant la veuve.*

C'eſt aſſez la faire languir. Ciel! qu'elle aventure, Paſquin! Je croi que voilà mon aimable inviſible dont je te parlois.

PASQUIN.

C'eſt elle-même.

DORANTE.

Par quel bonheur, madame, vous trouve-t'on dans ce village?

LISETTE.

J'y revenois chercher la ſolitude, & pleurer ma liberté.

PASQUIN.

Retirons-nous donc, monſieur : Il eſt dangereux d'interrompre les larmes d'une veuve. La vûe d'un joli homme fait rentrer la douleur en dedans.

DORANTE.

Je vous l'ai dit cent fois, charmante ſpirituelle, je ſuis le cavalier de France le plus ſpecifique pour la conſolation des dames.

LISETTE.

Un cavalier fait comme vous ne ſauroit en conſoler une, qu'il n'en afflige mille autres.

DORANTE.

Périſſent de jalouſie toutes les femmes du monde, pourvû que vous vouliez bien...

LISETTE.

Ah ; n'achevez pas monſieur, je crains que vous ne me faſſiez des propoſitions que je ne pourrois entendre ſans horreur ; car enfin il n'y a encore que huit ans que mon mari eſt mort.

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, vous allez r'ouvrir une playe qui n'eſt pas encore bien fermée.

DORANTE.

Ah ! Paſquin, je ſens que mon feu ſe rallume.

LISETTE.

Hélas ! le pauvre deffunt m'aimoit tant !

PASQUIN.

Elle parle du deffunt, vos affaires vont bien.

LISETTE.

Il m'a fait promettre en mourant que je ne me
(*En baiſſant la voix.*)
remarierois point.

PASQUIN.

Profitez du moment, monſieur : elle eſt femme ; & puiſque ſa parole baiſſe, il faut qu'elle ſoit bien foible.

LISETTE *bégayant.*

Je tiendrai... ma promeſſe... ou bien...

PASQUIN.

Elle begaye, il eſt tems que je me retire.

SCENE X.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

VA-t'en. Nous ſommes ſeuls, madame, accordez-moi donc enfin ce que vous m'avez tant de fois refuſé à Poitiers, levez ce voile cruel...

LISETTE.

Monſieur, l'affliction m'a ſi fort changée...

DORANTE.

Hé, je vous conjure...

LISETTE *d'un ton de précieuſe.*

Je ne dors point, la fatigue du caroſſe, la chaleur, la pouſſiere; le grand jour... vous me trouverez laide á faire peur.

DORANTE.

Je vous trouverai charmante.

LISETTE.

Vous le voulez;

DORANTE.

Que vois-je?

LISETTE.

Puiſqu'il faut vous l'avouer, dès la ſeconde fois que je vous vis, je formai le deſſein de faire votre fortune, mais je voulois vous éprouver. Ah, cruel! falloit-il ſi-tôt vous rebuter?

DORANTE.

Hé? vous avois-je vûe, Madame?

SCENE. XI.

DORANTE, LISETTE, PASQUIN, AGATHE, P*aſquin amène Agathe pour écouter.*

AGATHE *à part.*

C'Eſt donc pour cela qu'il me faiſoit tant attendre ?

PASQUIN *à part.*

Ecoutez.

DORANTE.

Je l'avoue franchement, à votre refus j'avois jetté les yeux ſur une petite fermiere, parce que je trouvois une ſomme d'argent pour nettoyer de gros biens que j'ai en direction ; Mais d'honneur, je ne l'ai jamais regardée que comme un enfant, une poupée avec quoi on ſe joue ; & depuis les charmantes converſations de Poitiers, vous n'avez point déſemparé mon cœur.

AGATHE *à part.*

Le traître !

LISETTE.

Apparemment que je vous crois, puiſque je veux

AGATHE.

Le traître !

LISETTE.

Vous êtes bien fâchée, n'eſt-ce pas de perdre un ſi joli petit homme ?

AGATHE.

Je ne ſuis fâchée que de ce qu'il vous vient de dire des fauſſetés de moi ; il dit que j'ai eu des foibleſſes pour lui : ah ne le croyez pas au moins, madame, c'eſt un méchant qui en dira tout autant de vous.

LISETTE *rit.*

Ha ! ha !

AGATHE.

Vous riez ; eſt-ce que vous me ſoupçonnez de ce que ce menteur-là vous a dit ?

LISETTE.

Dorante ne ſauroit mentir, il eſt gentilhomme.

AGATHE.

Que je ſuis malheureuſe ! Quoi vous croyez....

LISETTE *ſe dévoilant.*

Oui, je crois.....

AGATHE.

C'eſt Liſette !

LISETTE.

Je crois, comme je l'ai toujours crû, que vous êtes fort ſage, & que Dorante eſt le plus grand ſcelerat du monde. Mais je ſuis contente, vous

avez

avez tout entendu. Ce n'eſt pas ſa faute, comme vous voyez, ſi je ne ſuis qu'une fauſſe veuve. Hé bien, que vous dit le cœur préſentement ?

AGATHE.

Helas ! j'ai trahi Colin. Colin maime-t'il encore ?

LISETTE.

Il fera tout comme s'il vous aimoit ; & ſi-tôt que vous lui aurez dit un mot, il ne ſongera qu'à ſe vanger de Dorante.

AGATHE.

Ah ! qu'il ne s'y joue pas. Dorante m'a dit qu'il étoit bien méchant.

LISETTE.

Il s'agit d'une vengeance qui ſervira de divertiſſement à toute notre petite ſocieté galante. Il ſera berné, qu'il n'y manquera rien.

SCENE XIII.

COLIN, LISETTE, AGATHE.

COLIN *ſans appercevoir Agathe.*

PAſquin me vient de dire que tout alloit bien, pourvû que je patientiſſe ; mais quand je devrois tout gater, je ne ſcaurois plus me tenir en place. Je ſis trop amoureux.

AGATHE *fâchée d'avoir trahi Colin.*

Ah ! Colin, Colin.

COLIN *appercevant Agathe.*

Ce n'eſt pas de vous au moins, que je dis que je ſis amoureux : Il feroit beau var que j'aimiſſe encore eune . . . ingrate !

AGATHE.

Il eſt vrai.

COLIN.

Eune . . . infidéle !

AGATHE.

Oui, Colin.

COLIN.

Eune changeuſe !

AGATHE.

Hélas ! je n'aime pas trop à changer, mais c'eſt que cela me vint malgré moi tout-d'un-coup, parce que je n'avois jamais vû d'homme fait comme Dorante.

COLIN.

Oui, vous êtes une traîtreſſe.

AGATHE.

Oh, pour traîtreſſe, non . . . Ne vous avois-je pas averti que je voulois aimer Dorante ?

COLIN *étoufant de colere.*

Eune . . . aouf, gnia pu moyen de retenir mon naturel. Baille-moi ta main.

AGATHE.

Ah ! Colin ! que je ſuis fâchée....

COLIN.

Ah ! que je ſis aiſe, moi !

LISETTE.

Vous allez uſer toute votre tendreſſe, gardez-en un peu pour quand vous ſerez marié, vous en aurez beſoin. Çà, Dorante va venir m'attendre ſous l'Orme, nous avons réſolu de nous moquer de lui. Pierrot, Nannette & Licas nous doivent aider, ils ſont-là tous prêts, les voici. Qui vous a donc avertis qu'il étoit temps ?

SCENE XIV.

LISETTE, COLIN, AGATHE, NANETTE, LICAS, PIERROT.

NANETTE.

NOus avons vû de loin qu'elle ſe laiſſoit baiſer la main par Colin, nous avons jugé....

COLIN.

C'eſt ſigne qu'al a retrouvé l'eſprit qu'al avoit perdu.

AGATHE.

Que je ſuis honteuſe, Nanette, d'avoir été trompée par un homme!

NANETTE.

Hélas! à qui eſt-ce de nous autres que cela n'arrive point? Mais nous allons faire voir à ce petit coquet de Dorante, qu'il ne ſait pas ſon métier, puiſqu'il donne le temps à une fille de faire des réflexions.

LISETTE.

Tous vos petits rôles de raillerie ſont-ils prêts?

NANETTE.

Bon? notre Licas & notre Pierrot feroient un Opéra en deux heures.

LISETTE.

Oui, je vais vous donner votre rôle.

NANETTE.

Voici Dorante, retirez-vous, c'eſt à moi à commencer.

Ils ſe retirent, Dorante vient au rendez-vous que la veuve lui a donné.

SCENE XV.

DORANTE, NANETTE, LICAS, &c.

DORANTE.

VOici à peu près l'heure du rendez-vous ; j'ai bien fait de ne point voir ni le pere ni la fille : ſi la veuve m'alloit manquer, je ſerois bien aiſe de retrouver Agathe. J'entens des villageois qui chantent, laiſſons les paſſer.

NICAISE *finiſſant une chanſon à une Payſanne qui le fuit.*

NANETTE

Mon pauvre Nicaiſe, tu perds ton temps & ta chanſon. Il eſt vrai que je t'ai aimé, mais c'eſt juſtement pour cela que je ne t'aime plus. Ce ſont là nos régles.

NICAISE *chante.*

Lorſque tu me promis ſous cet Orme fatal,
Que je triompherois bien-tôt de mon rival.
Tu m'en voulus donner une preuve certaine.
Ah ! que n'en ai-je profité !
Je ne ſerois plus à la peine
De te reprocher ton infidélité.

NANETTE.

Il eſt vrai que ma franchiſe
fut ſurpriſe
Par tes diſcours trompeurs, & par ton air charmant;
Mais j'ai paſſé l'écueil du dangereux moment.
J'ai penſé faire la ſottiſe,
Tu ne m'as pas priſe au mot,
Tu ſeras le ſot, tu ſeras le ſot, tu ſeras le ſot.

DORANTE.

Ces Poitevines ſont galantes naturellement: mais la veuve tarde beaucoup.

SCENE XVI.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH! monſieur, nous jouons de malheur.

DORANTE.

Qu'y a-t'il donc?

PASQUIN.

La veuve eſt partie, monſieur; une de ſes tentes eſt venue l'enlever à ma barbe. Tout ce que la pauvrette a pû faire, c'eſt de ſortir la tête par la portiere du caroſſe, & de me faire ſigne de loin, qu'elle ne laiſſeroit pas de vous aimer toujours.

DORANTE.

Se ſeroit-elle mocquée de moi?

PASQUIN.

Monſieur, j'ai ſellé votre Anglois, le voilà attaché à la porte : ſi vous voulez ſuivre le caroſſe, il n'eſt pas encore bien loin.

DORANTE.

Paſquin, il faut aller au plus certain. Je vais trouver Agathe, & conclure avec elle. La voici juſtement.

SCENE XVII.

DORANTE, AGATHE, PASQUIN.

AGATHE *à part.*

JE vais bien me mocquer de lui. Ha ! vous voilà, monſieur, il faudra donc que je vous cherche toute la journée ?

DORANTE.

Ah ! pardon, ma charmante, j'ai eu une affaire indiſpenſable.

AGATHE.

N'eſt-ce point plutôt que vous m'auriez fait quelque infidélité ?

DORANTE.

Que dites vous-là, cruelle, injuſte, ingrate ? J'atteſte le ciel....

AGATHE.

Hé là, là, ne jurez point. Je ſai bien comme vous m'aimez.

DORANTE.

Mais vous qui parlez, eſt-ce aimer, que de pouvoir attendre juſqu'à demain ?

AGATHE.

Hé bien ! marions-nous tout à l'heure.

DORANTE.

Dites-donc au papa qu'il abrege les formalités ; ces articles, ce contract me déſeſpérent.

PASQUIN,

La ſotte coutume pour les amans qui ſont bien preſſés !

AGATHE.

Nous irons dans un moment trouver mon pere ; & s'il nous fait trop attendre, nous nous marierons tout deux tout ſeuls.

LE CŒUR chante derrere le Théâtre.

Antendez-moi ſous l'Orme,
Vous m'attenderez long-tems.

DORANTE.

Qu'entens-je.

AGATHE.

AGATHE.

C'eſt la nôce d'un nommé Colin. Vous ne le connoiſſez pas ?

PASQUIN *faiſant un ſaut, va joindre la nôce.*

Une nôce, ma foi, je m'en vais danſer.

SCENE XVIII.

DORANTE AGATHE.

DORANTE.

ILs s'avancent ; cedons-leur la place.

AGATHE.

Oh ! Il faut que je ſois de cette nôce-là.

DORANTE.

Quoi ! Vous pouvez differer un moment ?

AGATHE.

Si-tôt que la nôce ſera faite, nous nous marierons.

LE CHŒUR chante.

Attendez-moi ſous l'Orme,
Vous m'attendrez long-temps.

DORANTE.

Paſquin, voici bien des circonſtances.

PASQUIN.

C'eſt le hazard, monſieur.

DORANTE.

En tout cas, il faut faire bonne contenance.

(*Dorante ſe mêle avec les Villageois.*)

Fort bien, mes enfans. Vive la Poitevine, Menuet de Poitou. Courage Paſquin.

On chante.

Prenez la fillette
Au premier mouvement,
Car elle eſt ſujette
Au changement :
Qu'on fait trop attendre,
Souvent la plus tendre
Se moque de vous
Au rendez-vous.

PASQUIN *ſe mocquant de Dorante.*

Nous ſommes trahis, on nous berne, monſieur.

DORANTE.

Ceci me confond.

LISETTE chante à Dorante.

Vous qui pour héritage
N'avez que vos appas,
L'argent, ni l'équipage
Ne vous manqueront pas,
Malgré votre réforme.
La Veuve y pourvoira,
Attendez là ſous l'Orme,
Peut-être elle viendra.

AGATHE chante à Dorante.

La fille de village
Ne donne à l'officier
Qu'un amour de paſſage,

C'eſt le droit du guerrier ;
Mais le Contrat en forme,
C'eſt le lot du Fermier,
Attendez moi ſous l'Orme,
Monſieur l'avanturier.

COLIN chante.

Un jour notre goulu de chat
Tenoit la ſouri ſous la pate ;
Mais al étoit pour li trop délicate ;
Il la lâchi pour prendre un rat.

PASQUIN.

Voilà de mauvais plaiſans. Monſieur, votre cheval eſt ſellé.

(*Dorante veut tirer l'épée.*)

PIERROT *l'arrêtant.*

Tout bellement, où nous ferons ſonner le toxin ſur vous.

DORANTE.

Je viendrai ſaccager ce village-ci avec un régiment que j'acheterai exprès.

LISETTE.

Ce ſera des deniers de la veuve.

(*Dorante s'en va.*)

Le village le pourſuit en danſant & chantant :

Attendez moi ſous l'Orme,
Vous-m'attendrez long-tems.

FIN.

DEMOCRITE,

COMEDIE

REPRESENTE'E EN 1700.

ACTEURS.

DEMOCRITE.

AGELAS, roi d'Athénes.

AGENOR, prince d'Athénes.

ISMENE, princeſſe promiſe à Agelas.

STRABON, ſuivant de Démocrite.

CLEANTHIS, ſuivante d'Iſmene.

CRISEIS, crue fille de Thaler.

THALER, païſan.

UN INTENDANT.

UN MAITRE-D'HOTEL.

La ſcene eſt à Athènes.

DEMOCRITE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le theatre repréſente un deſert, & une caverne dans l'enfoncement.

STRABON *ſeul.*

QUE maudit ſoit le jour, où j'eus la fantaiſie
D'être valet de pied de la Philoſophie,
Depuis près de deux ans, je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, bûvant chaud, mangeant froid,
Suivant de Democrite, en cette ſolitude.

Ce n'eſt qu'avec les Ours que j'ai quelque habitude.
Pour un homme d'eſprit comme moi, ce ſont gens
Fort mal moriginés, & peu divertiſſans.
Quand je ſonge d'ailleurs à la méchante femme,
Dont j'étois le mari, Dieu veuille avoir ſon ame:
Le diable n'eût manqué de l'apporter ici.
Je la crois bien deffunte; & s'il n'étoit ainſi,
Depuis vingt ans & plus, ſon extrême inſolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naiſſance;
J'erre depuis ce temps de climats en climats,
Et j'ai dans ce deſert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu ſolitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pû m'en défaire;
Et je ſuis convaincu que nombre de maris
Voudroient de leur moitié ſe voir loin à ce prix.
Thaler vient. Le manant, pour notre ſubſiſtance,
Chaque jour du village apporte la pitance;
Il nous fait bien ſouvent de fort mauvais repas;
Il faut prendre ou laiſſer, & l'on ne choiſit pas.

SCENE II.

STRABON, THALER *Payſan, portant une ſporte de jonc.*

THALER.

BOn jour, Strabon.

STRABON.

Bon jour.

THALER.

Voici votre ordinarie.

STRABON.

Bon, tant mieux : aujourd'hui ferons-nous bonne chere ?
Depuis deux ans je jeûne en ce deſert maudit.
Un jeûne de deux ans cauſe un rude appetit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui j'ons tout mis par écuelle,
Et c'eſt pis qu'une nôce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle,

THALER.

Voici dans mon panier des dates, des pingons,
Des noix, des raiſins ſecs, & quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi ! toujours des oignons ? Eſprit philoſophique.
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte auſſi cette bouteille d'eau
Que j'ai priſe en paſſant dans le plus clair ruiſſeau.

STRABON.

Une bouteille d'eau ? Le breuvage eſt ignoble.
Ce n'eſt donc pas chez vous un païs de vignoble ?
Tout eſt-il en oignons ? n'y croît-il point de vin ?

THALER.

Oui da ; mais Démocrite, habile médecin,
Dit que du vin l'on doit ſur-tout faire abſtinence,
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ! ciel ! quelle ordonnance !
C'eſt mourir tous les jours, que de vivre ſans vin.
Mais laiſſe Démocrite achever ſon deſtin,
C'eſt un homme bizarre, ennemi de la vie,
Qui voudroit m'immoler à la philoſophie,
Me voir comme un fantôme ; & quand tu reviendras,
De grace, apporte-m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'eſt pour un malade,

Et je boirai pour toi la premiere raſade ;
Entens-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc eſt Criſéis, qui ſuis par fois tes pas ?
J'aime encore le ſexe,

THALER.

Elle eſt morgué gentille :
Et Démocrite...

STRABON.

Etant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes trais, & cet air ſi charmant,
Elle ne peut manquer de plaire aſſurément.

THALER.

Oh ! Ce ſont des effets de votre complaiſance ;
Mais elle n'eſt pas tant ma fille que l'on penſe.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! Qui ſait d'où je venons tretous ?

STRABON.

C'eſt donc la mode auſſi d'en uſer parmi vous
Comme on fait à la Ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne ſe pique pas d'être enfant de ſon pere.

THALER.

Suffit, je m'entens bien? mais enfin m'eſt avis
Que votre Démocrite en tient pour Criſéis.

STRABON.

Pour Criſéis?

THALER.

Il a l'ame un tantet ferue.

STRABON.

Bon, bon!

THALER.

Je vous ſoutiens que je ne ſuis pas grue:
Je flaire un amoureux, voyez vous, de cent pas.
Je vois qu'il eſt fâché quand il ne la voit pas.

STRABON,

Il eſt tout occupé de la philoſophie.

THALER.

Qu'importe? Quand on voit une fille jolie,
Le diable eſt bien malin, & fait ſouvent ſon coup.

STRABON.

Parbleu je le voudrois, m'en coutât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui paſſez ainſi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour?

STRABON.

Je m'ennuie.
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon! Vous vous moquez bien!

Et peut-on s'ennuyer, lorſque l'on ne fait rien?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philoſophique,
Je m'étois figuré que dans ce lieu ruſtique
Je vivrois affranchi du commerce des ſens,
Et n'aurois pour mon corps nuls ſoins embarraſſans,
Qu'entierement défait de femme & de ménage,
Les paſſions ſur moi n'auroient nul avantage;
Mais je me ſuis trompé, ma foi, bien lourdement,
Le corps contre l'eſprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obſcure?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit! Dequoi?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il ſoutient par raiſons, que les hommes ſont tous
Sots, vains, extravagans, rédicules & fous.
Pour les fuir, tout le jour il eſt dans ſa caverne;
Et la nuit, quand la Lune allume ſa lanterne,
Nous grimpons l'un & l'autre au ſommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.
Aux aſtres en ces lieux nous rendons nos viſites,
Nous voyons Jupiter avec ſes Satellites.
Nous ſavons ce qui doit arriver ici-bas,
Et je m'inſtruits, pour faire un jour des almanacs.

THALER.

Des almanacs ? morgué, j'en voudrois ſavoir faire.

STRABON.

He bien, changeons d'état, ce n'eſt pas un affaire.
Demeure dans ces lieux & moi j'irai chez toi.
Tu deviendras ſavant, tu ſauras comme moi,
Que rien ne vient de rien, & que des particules.
Rien ne retourne en rien ; de plus, les corpuſcules.
Les atômes d'ailleurs, par un ſecret lien,
Acrochés dans le vuide... Entens-tu bien ?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'ame & que l'eſprit n'eſt qu'une même choſe,
Et que la vérité que chacun ſe propoſe.
E'ſt dans le fonds d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher,
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais raillerie à part, achete mon office ;
Tu pourras des ce jour entrer en exercice,
J'en ferai bon marché.

THALER.

C'eſt bien l'argent, ma foi
Qui nous arrêteroit ! J'ai ſi je veux, dequoi
Faire aller un caroſſe, & rouler à mon aiſe.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaiſe ?

THALER

Comment? Je le ſai bien, il ſuffit.

STRABON.

Mais encor?
Aurois-tu par hazar trouvé quelque tréſor?

THALER.

Que ſait-on...

STRABON.

Un tréſor? En quel lieu peut-il être?
Dis-moi.

THALER.

Bon! Quelque ſot! Vous jaſeriez peut-être.

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi?

STRABON.

Je veux être un maraut.
Si...

THALER.

Nous me promettez....

STRABON.

Parle donc au plutôt.
Eſt-il loin d'ici?

THALER *tirant un riche Bracelet.*

Non, le voilà dans ma poche.

SRABON.

Le coquin dans le bois a volé quelque coche.
Juſte ciel! do'u te vient ce bijou plein de feu!

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah ! Ah ! de ta femme ! A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné !

THALER.

Bon ! Eſt-ce mon affaire ?
Mais Démocrite vient, motus il faut ſe taire.

SCENE III.

DEMOCRITE, STRABON, THALER.

DEMOCRITE.

SUivant les Anciens, & ce qu'ils ont écrit,
L'homme eſt de ſa nature un animal qui rit,
Cela ſe voit aſſez ; mais pour moi, ſans ſcrupule,
Je veux le définir, animal ridicule.

STRABON.

Ce début n'eſt pas mal.

DEMOCRITE.

Il eſt à tout moment
La dupe de lui-même, & de ſon changement.
Il aime, il hait, il craint, il eſpere, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiette,
Il ſe fâche, il s'appaiſe, il évite, il pourſuit,

Il veut, il ſe repent, il élé ve, il détruit ;
Plus léger que le vent, plus inconſtant que l'onde,
Il ſe croit en effet le plus ſage du monde :
Il eſt ſot, orgeuilleux, ignorant, inégal.
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON.

Dans ce panegirique où votre eſprit s'aiguiſe,
La femme, s'il vous plaît, n'eſt-elle pas compriſe ?

DEMOCRITE.

Oui, ſans doute.

STRABON.

En ce cas, je ſuis de votre avis.

DEMOCRITE.

Ah ! vous voilà, bon homme, où donc eſt Criſéis ?

THALER.

Je l'attendois ici, j'en ai le cœur en peine ;
Elle s'eſt amuſée au bord de la fontaine.
Elle tarde, cela commence à me fâcher.
Elle viendra bien-tôt, car je vais la chercher.

SCENE IV.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

NOus ſommes dans ces lieux à l'abri des viſites,
Des ſots écornifleurs & des froids paraſites ;

Car je ne penſe pas que nul d'entre eux jamais
Y puiſſe être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter dans cette conjoncture,
D'un repas aprêté par la ſeule nature?

(Il tire ſon diner.)

DEMOCRITE.

Toujours boire & manger! Carnacier animal,
C'eſt bien fait, ſuis toujours ton appetit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'ame eſt aſſervie,
T'occupera-t'il ſeul le reſte de ta vie?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'eſprit s'en porte mieux.

DEMOCRITE.

Ame ſtupide & graſſe.

STRABON

Elle eſt graſſe à vos yeux,
Mais mon corps en revanche eſt maigre, dont j'enrage,
Je ſuis las à la fin de tout ce badinage;
Et ſi vous ne quittez les lieux où nous voilà,
Je ſerai bien contraint, moi, de vous planter-lá;
Je ſuis un parchemin, mon corps eſt diaphane.

DEMOCRITE.

Va, fui de devant moi, retire-toi, profane.
Puiſque ton cœur eſt plain de ſentimens ſi bas,
Aſſez d'autres ſans toi ſuivront ici mes pas.
Je voulois te guerir de tes erreurs funeſtes,
Te mener par la main aux regions celeſtes;

Affranchir ton l'eſprit de l'empire des ſens.
Tu ne mérites pas la peine que je prens,
Animal ſenſuel, qui n'oſerois me ſuivre.

STRABON.

Senſuel, j'en conviens, j'aime à manger pour vivre ;
Mais on ne dira pas que je ſois amoureux.

DEMOCRITE.

Qu'entens-tu-donc par-là ?

STRABON.

J'entens ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaît !

DEMOCRITE *à part.*

Sauroit-il ma foibleſſe ?
Mais ce n'eſt pas à moi que ce diſcours s'adreſſe.

STRABON.

Etes-vous amoureux, pour relever ce mot ?

DEMOCRITE.

Democrite amoureux !

STRABON.

Seriez-vous aſſez ſot
Pour donner comme un autre en l'erreur populaire,

DEMOCRITE *à part.*

Cela n'eſt que trop vrai !

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galant ? J'en rirois tout mon ſou.
Mais je vous connois trop, vous n'êtes pas ſi fou.

DEMOCRITE *à part.*

Que je ſouffre en dedans, & qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la philoſophie ;
Et lorſque le cœur veut s'émanciper par fois,
La raiſon auſſi-tôt lui donne ſur les doigts.

DEMOCRITE.

Il eſt des paſſions que l'on a beau combattre,
On ne ſauroit jamais tout-à-fait les abattre ;
Sous la ſageſſe en vain on ſe met à couvert,
Toujours par quelqu'endroit notre cœur eſt ouvert,
L'homme fait malgré lui ſouvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fui de devant moi, retire-toi, prophane,
Puiſque ton cœur eſt plein de ſentimens ſi bas,
Aſſez d'autres ſans toi ſuivront ailleurs mes pas,
Animal ſenſuel.

DEMOCRITE.

Quoi ! Tu crois donc que j'aime ?
Je voudrois me cacher ce ſecret à moi même.

STRABON.

Le Ciel m'en garde, mais j'ai crû m'appercevoir
Que les filles vous font encor plaiſir à voir ;
Votre humeur ne m'eſt pas tout-à-fait bien connue,
Ou Criſée par fois vous réjoüit la vûe.

DEMOCRITE.

D'accord, ſon cœur novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'eſt point encore gâté.
La vérité ſe voit en elle toute pure,
C'eſt une fleur qui ſort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous racrochez encore au feminin.

DEMOCRITE.

Tu te moques de moi. Mais Criſéis s'avance,
Sur ſon front pudibond brille ſon innocence.

SCENE V.

CRISEIS, DEMOCRITE, STRABON.

CRISEIS.

JE cherche ici mon pere, & ne le trouve pas,
Juſqu'aſſez près d'ici j'avois ſuivis ſes pas,
Ne l'avez-vous point vû? Dites-moi, je vous prie.
Seroit-il retourné?

DEMOCRITE *à part.*

Dans mon ame attendrie,
Je ſens en la voyant la raiſon & l'amour,

L'homme & le philoſophe agités tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade
Donné, ſans y penſer, près de quelque embuſcade?
On trouve quelquefois au milieu des forêts,
Des Silvains pétulans, des Faunes indiſcrets,
Qui du ſoir au matin vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISEIS.

Jamais je ne m'égare, & grace à mon deſtin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étois arrêtée au bord d'une fontaine,
Dont le charmant murmure, & l'onde pure & ſaine
M'invitoit à laver mon viſage & mes mains.

STRABON.

C'eſt auſſi tout le fard dont j'uſe les matins.

DEMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois; c'eſt la pure nature,
Son teint n'eſt point encor nourri dans l'impoſture,
Elle doit ſon éclat à ſa ſeule beauté.

STRABON.

Son viſage eſt tout neuf, & n'eſt point frelaté.

DEMOCRITE.

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
Fait voir que vous avez quelque deſſein de plaire.

CRISEIS.

D'autres ſoins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DEMOCRITE.

Sçauriez-vous pas hazard ce que c'eſt...

CRISEIS.

Quoi ;

STRABON.

L'amour.

CRISEIS.

L'amour ?

STRABON.

Qui, l'amour.

CRISEIS.

Non.

DEMOCRITE.

Je veux vous en inſtruire.
Je tremble, & je ne ſai ce que je vais lui dire.

STRABON.

Quoi ! Vous qui raiſonnez philoſophiquement,
Qui parlez à vos ſens impérativement,
Qui voyez face à face étoiles & planettes,
Une fille vous met en l'état où vous êtes ;
Vous tremblez? Allons donc, montrez de la vigueur.

DEMOCRITE.

Tant de trouble jamais ne regna dans mon cœur.
L'amour eſt en effet ce qu'on a peine à dire,
C'eſt une paſſion que la nature inſpire,
Un apétit ſecret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A ſe perpetuer & rendre ſon eſpéce...

STRABON.

Pour un homme d'eſprit, vous parlez mal tendreſſe.
L'amour, ne vous déplaiſe, eſt un je ne ſai quoi,
Qui vous prend, je ne ſai, ni par où, ni pourquoi;
Qui va, je ne ſai où, qui fait naître en notre ame
Je ne ſai quelle ardeur que l'on ſent pour la femme;
Et ce je ne ſai quoi, qui paroît ſi charmant,
Sort enfin de nos cœurs, & je ne ſai comment.

CRISEIS.

Vous me parlez tous deux une langue étrangere,
Et moins qu'auparavant je connois ce miſtere.
L'amour n'eſt pas, je crois, facile à pratiquer,
Puiſqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon eſprit eſt borné, je ne veux point apprendre
Les choſes qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux:
Qui peut ſi bruſquement nous ſurprendre en ces lieux?

SCENE VI.

AGELAS, AGENOR *en habit de chaſſeur*, DEMOCRITE. CRISEIS, STRABON

AGELAS.

DEmeurons dans ce bois; laiſſons aller la chaſſe,
Attendons quelque temps que la chaleur ſe paſſe.
Mais que vois-je?

STRABON.

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts détrouſſer les paſſans.

CRISEIS.

Pourmoi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGELAS.

Approchons. Que d'appas! Ciel! L'aimable perſonne?
Et comment ſe peut-il que ces ſombres forêts
Renferment un objet ſi doux, ſi plein d'attrais

STRABON.

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur courſe
Paroiſſent en vouloir plus au cœur qu'à la bourſe,
Sauvons-nous.

AGELAS.

Permettez qu'en ce ſauvage endroit,
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit,
Souffrez . . .

DEMOCRITE.

Plus long diſcours ſeroit fort inutile,
Vous êtes égaré du chemin de la ville,
Cela ſe voit aſſez ; mais quand il vous plaira,
Dans la route bien-tôt Strabon vous remettra.

AGELAS.

Un cerf que nous pouſſons depuis trois ou quatre heures,
Nous a par les détours conduits dans ces demeures,
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés, . . .

DEMOCRITE.

Vous êtes donc chaſſeur ?

AGELAS.

Des plus déterminés.

DEMOCRITE.

Ah ! je m'en réjouis ; Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, ſe mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquille ſommeil,
Aller dans les forêts prévenir le ſoleil,
Fatiguer de ſes cris les échos des montagnes,
Paſſer en plein midi les gueretz, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en déſeſperés,
Percer rapidement les bois les plus ſourés,
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide,

Manquer la bête enfin après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las & recru,
Eſtropié ſouvent; dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie?

AGENOR.

Ces occupations, & ces nobles travaux,
Sont les amuſemens des plus fameux héros;
Et lorſqu'à leurs ſouhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGELAS.

Mais ſans trop témoigner de curioſité,
Peut-on ſavoir qu'elle eſt cette jeune beauté?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous;

AGENOR.

On ne peut voir paroître
Un ſi charmant objet, ſans vouloir le connoître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaît.

AGENOR.

Sais-tu bien
A qui parles-tu là?

STRABON.

Moi, non, je n'en ſai rien.

AGENOR.

Sais-tu que c'eſt le roi?

STRABON.

Le roi: Soit que m'importe?

AGENOR.

Mais voyez ce maraut, de parler de la ſorte!

STRABON.

Maraut? Sçachez, monſieur, que ce n'eſt point mon nom,
Et ſi vous l'ignorez, je m'appelle Strabons,
Philoſophe ſublime autant qu'on le peut être,
Suivant de Démocrite; & vous voyez mon maître.

AGELAS.

Quoi! je verrois ici cet homme ſi divin,
Cet eſprit ſi vanté, ce Démocrite enfin,
Que ſon profond ſçavoir juſques aux cieux éléve?

STRABON.

Oui, Seigneur, c'eſt lui même, & voici ſon éléve.

AGELAS.

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiſcretions,
Je trouble avec regret vos méditations:
Mais la longue fatigue & le chaud qui m'accable...

DEMOCRITE.

Vous venez à propos, nous nous mettons à table,
Vous prendrez votre part d'un très frugal repas;
Mais il faut excuſer, on ne vous attend pas:
Ce ſera de bon cœur, & ſans cérémonie.

AGELAS.

De manger à préſent je ne ſens nulle envie,
Mais je veux toutefois ſortant de ce déſert
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous mocquez.

AGELAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triſte demeure,
Pour venir à ma cour.

DEMOCRITE.

Qui nous, ſeigneur ?

AGELAS.

Oui, vous.

STRABON.

Que je m'en vais manger !

AGELAS.

Vous viendrez avec nous.

DEMOCRITE.

Moi, que j'aille à la cour ? Grand Dieu, qu'irois-je y faire ?
Mon eſprit peu pliant, mon humeur trop ſincére,
Ma maniere d'agir, ma critique, & mes ris,
M'attireroient bientôt un monde d'ennemis.

AGELAS.

Je ſerai votre appui, quoiqu'on diſe ou qu'on faſſe.
Je vous demande encore une ſeconde grace ;
Et votre cœur, je croi, n'y réſiſtera pas.
C'eſt que ce jeune objet accompagne vos pas,
Y repugneriez-vous ?

CRISÉIS.

Je dépens de mon pere,
Sans ſon conſentement je ne ſaurois rien faire ;
Mais j'aurois grand plaiſir de le ſuivre en des lieux

Où l'on dit que tout rit, que tout eſt ſomptueux,
Où les choſes qu'on voit, ſont pour moi ſi nouvelles,
Les hommes ſi bien-faits !

STRABON.

Les femmes ſi fidelles !

DEMOCRITE,

Que vous connoiſſez mal les lieux dont vous parlez !

CRISÉIS.

Je les connoîtrai mieux bientôt, ſi vous voulez.
Vous avez ſur mon pere une entiere puiſſance,
Vous n'avez qu'à parler.

DEMOCRITE.

Vous vous mocquez, je penſe?
Examinez-moi bien, ai-je du bas en haut,
Pour être courtiſan, la taille & l'air qu'il faut?

CRISÉIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême,
Ne me refuſez pas.

DEMOCRITE *à part.*

Pourquoi faut-il que j'aime?
Mais ſeigneur...

AGELAS.

A mes vœux daignez tout accorder,
Songez qu'en vous priant, j'ai droit de commander.
Je le veux.

DEMOCRITE.

Il ſuffit.

AGELAS.

La réſiſtance eſt vaine:
J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine
Pour ſe rendre en ces lieux, on va les avertir.
Toi, prens ſoin, Agenor, de les faire partir.
Je vous laiſſe ſur-tout cette aimable perſonne.

A GENOR.

Qu'à mes ſoins diligens votre cœur s'abandonne.

SCENE VII.

THALER, AGENOR, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

THALER.

Morgué, je n'en puis plus, je vous cherche par tout,
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir....

STRABON.

Paix, tai-toi, va plier ton bagage,
Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

THALER.

A la cour?

STRABON.

Oui, parbleu.

THALER.

Tu te gauſes de moi.

STRABON.

Non, le roi veut te voir, il a beſoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bien, ſans répugnance aucune,
Pourquoi non ? M'eſt avis que j'y ferai fortune.

AGENOR

Ne perdons point de temps, ſuivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez, mon paquet eſt tout fait.

DEMOCRITE.

Quel voyage, grands Dieux ! c'eſt à votre priere,
Que je fais une choſe à mon cœur ſi contraire.
Mais pour vous, Criſéis, que ne feroit-on pas ?
Que je ſens là dedans de trouble & de combats !

STRABON.

Adieu forêts, rochers, adieu caverne obſcure,
Inſenſibles témoins de la faim que j'endure,
Adieu tigres, ours, cerfs, dains, ſangliers & loups.
Si pour philoſopher je reviens parmi vous,
Je veux qu'une Panthére avec ſa dent gloutonne
Ne faſſe qu'un repas de toute ma perſonne.
Je ſuis votre valet ; loin de ce triſte lieu,
Je vais boire & manger. Bon jour, bon ſoir, adieu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repreſente le palais d'Agelas Roi d'Athénes.

SCENE PREMIERE.

ISMENE, CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

SI j'avois le ſecret de deviner la cauſe
Du chagrin qu'à mes yeux votre viſage expoſe,
De cet ennui ſoudain qui vous tient ſous ſes loix,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois,
Moi de le demander, & vous de me le dire;
Mais puiſque ſans parler je ne puis m'en inſtruire,
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis une heure ou deux,

Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux ;
Quel ſujet vous oblige à répandre des larmes ?
Le roi plus que jamais eſt épris de vos charmes,
Il vous aime, & de plus, une ſuprême loi
L'oblige à vous donner & ſa main & ſa foi ;
Et quand même il romproit une ſi douce chaîne,
Agenor eſt un Prince aſſez digne d'Iſméne.
Je ſai qu'il vous adore, & qu'il n'oſe à vos yeux
Par reſpect pour le roi faire éclater ſes feux.

ISMENE.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne,
Eſt l'unique défaut qui ſoit en ſa perſonne,
Et qu'Agenor auroit tous les vœux de mon cœur,
S'il étoit un peu moins ſenſible à la grandeur.
Mais enfin, un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chere Cléanthis, eſt venu me ſurprendre.
Je le chaſſe, il revient, & je ne ſai pourquoi,
Ce jour plus qu'aucun autre, il cauſe mon effroi.

CLEANTHIS.

On ne peut vous ôter le ſceptre & la couronne,
Et le rang glorieux que le deſtin vous donne :
Je vous l'aprens encor, ſi vous ne le ſavez,
J'en ſuis un peu la cauſe, & vous me le devez.

ISMENE.

Comment ?

CLEANTHIS.

Ecoutez-moi. La reine votre mere
Abandonnant Argos, où mourut votre pere,

Par un ſecond himen épouſa le feu Roi.
Qui réghoit en ces lieux, mais avec cette loi
Que, ſi d'aucun enfant il ne devenoit pere,
Du thrône Athénien vous ſeriez l'héritiere,
Et que ſon ſucceſſeur deviendroit votre époux.
La reine eut une fille, & l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant pris d'une autre famille,
De même âge à peu-près, mais moribon, mal ſain,
Et qui mourut auſſi, je croi, le lendemain.
Moi, j'allai cependant ſans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre païſan que l'or ſut engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien ſe charger.
Je lui dis que de moi l'enfant tenoit naiſſance,
Qu'il devoit avec ſoin élever ſon enfance;
Je lui cachai toujours ſon nom & ſon pays;
Le paſtre crut enfin tout ce que je lui dis.
Quinze ans ſe ſont paſſés depuis cette aventure,
Votre mere a payé les droits à la nature;
Et depuis ce long temps aucun mortel, je crois,
N'a pû de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMENE.

Je ſai depuis long-temps ce que tu viens de dire,
Ta bouche avoit déja pris ſoin de m'en inſtruire,
Ce ſouvenir encore augmente ma terreur,
Et vient juſtifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chaſſe,

Le roi rêveur, diſtrait, a paru tout de glace ;
Ses regards inquiets m'ont dit ſon embarras,
Il ſembloit m'éviter & détourner ſes pas.
Ah! Cleanthis je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui faſſe. . . .

CLEANTHIS.

Ah ! Voilà l'ordinaire querelle.
C'eſt une étrange choſe ! Il faut que les amans
Soient toujours de leurs maux les premiers inſtrumens.
Qu'un homme par hazard ait détourné la vûe
Sur quelque objet nouveau qui paſſe dans la rue,
Qu'il ait paru reveur, enjoué, gai, chagrin,
Qu'il ait pas ri, pleuré, parlé, que ſais-je enfin ?
Volà la jalouſie auſſi-tôt en campagne,
D'une mouche on lui fait une groſſe montagne.
C'eſt un traître, un ingrat, c'eſt un monſtre odieux,
Et digne du courroux de la terre & des cieux.
Il faut aller plus doux dans le ſiécle où nous ſommes,
On doit par fois paſſer quelque fredaine aux hõmes,
Fermer ſouvent les yeux ; bien entendu pourtant,
Que tout cela ſe fait à la charge d'autant.

ISMENE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme ſi tranquille eſt un pénible uſage,
Toujours quelque ſoupçon renaît pour l'allarmer,
Ah ! Que tu connois mal ce que c'eſt que d'aimer.

CLEANTHIS.

Oui, je me ſuis d'aimer par fois licentiée,
J'ai fait pis, dans Argos je me ſuis mariée.

ISMENE.

Toi, mariée !

CLEANTHIS.

Oui, moi; mais à mon grand regret,
Autant que je le puis, je tiens le cas ſecret.
Avant que les deſtins, touchés de ma miſere
Euſſent fixé mon ſort auprès de votre mere,
J'avois fait ce beau coup; mais à vous dire vrai,
Ce mariage-là n'étoit qu'un coup d'eſſai.
J'avois pris un mari brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils ſont preſque tous. Je l'ai tant tourmenté,
Excédé, maltraité, rebuté, moleſté,
Qu'enfin il m'a privé de ſa vûe importunée,
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMENE.

Eſt-il mort ?

CLEANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt-ans & plus,
Qu'il a pris ſon parti, nous ne nous ſommes vûs;
Et quand même en ces lieux il viendroit à paroître,
Nous nous verrions, je croi, tous deux ſans nous connoître.
J'ai bien changé d'état; & lorſqu'il s'en alla,
Je n'étois qu'un enfant haute comme cela.

ISMENE.

Ta belle humeur pourroit me ſembler agréable,
Si de quelque plaiſir mon cœur étoit capable.

CLEANTHIS.

Pour chaſſer le chagrin, madame, où je vous voi,
Conſentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on améne,
Et que le prince a pris dans la forêt prochaine.
Il tient à ce qu'on dit, & de l'homme & de l'ours,
Il parle quelquefois, & rit preſque toujours.
On appelle cela, je penſe.. un Démocrite.

ISMENE.

Tu rens aſſurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun,
Eſt un grand philoſophe.

CLEANTHIS.

Hé, n'eſt-ce pas tout un!

ISMENE.

Tu peux aller le voir, mais pour moi, je te prie,
Laiſſe-moi quelque temps toute à ma rêverie,
J'en fais mon ſeul plaiſir; tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux ſoupçons m'occupent trop l'eſprit.

CLEANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCENE II.

STRABON *en habit de cour.*

QUand on a de l'eſprit, ma foi, vive la cour:
C'eſt là qu'il faut venir ſe montrer au grand jour,
Et c'eſt mon centre à moi. Bon vin, bonne cuiſine,
J'ai calmé les fureurs d'une guerre inteſtine:
J'ai d'abord pris ma part de deux repas exquis,
Et me voilà déjà vêtu comme un marquis.
Cela me ſied bien. Mais quelqu'un ici s'avance,
C'eſt Thaler? Juſtes Dieux! Quelle magnificence!

SCENE III.

THALER *en habit de cour par-deſſus ſon habit de Payſan.*

STRABON,

THALER.

OH dame, voyez-vous, tout franc, je n'aime pas
Qu'on ſe rie à mon nez, & qu'on ſuive mes pas;
Si quelqu'un vient encor ſe gauſſer davantage,
Je lui fangle d'abord mon poing par le viſage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà ?

THALER.

Morgué je ne ſai pas qu'elle graine c'eſt-là.
Ils ſont un régiment de diverſes figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures
Qui ſont tous après moi comme des poſſedés
Palſangué, le premier.

STRABON.

C'eſt qu'ils ſont enchantés
De voir un Gentilhomme avec ſi bonne mine,
Un port ſi gracieux, une taille ſi fine.

THALER.

Me voila.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'eſt-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer,
Si Seigneur à la cour, dans ſes airs de couquête,
Eſt-mieux paré que toi des pieds juſqu'à la tête.

THALER.

Je ſuis, ſans vanité, bien tourné, quand je veux,
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'eſprit qu'eux
Qui fait le bel oiſeau c'eſt, dit-on le plumage;
Notre fille eſt de même en fort bon équipage.

Allons

Allons, faut dire vrai, je ſuis content du roi ;
Morguenne il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner : c'eſt un plaiſir extrême,
D'avoir grand appetit, & l'eſtomac de même,
Lorſque l'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre, & j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y ſerois volontiers tout le temps de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller ;
M'eſt avis que je rêve, & crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche & ſauvage,
Tient encore à mes yeux quelque peu du village.
Plante-toi ſur tes pieds, te voilà comme un ſot
L'on auroit plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs developpés : allons fais-toi de fête,
Remue un peu les bras, balance-toi la tête,
De la vivacité, danſe, prens du tabac,
Ne tens pas tant le dos, renfonce l'eſtomac.

(*Il lui donne un coup dans le dos & un autre dans l'eſtomac*)

THALER.

Oh ! morqué, bellement, comme vous êtes rude ?
J'ai l'eſtomac démis.

STRABON.

Ce n'eſt-là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout ſeul.

STRABON.

Paix, Démocrite vient :
Prends d'un jeune ſeigneur la taille & le maintien.

THALER.

Non morgué, je m'en vais ; auſſi-bien je pétille,
Mis comme me voilà, d'aller voire notre fille.

SCENE IV.

DEMOCRITE *ſuivi d'un intendant, d'un maître d'hôtel, & de quatre grands laquais,*

STRABON.

DEMOCRITE.

EN ces lieux, comme ailleurs, je vois de toutes parts
Mille plaiſants objets attirer mes regards.
Les grands & les petits, la cour comme la ville,
Pour rire à mon plaiſir tout m'offre un champ fertile.
Et me voyant auſſi dans un riche palais,
Entouré d'officiers, eſcorté de valets,
Tranſporté tout d'un coup de mon ſéjour paiſible,
Je me trouve moi-même un ſujet fort riſible.
Vous qui ſuivez mes pas, que voulez-vous de moi ?

L'INTENDANT.

Je ſuis auprès de vous par l'ordre exprès du roi.
Il prétend, s'il vous plaît, m'accorder cette grace,
Que de votre intendant je prenne ici la place.
Et je viens vous offrir mes ſoins & mon ſavoir.

DEMOCRITE.

Mais je n'ai nulle affaire, & n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'eſt auſſi pour cela qu'officier néceſſaire,
Réglant votre maiſon, j'aurai ſoin de tout faire,
J'afferme, je reçois, je diſpoſe des fonds,
Des valets..

DEMOCRITE.

Ah! tant mieux. Puiſque dans les maiſons
Vous avez ſur les gens un pouvoir deſpotique,
De grace, réformez tout ce vain domeſtique.
Je ne ſaurois ſouffrir toujours à mes côtés
Ces quatre grands Meſſieurs droit ſur leurs pieds plantés.

L'INTENDANT.

Il eſt de la grandeur d'avoir un gros cortége.

DEMOCRITE.

Quoi? Si je veux touſſer, cracher, moucher, que ſai-je?
Et le jour & la nuit faudra-t'il que quelqu'un
Tienne de tout mes faits un regiſtre importun?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité, c'eſt l'ordinaire uſage.

DEMOCRITE.

Cet uſage à mon gré n'eſt ni prudent ni ſage.
Les hommes qui ſouvent font tout mal à propos.
Et qui devroient cacher leur foible & leurs deffauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs bétiſes,
Pour faire à tout moment, & dire des ſottiſes.
A quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins?
Meſſieurs, laiſſez-moi ſeul, & tréve de vos ſoins.
Et vous que vous paît-il?

LE MAITRE D'HOTEL.

Le prince à vous m'envoie,
Et pour maître d'hôtel il veut que je m'emploie.

STRABON.

Bon, voici le meilleur.

DEMOCRITE.

C'eſt, entre vous & moi,
Auprés d'un philoſophe un fort chétif emploi.

LE MAITRE-D'HOTEL.

J'eſpére avec honneur remplir mon miniſtére,
Et vous n'aurez, je croi, nul reproche à me faire.

DEMOCRITE.

J'en ſuis perſuadé de reſte.

L'INTENDANT.

Ce neſt point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint;
Mais je réponds de lui, c'eſt un très-honnête homme,
Fidéle, incorruptible, équitable œconome.

(*bas.*) Ne vous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Quand je ne ſerois pas au rang de vos amis,
Je publierois par-tout que l'on ne trouve guéres
D'homme plus entendu que vous dans les affaires.
Plus deſintereſſé, plus actif, plus adroit.

(*bas à Democrite.*)

Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT.

Monſieur, en vérité vous êtes trop honnête;
On ſait votre bon goût pour conduire une fête,
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En auſſi peu de tems, ſans bruit, ſans embarras.

(*bas à Democrite*)

C'eſt un homme qui n'a l'ame, ni la main nette,
Et qui gagne moitié ſur tout ce qu'il achete.

LE MAITRE-D'HOTEL.

Tout le monde connoît votre eſprit éclairé,
A gagner le procès le plus déſeſpéré;
A nettoyer un bien, à liquider des dettes,
Que dans une maiſon un long déſordre a faites.

(*bas*)

C'eſt un homme ſans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot de vin.

DEMOCRITE.

Meſſieurs, je ſuis ravi qu'en vous rendant ſervice,

Tous deux en même temps vous vous rendiez juſtice :
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et ſervez-vous ainſi le reſte de vos jours :
Cette rare amitié, cette candeur ſublime
Me fait naître pour vous encore plus d'eſtime.
Adieu.

SCENE V.

DEMOCRITE, STRABON.

DEMOCRITE.

TU ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits ?
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occaſion tout bas ſe deſavouent ;
De ces menteurs outrés, ces caractéres bas,
Qui diſent tout le bien & le mal qui n'eſt pas.
Des faux amis du temps reconnois les manieres :
Peut-être ces deux-là ſont-ils des plus ſincéres.
Mais changeons de propos, que dis-tu de la cour ?

STRABON.

Toute ſorte de biens ; & vous à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même ?

DEMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joye eſt extrême.
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,

Qui ne déparlent pas & qui ne diſent rien ;
D'y rencontrer par tout des viſages d'attente,
Qui n'ont que l'eſpérance & les déſirs pour rente,
D'autres dont les dehors affectés & pieux.
S'efforcent de duper les hommes & les dieux ;
Des complaiſans en charge, & payés pour ſourire
Aux ſottiſes qu'un autre eſt toujours prêt à dire ;
Celui ci, qui bouffi du rang de ſon ayeul,
Se reſpecte ſoi même, & s'admire tout ſeul.
Je te laiſſe à juger ſi de tant de matieres
J'ai pour rire à plaiſirs une vaſte carriere.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DEMOCRITE

Dans ce nouveau pays
Dis-moi, que dit, que fait, que penſe Criſéis ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de ſon viſage,
Elle ſe plaît ici bien mieux qu'en ſon village.
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de cour,
Elle veut déjà plaire, & donner de l'amour.

DEMOCRITE.

Que dis-tu ?

STRABON.

Vous ſavez qu'en princeſſe on la traite,
Je la voiois tantôt devant une toilette,
D'une mouche aſſaſſine irriter ſes attraits.
Elle donne déjà le bon tour aux crochets.

Elle montre avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide, & qui voudroit éclore.
Agelas l'obſervoit d'un œil plein de deſirs.

DEMOCRITE.

Agelas?

STRABON.

Oui, par fois il pouſſoit des ſoupirs,
Et je ſuis fort trompé ſi le roi pour la belle
Ne reſſent de l'amour quelque vive étincelle.

DEMOCRITE.

Juſte ciel! Quoi déjà....

STRABON.

L'on va vîte en ces lieux,
Et l'air de ce pays eſt fort contagieux.

DEMOCRITE.

Et comment Criſéis prend-elle cet hommage?
Semble-t'elle répondre à ce muet langage?
Montre-t'elle l'entendre?

STRABON.

Oh! vraiment je le croi:
Elle l'entend déjà mieux que vous & que moi.
Elle a de certains yeux, de certaines manieres,
Des ſouris attrayans, des mines meurtrieres.
Oh! vive la nature!

DEMOCRITE.

En ſavoir déjà tant!

STRABON.

Si le prince l'aimoit, le cas ſeroit plaiſant.

Elle

Eh bu ?

DEMOCRITE.

Oui ?

STRABON.

Que diriez-vous qu'un roi cherchant à plaire
Comme un aventurier, donnât dans la bergere ?

DEMOCRITE.

J'en rirois tout-à-fait.

STRABON.

Que nous ſerions heureux
Notre fortune ici ſeroit faite à tous deux.
L'amour eſt, je l'avoue, une belle manie,
Les hommes ſont bien foux, rions en, je vous prie.
Je les trouve à preſent preſque auſſi ſots que vous.

DEMOCRITE *à part.*

Il ne me manquoit plus que d'être encore jaloux
J'étouffe, & je ſens là... certain point qui m'oppreſſe.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette ſobre triſteſſe?
Du bien de Criſéis n'êtes-vous pas content ?
Pourquoi cet air chagrin, à vous qui riez tant ?

DEMOCRITE.

Ces feux pour Criſéis me donnent quelque ombrage.
Son éducation eſt mon heureux ouvrage,
Elle eſt ſous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre ſoin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DÉMOCRITE.

Agelas a grand tort d'employer ſa puiſſance,
A vouloir d'un enfant ſurprendre l'innocence,
Qui doit être en ſa cour en toute ſûreté.

STRABON.

C'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

DEMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente,
Et pour mieux étouffer cette flamme naiſſante,
Je vais le conjurer de nous laiſſer partir.

STRABON.

Parlez pour vous, d'ici je ne veux point ſortir,
Je m'y trouve trop bien.

SCENE VI.

STRABON *ſeul.*

Ma foi, le philoſophe
D'un feu long & diſcret, dans ſon harnois s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute ſa morale a parbleu, fait le ſaut.
Allons ſur ſes pas... Mais, quelle eſt cette égrillarde,
Qui d'un œil curieux me tourne & me regarde ?

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

CLEANTHIS.

VOilà certe quelqu'un de ces nouveaux venus,
Et ces traits là me ſont tout-à fait inconnus.

STRABON.

Mon port lui paroît noble, & ma mine aſſez bonne,
La princeſſe a, je crois, deſſein ſur ma perſonne.
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'eſprit tourner un compliment.
Madame, s'il eſt vrai, ſelon nos axiômes,
Que tous corps ici-bas ſont compoſez d'atômes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre eſt formé d'atômes bien parfaits.
Ces organes ſubtils, d'où votre eſprit tranſpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLEANTHIS.

A votre air étranger, on devine aiſément....

STRABON.

A mon air étranger! Parlez plus congrûment.
Je ſuis homme de cour; & pour la politeſſe,
J'en ai, ſans me vanter, de la plus fine eſpece.

CLEANTHIS.

Un eſprit mépriſant ne m'a point fait parler,

Et tous nos courtiſans voudroient vous raſſembler.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

Je voulois par vous-même m'inſtruire.
Quel ſujet, quelle affaire à la cour vous attire ?

STRABON.

C'eſt par l'ordre du roi que j'y viens aujourd'hui.
J'y ſuis, ſans me vanter, aſſez bien avec lui.
Le plaiſir de nous voir quelquefois nous raſſemble,
Et nous devons, je crois, ce ſoir ſouper enſemble.

CLEANTHIS.

C'eſt un honneur qu'il fait à peu de courtiſans.

STRABON.

D'accord, mais il ſait vivre, & connoît bien ſes gens.
Pour convive, je ſuis d'une aſſez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite, & garçon philoſophe.

CLEANTHIS.

On le voit, votre eſprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame ...

CLEANTHIS.

Tout en vous eſt noble & gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraut, ſi mes ſens, en échange,
Auprès de vos appas ne ſont tout ſtupefaits.

CLEHANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conſervé leur paix.

STRABON.

Ah ! Madame ! il eſt vrai quon eſt fait d'un modelle
A ne pas attaquer vainement une belle.
On ſait de ſon eſprit ſe ſervir à propos,
Se plaindre, ſe brouiller, écrire quatre mots,
Revenir, s'appaiſer, ſe remettre en colère,
Faire bien le jaloux, & vouloir ſe défaire;
Commander à ſes pleurs de ſortir au beſoin,
Etre un jour ſans manger, bouder ſeul en un coin,
Redoubler quelquefois des tendreſſes nouvelles.
Lorſque l'on ſait jouer ce rôle auprès des belles,
On eſt bien malheureux, & bien diſgratié,
Quand on manque à la fin d'en tirer aîle ou piê.

CLEANTHIS.

La nature, en naiſſant, vous fit l'ame ſenſible ?

STRABON.

Le ſoulphre préparé n'eſt pas plus combuſtible.

CLEANTHIS.

Ainſi donc votre cœur s'eſt ſouvent enflammé,
Vous aimiez autrefois ?

STRABON.

Non, mais j'étois aimé.
Je me ſuis ſignalé par plus d'une victoire;
Mais ſi de vous aimer vous m'acordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des ſoins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLEANTHIS.

Mon bonheur ſeroit pur, & ma gloire trop grande,

De recevoir ici vos vœux & votre offrande ;
Mais certaine raiſon qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

A mes deſirs auſſi j'en ai quelqu'un contraire :
Mais où parle l'amour, la raiſon doit ſe taire.

CLEANTHIS *à part.*

Si mon traître d'époux par bonheur étoit mort.

STRABON *à part.*

Si ma méchante femme avoit fini ſon ſort.

CLEANTHIS *à part.*

Que je me ſerois fait un bonheur de lui plaire !

STRABON *à part.*

Que nous aurions bien tôt terminé notre affaire !

CLEANTHIS.

Votre abord eſt ſi tendre & ſi préſuaſif...

STRABON.

Vous avez un aſpect tellement attractif...

CLEANTHIS.

Que d'un charme puiſſant on ſe ſent ravir l'ame !

STRABON.

Qu'en vous voyant paroître auſſi-tôt on ſe pâme !

CLEANTHIS.

Je ſens que ma vertu combat mal avec vous,
Il faut nous ſéparer. Ah ! Ciel, ſi mon époux
Avoit été formé ſur un pareil modéle,
Qu'il m'eût donné d'amour !

STRABON.

Adieu, charmante belle ;
Auprès de vos appas je deffens mal mon cœur.
Ah ! Ciel ! Si j'avois eu femme de cette humeur,
Quelles félicitez ! & qu'en ſa compagnie
J'aurois avec plaiſir paſſé toute ma vie !

SCENE VIII.

STRABON *ſeul.*

CEla ne va pas mal. J'arrive dans la cour,
Une belle me voit, je ſuis requis d'amour.
Courage, mon garçon, continue ; encore une,
Et te voilà paſſé maître en bonne fortune.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGELAS, AGENOR, *ſuite.*

AGENOR.

CRISEIS par votre ordre en ces lieux va ſe rendre,
Et vous pourriez bientôt & la voir & l'entendre.
Mais ſi je puis, ſeigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paroît bien prompt à s'enflâmer.

AGELAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon ame.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme,
Sois temoin du progrès : mes feux ſont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroitre plus.
J'adore Criſéis, à chaque inſtant en elle
Je découvre, je vois quelque grace nouvelle.

Ne remarques-tu point, comme moi, ſes beautés?
Ses airs dans cette cour ne ſont point empruntés:
Son eſprit ſe fait voir, même dans ſon ſilence,
Elle n'a rien des bois que la ſeule naiſſance.

AGENOR.

De ces feux violens quelle ſera la fin?

AGELAS.

Je ne ſai.

AGENOR.

Mais, ſeigneur, quel eſt votre deſſein?

AGELAS.

D'aimer.

AGENOR.

Quel ſera donc le ſort de la Princeſſe?
Athénes, par un choix où chacun s'intereſſe,
Vous a fait Souverain, ſans aucune autre loi,
Que d'épouſer Iſméne, alliée au feu roi.

AGELAS.

Mon cœur juſqu'à ce jour ſans nulle répugnance
Suivoit de cette loi la douce violence.
Ce cœur même en ſecret ſouvent s'applaudiſſoit
De la néceſſité que le ſort m'impoſoit;
Mais depuis le moment qu'une jeune bergere
M'a charmé, ſans avoir nul deſſein de me plaire,
Mon penchant pour Iſméne auſſi-tôt m'a quitté.
Je me ſens entraîner tout d'un autre côté.

AGENOR *à part.*

Ciel, qui ſais mon amour! fais ſi bien, qu'en ſon ame

Puiſſe à jamais regner cette nouvelle flamme.
(*à Agelas*)
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les champs & les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands rois ;
Et le ſort prend plaiſir, d'une chaîne ſecrette,
D'allier quelquefois le ſceptre & la houlette.

AGELAS.

Cette inégalité, ce deffaut de grandeur,
Pour Criſéis encore irrrite mon ardeur.

AGENOR.

Je ne ſçai ce qu'annonce une telle avanture ;
Mais un des miens m'a dit, qu'en changeant de parure,
Ce Payſan, de joie ou de vin tranſporté,
A laiſſé dans l'habit qu'il avoit emporté,
Un bracelet d'un prix qui paſſe ſa puiſſance.
On doit me l'apporter. Mais Criſéis s'avance.

SCENE II.

CRISEIS, THALER, AGELAS, AGENOR.

THALER.

JE ſuis trop en chagrin, je vais lui dire, moi,
Arrive qui pourra, n'importe. Je le voi.
Je m'en vais palſangué lui débrider ma chance.
Sire, excuſez l'affront de notre importunance.

AGELAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons ; mais c'eſt trop de faveur,
Sire, mettez deſſus.

AGELAS.

Parlez.

THALER.

C'eſt votre honneur.

AGELAS.

Pourſuivez. Quel ſujet ?

THALER.

Je ne veux point pourſuivre,
Si vous n'êtes couvert ; je ſavons un peu vivre.

AGELAS.

Je ſuis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah! Vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne ſommes pas dignes de contredire.
Ici j'ons plus d'honneur que je ne ſaurois dire.
Je ſons nourris, vêtus, mieux qu'à nous n'appartient.
Mais on nous fait un tour qui tout ſanc ne vaut rien.
C'eſt pis qu'un bois; vos gens n'ont point de conſcience.
J'ai dans mon autre habit laiſſé par oubliance...
Avec tout mon eſprit, morgué, je ſuis un ſot.

AGELAS.

Quoi donc?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGELAS.

Qui?

THALER.

Vos valets de chambre. Ah! La maudite engeance
En me deshabillant en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras, ils ont eu bien-tôt fait,
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gouſſet;
Il eſt de votre honneur de les faire tous pendre.

AGELAS.

Ne vous allarmez point, je vous le ferai rendre;
Je veux que l'on le trouve, & je vous en répons.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici ſont des fripons.
Je ſai pourtant fort bien que ce n'eſt pas vous, Sire,

Je vous crois honnête-homme, & je ſai bien qu'en dire :
Mais tout chacun ici ne vous reſſemble pas.

AGELAS.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas,
Et qu'ici les plaiſirs, les jeux, la bonne chere
Suivent ces étrangers qu'Agelas conſidére.

THALER.

Ah ! vous êtes, Seigneur, par trop conſiderant;
Mais parlant par reſpect l'honneur que l'on me rend
Me confond; car tout franc, ſans tant de préambule..
(*à Criſéis*)
Palſangué, te voilà comme une ridicule.
Que ne répons-tu, toi ? Je m'embrouille toujours
Lorſque d'un compliment j'entreprens le diſcours.

AGELAS.

Allez, & n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je ſuis malheureux ! Mais Criſ[illegible]

SCENE III.

AGELAS, CRISEIS, AGENOR.

AGELAS.

JE ne ſai, Criſéis, ſi l'éclat de ces lieux,
Avec quelque plaiſir peut arrêter vos yeux ;
Je ne ſai ſi la cour vous plaît, vous dédommage,
De la tranquilité que l'on goute au village ;
Mais je voudrois qu'ici vous puiſſiez recevoir
Tout autant de plaiſir que j'ai de vous y voir.

CRISEIS.

Seigneur, de vos bontés qu'on aura peine à croire,
Le ſouvenir toujours vivra dans ma mémoire ;
Et j'aurois mauvais goût, ſi ſortant des forêts,
Je ne me plaiſois pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaiſir fait ſon unique affaire,
Où les dames ſur-tout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur eſprit, ont un air ſi charmant,
Et font de leur beauté tout leur amuſement.

AGELAS.

Parmi les courtiſans, dont la foule épandue
Brille dans cette cour, & s'offre à votre vûe,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un aſſez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?

Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISEIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et diſe de ſon cœur les ſentimens ſecrets.
Il en eſt un pourtant, ſi joſe ici le dire,
Qui d'un charme flatteur que ſa préſence inſpire,
Se diſtingue aiſément, & qui de toutes parts
S'attire ſans effort les cœurs & les regards.

AGELAS.

Vous prenez du plaiſirs en le voyant paroître ?

CRISEIS.

Oh! Beaucoup. A ſon air, on voit qu'il eſt le maître.
Les autres, devant lui, timides & défaits,
Ne paroiſſent plus rien, & deviennent ſi laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGELAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuſe perſonne ?

CRISEIS.

Je ne ſai point, Seigneur, ce que c'eſt que d'aimer.

AGELAS.

Aucun objet encor n'a pû vous enflammer ?

CRISEIS.

Non: l'on eſt dans les bois d'une froideur extrême.

AGELAS.

Si cet heureux mortel vous diſoit qu'il vous aime ?

CRISEIS.

Qu'il m'aime, moi, Seigneur ! Je me garderois bien,
S'il me parloit ainſi, d'en croire jamais rien.

SCENE. IV.

DEMOCRITE, AGELAS, CRISEIS, AGENOR, STRABON.

AGELAS.

AVec bien du plaiſir je vous vois à ma cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau ſéjour?

DEMOCRITE.

Fort mal.

AGELAS.

J'ai commandé, par un ordre ſuprême,
Qu'on vous y reſpectât à l'égal de moi-même.

DEMOCRITE.

Cela n'empêche pas, qu'avec tout votre ſoin,
Seigneur, je ne vouluſſe être déjà bien loin.
On me croît en ces lieux placé hors de ma ſphére,
Un animal venu d'une terre étrangere.
Chacun ouvre les yeux, & me prend pour un ours,
Je ne ſuis point taillé pour habiter les cours.
Que diroit-on de voir un homme de mon âge,
Des airs d'un courtiſan faire l'apprentiſſage?
Non, ſeigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni juſqu'à tel excès deſcendre, & me plier.

Ainſi,

Ainſi, pour faire bien, permettez que ſur l'heure,
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure.
Strabon, Criſéis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON.

Alte-là, s'il vous plaît, ne parlez que pour vous;
En ce lieu plus qu'ailleurs, je ſuis moi dans ma ſphere.

AGELAS.

Si Criſéis le veut, je conſens à tout faire.
Parlez, expliquez-vous.

CRISEIS.

Seigneur, l'obſcurité
Conviendroit beaucoup mieux à ma ſimplicité:
Mais s'il faut devant vous dire ce que l'on penſe,
Ce beau lieu me retient ſans nulle violence;
Et s'il m'étoit permis de me faire un ſéjour,
Je n'en choiſirois point d'autre que votre cour.

STRABON.

Quel heureux naturel! Le charmant caractere!
Je ne répondrois pas mieux qu'elle vient de faire.

DEMOCRITE.

C'eſt fort bienfait. La cour a pour vous des appas.
Quoi? Vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où l'envie a choiſi ſa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudroit faire,
Où l'humeur ſe contraint, où le cœur ſe dément,
Où tout le ſavoir-faire eſt un rafinement?

Où les grands, les petits ſont d'une ardeur commune,
Attelez jour & nuit au char de la fortune?

AGELAS.

La cour qu'en ce tableau vous nous repréſentez,
Vous ne la prenez pas par ſes plus beaux côtez.

STRABON.

Hé! non, non.

AGELAS.

Quelque aigreur que cette cour vous laiſſe,
Convenez que toujours l'eſprit, la politeſſe,
Le bon air naturel, & le goût délicat,
Plus qu'en nulle autre endroit y ſont dans leur éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGELAS.

Que le ſexe y tient un doux empire;
Qu'on rend à la beauté les reſpects qu'elle attire,
Et que deux yeux charmans, tels qu'à préſent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dûs aux Roix.
Mais une autre raiſon que près de vous j'employe,
Et qui vous comblera d'une parfaite joye,
Doit malgré vos dégouts vous fixer à la cour.

DEMOCRITE.

Et quelle eſt, s'il vous plaît, cette raiſon?

AGELAS.

L'amour.

DEMOCRITE.

L'amour ? De paſſions me croyez-vous capable ?

AGELAS.

Me préſerve le ciel d'un jugement ſemblable !

DEMOCRITE.

Democrite eſt-il homme à ſe laiſſer toucher ?

(*à part*)

Je ne le ſuis que trop ! J'ai peine à me cacher.

AGELAS.

Libre de paſſions, dégagé de foibleſſe,
Votre cœur, je le ſai, ſe ferme à la tendreſſe ;
Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
C'eſt de moi dont je parle, & je ſuis amoureux.

DEMOCRITE.

Vous êtes amoureux ?

AGELAS.

Oui.

DEMOCRITE.

Mais dans cette affaire
Ma préſence, je crois, n'eſt pas trop néceſſaire.
Abſent comme préſent, vous pouvez à loiſir
Suivre les mouvemens de ce tendre déſir.

AGELAS.

J'adore Criſéis, puiſqu'il faut vous le dire,

STRABON.

Ah, ah ! Nous y voilà !

DEMOCRITE.

Bon, bon ! vous voulez rire,

Un grand Roi comme vous, au milieu de ſa cour,
Voudroit-il s'abaiſſer à cet excès d'amour?
Que diroit, s'il vous plaît, tout votre Aréopage?

AGELAS.

Pour me déterminer, j'attens peu ſon ſuffrage.
Oui, belle Criſéis, je ſens pour vous un feu,
Dont je fais avec joye un éclatant aveu:
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien?

CRISEIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême,
D'entendre cet aveu de la bouche d'un roi;
Mon ſilence, ſeigneur, répond aſſez pour moi.

AGELAS.

Ce ſilence douteux à trop de maux m'expoſe.
Vous qui voyez le rang que l'amour lui propoſe,
Secondez mes déſirs, parlez en ma faveur.

DEMOCRITE.

Moi, ſeigneur?

AGELAS.

Oui, je veux de vous tenir ſon cœur.
Vos conſeils ont ſur elle une entiere puiſſance;
Contez-lui mon amour bien plus que ma naiſſance.

DEMOCRITE.

Par grace, de ce ſoin, ſeigneur, diſpenſez-moi,
Je n'ai point les talens propres à cet emploi.
Je ſuis un foible agent auprès d'une maîtreſſe,
J'ignore le grand art qui ſurprend la tendreſſe.

Votre amour, où vos ſoins veulent m'intereſſer,
Reculeroit, ſeigneur, plutôt que d'avancer.

AGELAS.

Non, j'attens tout de vous, je connois votre zele;
Un ſoin m'appelle ailleurs, je vous laſſe avec elle.
Puis-je pour couronner mes amoureux deſſeins,
Mettre mes interêts en de meilleurs mains?
Je vous quitte.

STRABON.

Voilà, je vous le certifie,
Un facheux argument pour la philoſophie.

SCENE V.

DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON.

DEMOCRITE.

LE roi me charge ici d'un fort honnête emploi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoi.
Il vient de m'ordonner de diſpoſer votre ame,
A devenir ſenſible à ſa nouvelle flâme.
La charge eſt vraiment belle; & pour un tel deſſein,
Il ne me faudroit plus qu'un Caducée en main.
Quels ſont vos ſentimens? Que prétendez-vous faire?

CRISEIS.

C'eſt de vous que j'attens un avis ſalutaire.
Que me conſeillez-vous de faire en cas pareil ?
Car je prétens toujours ſuivre votre conſeil.

DEMOCRITE.

Ce que je vous conſeille ?

CRISEIS.

Oui.

DEMOCRITE.

Je ne ſai que dire,
Suivez les mouvemens que le cœur vous inſpire.

CRISEIS.

Ah ! que j'ai de plaiſir, que cet avis flatteur
Se rapporte ſi bien au penchant de mon cœur !
J'étois, je vous l'avoue, en une peine extrême,
Et n'oſois tout-à-fait me fier à moi-même.
Je ſentois pour le prince un mouvement ſecret,
Et je ne ſavois pas ſi c'eſt bien ou mal fait.
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, ſuivre un penchant ſi tendre.

DEMOCRITE.

Pour lui vos ſentez donc cet appétit ſecret ?
(*bas*) J'ai bien peur d'être ici curieux indiſcret.

CRISEIS.

Quand le prince tantôt s'eſt offert à ma vûe,
J'ai ſenti dans mon cœur une flamme inconnue.
Tout ce qu'il me diſoit me donnoit du plaiſir ;
Ma bouche a laiſſé même échaper un ſoupir.

En ceſſant de le voir, une triſteſſe affreuſe
Tout-d'un-coup m'a rendue inquiéte & rêveuſe ;
A ſon air, à ſes traits, j'ai penſé tout le jour :
Je l'aime, ſi c'eſt-là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'eſt. Peſte ! quelle ignorante !
Vous êtes devenue en un jour bien ſavante,
Vous n'aviez pas beſoin tantôt de nos leçons :
Ni nous, de nous étendre en définitions.

DEMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISEIS.

Moi ?

DEMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les ſimptômes d'amour que cauſe la nature.

CRISEIS.

Quoi, c'eſt-là ce qu'on nomme amour ?

DEMOCRITE.

Et vraiment, oui.

CRISEIS.

Si j'aime, en vérité, ce n'eſt que d'aujourd'hui.

DEMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme envotre ame
N'exciteroit jamais une amoureuſe flamme.

CRISEIS.

Je n'en connoiſſois point, & je les croyois tous
Tels que vous les diſiez, & formez comme vous.

STRABON.

Cette ſincérité dévroit vous rendre ſage.

DEMOCRITE.

Je ſens qu'elle a raiſon & cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter, reprenons déſormais
L'eſprit qui nous convient, rions ſur nouveaux frais
Les hommes en effet ont bien peu de prudence,
Sont bien vides de ſens, bien pleins d'extravagance,
De ſe laiſſer mener par de tels animaux,
Connoiſſant, comme ils ſont, leur foible & leurs défauts.
Il n'en eſt preſque point, qui vingt fois en ſa vie
N'aît ſenti les effets de quelque perfidie.
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piége où l'on les a vûs pris.
A grand peine échapés de leurs derniers naufrages,
Ils vont tout de nouveau defier les orages.
Continuez, meſſieurs, ſoiez encor plus fous,
Juſtifiez toujours mes ris & mes dégouts.
Ces ris dans l'avenir porteront témoignage,
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,
Et que je comprens bien que tout homme en un mot
Eſt, ſans m'en excepter, l'animal le plus ſot.

CRISEIS.

J'aime à voir que malgré votre auſtere caprice,
Comme aux autres humains vous vous rendiez juſtice.
Je vais trouver le prince, & lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en ſa faveur.

SCENE

SCENE VI.

DEMOCRITE, STRABON.

STRABON.

VOus ne riez plus tant, quel chagrin vous tourmente ?
La choſe me paroît cependant fort plaiſante.
La peſte ! Quel enfant ! Pour moi, je ſuis ſurpris
Comme aux filles l'eſprit vient vîte en ce pays.

DEMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peſte,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur te déteſte.

SCENE VII.

DEMOCRITE, STRABON, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

MEſſieurs, ſervira-t'on ? Le dîner eſt tout prêt.

Oui, qu'on mette à l'inſtant ſur table, s'il vous plaît.
Allez vîte, écoutez. Ferons-nous bonne chere?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Vingt cuiſiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DEMOCRITE.

Vingt cuiſiniers!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Autant.

DEMOCRITE.

Mais, c'eſt bien peu vraiment!

LE MAITRE-D'HOTEL.

Ils ont mis de leur art tout le rafinement.

DEMOCRITE.

Qui ne riroit, de voir qu'avec un ſoin extrême,
L'homme ait inventé l'art de ſe tuer lui-même!
A force de regoûts, & de mets ſucculens,
Il creuſe ſon tombeau ſans ceſſe avec ſes dents.
Il ſait le peu de jours qu'il a des deſtinées,
Et tâche autant qu'il peut d'abreger ſes années.
Vous êtes dans votre art tous de francs aſſaſſins,
Produits par les enfers, payés des medecins;
Et ſi l'on agiſſoit en bonne politique,
On vous banniroit tous de chaque république.

STRABON.

Il faut le laiſſer dire, aller toujours ſon train,
Et ſi vous le pouvez, faire encor mieux demain.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THALER, CRISEIS.

THALER.

EN jaſe qui voudra, j'ai fait en homme ſage,
De quiter bravement les bois & le Village.
On a morgué raiſon, & c'eſt bien mon avis
Un homme ne fait point fortune en ſon pays.
Il n'y ſera qu'un ſot tout le temps de ſa vie ;
Il a biau ſe ſentir du talent, du génie,
Etre bien fait, avoir le diſcours bien pendu ;
Bon ! C'eſt, comme dit l'autre, autant de bien perdu.

CRISÉIS.

Vous avez le goût bon, je vous en félicite.

THALER.

Ici du premier coup on connoit le mérite,
D'auſſi loin qu'on me voit on m'ôte ſon chapeau.

CRISEIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce ſéjour nouveau?

THALER.

Si je m'y trouve bien! Je ris, je me goberge.
Que je ſommes échus dans une bonne Auberge!
Notre bijou s'en va nous être rapporté.
Notre hôte eſt bon vivant, diſons la vérité.

CRISEIS.

Vous ne dévriez pas tenir un tel langage;
Ces termes-là, mon pere, étoient bons au village.
Si l'on vous entendoit parler ainſi du roi,
On pouroit ſe moquer & de vous & de moi.

THALER.

Dame, je ſuis fâché que mon diſcours vous choque;
Chacun parle à ſa guiſe, & qui voudra s'en moque,
J'ai pourtant, m'eſt avis, plus d'eſprit que vous tous.

CRISEIS.

Excuſez ſi je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétens donc apprendre à parler à ton pere?

CRISEIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colere.

THALER.

Morgué, cela m'y met; écoute, voi-tu bien;
Dame, on eſt pas un ſot, quoiqu'on ne ſache rien.

Parce que te voilà de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mi-jaurée.

CRISEIS.

Je ſai trop...

THALER.

Je pretens qu'on me reſpecte, moi.

CRISEIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

THALER.

C'eſt bien fait; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISÉIS.

D'acord.

THALER.

Qu'on m'eſtime.

CRISEIS.

Oui.

THALER.

Me révere.

CRISEIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour ratraper le fil de mon diſcours,
Que c'eſt un bel emploi que de hanter les cours!
Tous ces grands monſieux-là ſont des gens bien honnêtes.

CRISEIS.

Démocrite n'eſt pas ſi charmé que vous l'êtes,
Il voudroit bien déja ſe voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

CRISEIS.

Tout y bleſſe ſes yeux,
Son cœur n'eſt pas content, quelque ſoin l'embaraſſe.
Il dit qu'en ce pays ce n'eſt rien que grimace;
Que les hommes y ſont cachés & dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux;
Que ce n'eſt que par art qu'elles paroiſſent belles;
Que leur cœur...

THALER.

Ne va pas te gâter avec elles,
Ni pour quelque monſieur te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles ſont de la cour,
Ces madames là. Mais j'aperçois Démocrite.

SCENE II.

DEMOCRITE, CRISEIS, THALER.

DEMOCRITE.

AH! te voilà, Thaler! Ta mine hétéroclite
Me réjouit l'eſprit. Serviteur, Criſéis,
Dans ce riche attirail, ſous ces pompeux habits,
Dirois-tu que c'eſt-là ta fille?

THALER.

En ces matieres
Tous les plus clair-voïans, ma foi, n'y voyent guéres.

DEMOCRITE.

Cela lui ſied fort bien, & cet air dédaigneux
Qu'elle a pris à la cour, lui ſied encore mieux.

THALER.

Je m'en ſuis apperçû déjà.

CRISEIS.

Je ſuis bien-aiſe
Que mon air, quel qu'il ſoit, vous contente & vous plaiſe.

DEMOCRITE.

A de plus hauts deſſeins vous aſpirez ici,
Et me plaire n'eſt pas votre plus grand ſouci.

THALER.

Morguenne elle auroit tort. J'entens, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y reſpecte autant que ma perſonne:
Je ſuis maître... une fois.

CRISEIS.

Je vois avec plaiſir
Vos ordres s'accorder à mon juſte deſir.
J'obéis de grand cœur: j'aurai toute ma vie
Un trés-profond reſpect pour la philoſophie.
Pour d'autres ſentimens, je puis m'en diſpenſer
Sans bleſſer mon devoir, ni ſans vous offenſer.

SCENE III.

DEMOCRITE, THALER.

THALER.

QUelle mouche la pique? A qui diable en a-telle,
Elle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.
Je ne ſai, mais depuis qu'elle eſt en ce pays,
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DEMOCRITE.

Un ſoin plus important à préſent la tourmente.
Auroit-on jamais crû que cette jeune plante,
Que j'avois pris plaiſir d'élever de mes mains,
Eût trompé mon eſpoir, & trahi mes deſſeins?
Agélas s'eſt épris, en la voyant paroître,
Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour eſt traître.

DEMOCRITE.

La pompe de ſa cour, & ſon éclat flatteur,
A de ſes faux brillans ſeduit ſon jeune cœur.
De ſon malheur prochain nous ſommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices:
Car, ſans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DEMOCRITE.

Il faut abandonner la cour tout au plus vîte.

THALER.

Abandonner la cour?

DEMOCRITE.

Oui

THALER.

C'eſt un ſi bon gîte;
Je m'y trouve ſi bien.

DEMOCRITE.

Il m'importe, il le faut,
Tu dois tirer d'ici Criſéis au plûtôt;
C'eſt à toi que le roi fait la plus grande offenſe.

THALER.

Je le vois bien; pour faire ici ſa manigance,
Morgué, le prince a tort de s'adreſſer à moi,
Il s'imagine donc, que parce qu'il eſt roi.....
Suffit, je ne dis mot.

DEMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'eſt morguê pour cela qu'ils m'avont tant fait boire.
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent;
Je vais faire beau bruit: ſerviteur cependant.

SCENE IV.

DEMOCRITE *ſeul.*

Dieux ! Que fai-je ? Où m'emporte une indigne tendreſſe ?
Suis-je donc Démocrite ? & quelle eſt ma foibleſſe ?
Pendant que je ſuis ſeul, laiſſons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.
Depuis aſſez long-temps mon rire ſatirique
Sur les autres répand une bile cinique.
Je veux ſans nuls témoins, rire à preſent de moi,
Il ne faut point ailleurs aller chercher dequoi.
J'aime ...C'eſt bien à toi, philoſophe rigide,
De ſentir l'aiguillon d'une flamme perfide !
Et quel eſt cet objet qui t'apprend l'art d'aimer ?
Un enfant de quinze ans. Tu prétens le charmer,
Adonis ſuranné ? Mais un pouvoir ſuprême,
Me commande, m'entraîne en dépit de moi même.
Ah ! C'eſt où je t'attens, le plus lâche des cœurs.
Il te faut des chemins tout parſemés de fleurs ;
Tu ne ſaurois ſaiſir ces haines vigoureuſes,
Que ſentent pour l'amour les ames genereuſes ;
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme puſillanime, imbecille, brutal ?
Ce n'eſt pas encor tout, vois où va ta folie.

Toi qui veux te targuer de la philoſophie,
Tu conduis Criſéis, en quels lieux ? A la cour.
Ah qu'enſemble on voit peu la prudence & l'amour !
Mais on vient, finiſſons un diſcours ſi fantaſque,
Pour ſauver notre honneur, remettons notre maſque.

SCENE V.

CLEANTHIS, DEMOCRITE.

CLEANTHIS.

ON voit aſſez à l'air dont il eſt habillé,
Que c'eſt l'original dont on nous a parlé.
Vous qui dans les forêts avez paſſé la vie,
Uniquement touché de la philoſophie,
Quel noir démon vous pouſſe à cauſer notre ennui,
Et que venez-vous faire à la cour aujourd'hui ?

DEMOCRITE.

Je n'en ſai vraiment rien ; ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'ici malgré moi le roi m'a fait conduire,
M'a voulu tranſplanter, & me faire en un jour
De philoſophe actif, un oiſif de la cour.

CLEANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en ſon eſpece, étrangement nous choque ?

DEMOCRITE.

Je le croi, ſur ce point j'ai peu de vanité ;
Et mon deſſein n'eſt point de plaire, en vérité,

CLEANTHIS.

Vous auriez tort : il n'eſt, je veux bien vous le dire,
Prince, ni galopin que vous ne faſſiez rire.

DEMOCRITE.

Pourquoi non ? C'eſt un droit qu'on acquiert en naiſſant,
Et rire l'un de l'autre eſt fort divertiſſant.

CLEANTHIS.

Iſmene ici m'envoie, & vous dit par ma bouche,
Que votre aſpect ici l'alarme & l'effarouche.
Le roi lui doit ſa foi. Cependant, à ſes yeux,
On ſait qu'à Criſéis il adreſſe ſes vœux.
Par de lâches conſeils, dont vous êtes prodigue,
C'eſt vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DEMOCRITE.

Moi ?

CLEANTHIS.

Vous. C'eſt une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DEMOCRITE.

Le reproche eſt plaiſant, & nouveau, je vous jure ;
Je ne m'attendois pas à pareille aventure.

CLEANTHIS.

Riez.

DEMOCRITE.

Si vous ſaviez l'intérêt que j'y prens,

Vous m'accuſeriez peu de ces ſoins obligeans.
Vous me connoiſſez mal. C'eſt une choſe étrange,
Comme dans ce pays on prend toujours le change.

CLEANTHIS.

Quoi ! Le prince tantôt ne vous a pas commis
Le ſoin officieux d'attendrir Criſéis ?
Et vous n'avez-vous pas pris ſoin de la réduire ?

DEMOCRITE.

Cela peut-être vrai ; mais bien loin de vous nuire,
Ce jour verroit Iſmene entre les bras du roi,
S'il vouloit de ſon choix s'en rapporter à moi.
C'eſt un fait très-conſtant,

CLEANTHIS.

Je veux bien vous en croire,
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DEMOCRITE.

Soit, j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, & des femmes ſur-tout.

CLEANTHIS.

Et de qui riez vous ?

DEMOCRITE.

Mais de vous la premiere,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre maniere,
Tout en vous, haut & bas, eſt artificieux.
Pour paroître plus grande, & pour tromper les yeux,
On voit ſur votre tête une longue coeffure,

Et ſur de hauts patins vos pieds à la torture ;
En ſorte qu'en ôtant ces ſecours ſuperflus,
Il ne reſteroit pas un tiers de femme au plus.

CLEANTHIS.

Il nous en reſte aſſez pour, telles que nous ſommes,
Faire quand nous voulons bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour,
Vous ferez ſagement; car auſſi-bien la cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Eſt bien laſſe de vous.

DEMOCRITE.

Et moi bien plus las d'elle.
Et je vais de ce pas préparer avec ſoin,
Que l'Aurore en naiſſant m'en trouve déjà loin.

SCENE VI.

CLEANTHIS *ſeule.*

L'Affaire eſt en bon train pour la princeſſe Iſmene :
Mais pour mon compte à moi, je ſuis aſſez en peine,
Je voudrois arrêter le diſciple en ces lieux :
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux,
Son tour d'eſprit me charme, il fait tout avec grace,
Il n'eſt rien que pour lui de bon cœur je ne faſſe,
Le ciel me le devoit, pour me récompenſer
De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

SCENE VII.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

OUf, je ſuis bien guidé, Par ma foi, la ſcience
Ne s'acquiert point du tout à force d'abſtinence.
C'eſt mon ſiſtême à moi, l'eſprit croît dans le vin,
Je m'en ſens déjà plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philoſophie.
Hé, vous voilà, princeſſe, infante de ma vie.
Vous voyez un ſeigneur fort ſatisfait de ſoi,
Un convive échappé de la table du roi:
Il tient bon ordinaire, & je l'en félicite.

CLEANTHIS.

Au diſciple fameux du ſavant Democrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur étoit dû.

STRABON.

C'eſt un petit repas que le roi m'a rendu:
Nous nous traitons par fois.

CLEANTHIS.

Vous ne ſauriez mieux faire,
Rien ne fait des amis comme la bonne chere;
Quoiqu'on embraſſe ici des gens de tous métiers,
C'eſt moins pour l'amour d'eux que de leurs cuiſiniers.

STRABON.

Cet honneur quoique grand, ne me toucheroit guére
Si je n'étois bien ſûr du bonheur de vous plaire.
Vous aimer, eſt un bien pour moi plus précieux,
Qu'être admis à la table & des rois & des dieux;
Et on ne leur ſert point, même en des jours de fêtes,
De morceau ſi friand à mon goût que vous l'êtes.

CLEANTHIS.

N'êtes-vous point de ceux dont l'uſage eſt connu,
Qui ne ſont amoureux que quand ils ont bien bû?
A qui beaucoup de vin fait ſortir la tendreſſe,
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtreſſe
Exaler les tranſports de leurs brûlans deſirs,
Et pouſſer des hoquets en guiſe de ſoûpirs?
De nos jeunes ſeigneurs, c'eſt aſſez la maniere.

STRABON.

Ma tendreſſe n'eſt point d'un pareil caractere;
Bacchus n'eſt pas chez moi l'interprête d'amour.
J'ai près du ſexe enfin l'air de la vieille cour.
Mon cœur s'eſt laiſſé prendre en vous voyant paroître,
Et de ſes mouvemens n'a plus été le maître.
L'eſprit, la belle humeur, la grace, la beauté,
Tout en vous s'eſt unie contre ma liberté.

CLEANTHIS.

Ce n'eſt point un retour de pure complaiſance,
Qui me fait hazarder la même confiance;
Mais je vous avoûrai, qu'à vos premiers regards,

Mon

Mon foible cœur s'eſt vû percé de toutes parts.
Je ne ſai quel attrait & quel charme inviſible,
En un inſtant a pû me rendre ſi ſenſible;
Et je n'ai point ſenti de tranſports auſſi doux,
Pour tout autre mortel que j'en reſſens pour vous.

STRABON.

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure
De ces heureux tranſports payée avec uſure.
L'on n'a jamais ſenti des feux ſi violens,
Que ceux qu'auprès de vous, & pour vous je reſſens.
Mais ne puis-je ſavoir, en voyant tant de charmes,
Quel eſt l'aimable objet à qui je rends les armes?

CLEANTHIS.

Bon! Que vous ſerviroit de ſçavoir qui je ſuis?
Ce nous ſeroit peut-être une ſource d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma foibleſſe.

STRABON.

Ah! Que cette pudeur augmente ma tendreſſe!

CLEANTHIS.

Je devrois bien plûtôt ſonger à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLEANTHIS.

L'homme eſt d'un naturel ſi volage & ſi traître...
Qui le ſait mieux que moi?

STRABON.

Vous en avez peut-être
Eté ſouvent trahie. Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ai pour mes péchés quelquefois fait l'épreuve.
Etes-vous fille ?

CLEANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLEANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLEANTHIS.

Je ne ſai.

STRABON.

Oh ! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle eſpece donc, s'il vous plaît, êtes-vous ?

CLEANTHIS.

Je fus fille autrefois, & pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLEANTHIS.

A quinze ans je me ſuis mariée :
Mais depuis le long-temps que ſans époux je vis,
Je ne ſaurois paſſer pour femme, à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puiſqu'en effet j'ignore,
Si le mari que j'eus, eſt mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce diſcours, quoiqu'abſtrait, me paroît aſſez bon.
Je ne ſuis, comme vous, homme, veuf, ni garçon;
Et mon ſort de tout point eſt ſi conforme au vôtre,
Qu'il ſemble que le ciel nous ait fait l'un pour l'autre.

CLEANTHIS *à part.*

Homme, veuf, ni garçon!

STRABON *à part.*

Fille, femme, ni veuve!

CLEANTHIS.

Le cas eſt tout nouveau.

STRABON.

L'avanture eſt très neuve.
Depuis quand, s'il vous plaît, vivez vous ſans époux?

CLEANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un ſort ſi doux.
J'avois pris un mari fourbe, plein d'injuſtices,
Qui d'aucune vertu ne rachetoit ſes vices.
Ivrogne, débauché, ſcélérat, ombrageux.
Pour ſa mort je faiſois tous les jours mille vœux.
Enfin le ciel plus doux, touché de ma miſére,
Lui fit naître en l'eſprit un deſſein ſalutaire;
Il partit me laiſſant par bonheur ſans enfans.

STRABON.

C'eſt tout comme chez nous. Depuis le même tems,
Inſpiré par le Ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plûtôt ma furie.

Jamais un tel démon ne ſortit des enfers.
C'étoit un vrai lutin, un eſprit de travers,
Un vieux ſinge en malice, inſolente, revêche,
Coquête, ſans eſprit, menteuſe, pigriéche.
A la noyer cent fois je m'étois attendu,
Mais je n'en ai rien fait de peur d'être pendu.

CLEANTHIS.

Cette femme vous eſt vraiment bien obligée.

STRABON.

Bon! Tout autre que moi ne l'eût point ménagée,
Elle auroit fait le ſaut.

CLEANTHIS.

Et de grace, en quels lieux
Aviez-vous épouſé ce chef d'œuvre des cieux?

STRABON.

Dans Argos.

CLEANTHIS.

Dans Argos?

STRABON.

Où la fortune a-t'elle
Mis en vos mains l'époux d'un ſi rare modelle?

CLEANTHIS.

Dans Argos.

STRABON.

Dans Argos? Et s'il vous plaît, quel nom
Portoit ce cher époux?

CLEANTHIS.

Il ſe nommoit Strabon.

STRABON.

Strabon ? Aih !

CLEANTHIS.

Pourroit-on auſſi ſans vous déplaire
Savoir quel nom portoit cette épouſe ſi chere ?

STRABON.

Cleanthis.

CLEANTHIS.

Cleanthis ? C'eſt lui.

STRABON.

C'eſt elle ! O dieux !

CLEANTHIS.

Ses traits n'en diſent rien, mais je le ſens bien mieux
Au ſoudain changement qui ſe fait dans mon ame.

STRABON.

Madame, par hazard n'êtes-vous point ma femme ?

CLEANTHIS.

Monſieur, par aventure êtes-vous mon époux ?

STRABON.

Il faut que cela ſoit ; car je ſens que pour vous
Dans mon cœur tout-à coup ma flamme eſt amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLEANTHIS.

Ah ! Te voilà donc, traître ! Après un ſi long temps,
Qui t'amene en ces lieux ? Qu'eſt ce que tu prétens,

STRABON.

M'en aller au plûtôt. Que ma ſurpriſe eſt forte !

Dis-moi, ma chere enfant, pourquoi n'es-tu pas morte ?

CLEANTHIS.

Pourquoi n'es-tu pas morte ? Indigne ſcélérat,
Déſerteur de ménage & maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux.

STRABON.

Ah ! doucement, madame.
O pouvoir de l'himen, quel retour en mon ame !

CLEANTHIS.

Je reſſentois pour lui les tranſports les plus doux ;
Hélas ! qu'allois-je faire ? Il étoit mon époux !
Va, fui, que le demon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vîte,
Evite ma fureur, retourne dans tes bois.

STRABON.

Non, il ne faudra pas me le dire deux fois :
J'aime mieux être hermite, & brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nuds pieds ſur des épines,
Que vivre avec vous ; adieu.

CLEANTHIS.

Que je le hais !

STRABON.

Qu'elle eſt laide à préſent, & qu'elle a l'air mauvais !

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STRABON *ſeul.*

JE ſuis tout confondu. Quelle étrange avanture !
Ma femme en ce pays, & dans cette figure !
La coquine aura ſçu par quelque ami préſent,
Se faire conſoler de ſon époux abſent :
Mais elle n'aura pas plus long-temps l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexion ſur ſon ſort & le mien.
Je ne veux point quitter des lieux où je ſuis bien.
Aſſez & trop long-temps un chagrin domeſtique
M'a fait ſouffrir les maux d'un exil tyrannique ;
Et puiſque mon deſtin m'amene en ce ſéjour,
Je veux ſur mes foyers demeurer à mon tour.

De me voir en ces lieux, ſi mon épouſe gronde;
Elle peut à ſon tour aller courir le monde.

SCENE II.

STRABON, THALER.

THALER.

PAlſangué, je commence à me mettre en ſouci,
Mon bijou ne vient point? voyez-vous, ces gens ci
Vous promettons aſſez, mais ils ne tenont guere.

STRABON.

Quoi?

THALER.

Vous ne ſavez pas ce qu'on me vient de faire?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit; mais je n'en ſai rien.

THALER.

Vous avez vû tantôt ce bracelet?

STRABON.

Hé bien?

THALER.

THALER.

Bon ! Ne me l'ont-ils pas déja pris ?

STRABON.

Comment diable ?

THALER.

Il m'ont mis ſur le corps cet habit honorable,
Diſant que l'autre étoit trop ignominieux ;
Je me ſuis vû ſi brave, & j'étois ſi joyeux,
Que je n'ai pas ſongé de fouiller dans ma poche,
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour eſt digne de reproche.
La mémoire t'a-là joué d'un vilain trait.

THALER.

On eſt ſi partroublé, qu'on ne ſait ce qu'on fait :
Mais le roi m'a promis de me le faire rendre,
Pour cela tout exprés je viens-ici l'attendre,
Après-quoi je dirons ſerviteur à la cour.

STRABON.

Le ſerpent ſous les fleurs ſe cache en ce ſéjour,
J'y viens d'en trouver un. Mais qui peut t'y déplaire ?
Ta-t'on fait quelque piéce encor ?

THALER.

Tout au contraire ;
C'eſt à qui me ſera le plus d'amitié ;
L'un me baille un ſouflet, & l'autre un coup de pieds ;
L'autre une croquignole ; enfin chacun s'empreſſe,

Tout du mieux qu'il le peut, à me faire careſſe:
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois,
J'ai vû manger le roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vû?

THALER.

Face à face,
Comme ces gros monſieux, je tenois-là ma place,
Et ſtanpandant j'avois du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin! & pourquoi?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur,
Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur!

THALER.

Morgué, dans la famille
J'ons toujours été droit, hors notre femme dà,
Qui faiſoit jaſer d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade! Elle tient de ſa mere;
Prétens-tu réformer cet uſage ordinaire?

THALER.

Ce ſeroit un affront.

STRABON.

Je ſuis en même cas,

Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'eſt tant mieux, animal, ſi le ſort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux, qui dit cela?

STRABON.

C'eſt moi qui te le dis.

THALER.

Les uns diſent tant mieux, & les autres tant pis.
Dame, accordez-vous donc.

STRABON,

Crois-moi, n'en fais que rire.

THALER.

Si j'avois mon joyau je les laiſſerois dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour;
J'ai bien plus de ſujet de me plaindre à mon tour:
Un chagrin différent s'empare de notre ame,
Tu pers ton bracelet, moi je trouve ma femme

THALER.

Comment donc votre femme! Etes-vous marié?

STRABON.

Hélas, mon pauvre enfant, je l'avois oublié:
Mais le diable en ces lieux, qui l'eut pû jamais croire?
M'en a ſubitement rafraichi la memoire.
Ah? La voilà qui vient, c'eſt elle, je la voi.

THALER.

Qu'elle a de beaux habits!

STRABON.

Ils ne ſont pas de moi.

SCENE III.

CLEANTHIS, STRABON, THALER.

CLEANTHIS.

QUoi! Malgré les tranſports dont mon ame eſt émue,
Oſes-tu bien encore te montrer à ma vûe?
Et pourquoi n'es-tu pas déja bien loin d'ici?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, & moi fort bien auſſi.
Si mon fatal aſpect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLEANTHIS.

Où puis-je aller, pour fuir un ſi funeſte objet?

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait:
Ou ſi de la ſageſſe un beau feu vous excite,
Allez dans les deſerts, & ſuivez Démocrite.
De vous voir avec lui je ſerai peu jaloux.

CLEANTHIS.

Sors vîte de ces lieux, redoute mon courroux.
à Thaler.
As-tu bien-tôt aſſez comtemplé ma figure?

THALER

J'ai quelque ſouvenir de cette créature.

STRABON.

C'eſt-là que l'on apprend à corriger ſes mœurs,
Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLEANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en colere.

THALER.

C'eſt elle, je le vois, plus je la conſidere.

STRABON,

N'adoucirez-vous point cet eſprit pétulant ?

THALER.

Voilà celle qui vint m'apporter ſon enfant.

CLEANTHIS.

Ma haine en te voyant s'irrite dans mon ame,
Lâche, perfide Epoux.

THALER.

C'eſt donc-là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER *prenant Cleanthis par le bras.*

Payez-moi ce que vous me devez.

CLEANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plaît,

CLEANTHIS.

Vous rêvez ;
Je ne vous connois point, mon ami, je vous jure

THALER.

Je vous connois bien, moi, quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfans.

CLEANTHIS.

Pour un de mes enfans?

STRABON.

Pour un de nos enfans! Ciel! qu'eſt-ce que j'entens?
Je n'en eus jamais d'elle, & c'eſt nous faire honte

THALER.

Elle n'a pas laiſſé d'en avoir à bon compte.

STRABON.

D'en avoir? Juſtes Dieux! verrai-je d'un œil ſec,
Le front d'un philoſophe endurer tel échec?

CLEANTHIS *à Thaler.*

Quoi; Tu pourrois, maraut, avec pareille audace
Me ſoutenir? J'ai vû quelque part cette face.

THALER.

Oui je le ſoutiendrai, c'eſt, palſanguene, vous,
Qui vint par un matin mettre un enfant chez nous:
Si bien, que vous diſiez que vous étiez ſa mere,

CLEANTHIS.

Qui moi

THALER. *à Strabon.*

Je ſuis ravi que vous ſoyez ſon pere,
C'eſt un gentil enfant.

STRABON.

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun ſujet?

CLEANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidelle
Un enfant clandeſtin,... Eſt-il mâle ou femelle

THALER.

C'eſt une belle fille, & laquelle, ma foi,
Ne vous reſſemble guére.

STRABON.

Oh! vraiment, je le croi.

SCENE IV.

AGELAS, DEMOCRITE, CRISEIS, STRABON, CLEANTHIS, THALER.

DEMOCRITE.

SEigneur, il ne faut pas m'arrêter davantage,
Je joue en votre cour un fort ſot perſonnage;
Et quand vous me forcez à reſter dans ces lieux,
Je ſai que ce n'eſt point du tout pour mes beaux yeux

AGELAS.

Votre rare mérite en eſt l'unique cauſe.

DEMOCRITE.

Mon mérite? Ah! vraiment, c'eſt bien prendre la choſe.

Si vous le connoiſſiez en effet tel qu'il eſt,
Vous verriez qu'il n'eſt pas tout ce qu'il vous paroît.

AGELAS.

Ici votre préſence eſt encor néceſſaire ;
Je veux que vous voyez terminer une affaire,
Après quoi vous pourrez, libres dans vos deſſeins,
Vous, Thaler, & Strabon, chercher d'autres deſtins

DEMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGELAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criſéis m'engage.

THALER.

A ma fille ?.... Morgué, ces courtiſans de cour
Ont tous comme cela des vartigots d'amour.

CRISEIS.

Il ne faut point, Seigneur, ſurprendre ma foibleſſe
Par le flatteur aveu d'une feinte tendreſſe,
Je connois votre rang, de plus je me connois :
Vous reſpecter, ſeigneur, eſt tout ce que je dois.

AGELAS.

Les Dieux & les deſtins en vain par la naiſſance
Ont mis entre nous deux une vaſte diſtance,
J'en appelle à l'amour, il eſt beaucoup plus fort
Que le ſang, que les Loix, que les Dieux, & le ſort :
Je veux ſur votre front mettre le diadême.

THALER.

Ne va pas t'y fier : ce n'eſt qu'un ſtratagême.

SCENE V.

ISMENE, AGENOR, AGELAS, CRISEIS, DEMOCRITE, CLEANTHIS, STRABON, THALER.

ISMENE.

SEigneur, il court un bruit que je ne ſaurois croire,
Il intereſſe trop mes droits & votre gloire,
J'apprens que, vous laiſſant ſéduire par l'amour,
Vous voulez épouſer Criſéis en ce jour.

AGELAS.

Le bruit qui ſe répand ne me fait nul outrage,
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage;
Et mon choix, l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut réparer aſſez l'injuſtice des Dieux.

DEMOCRITE.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme?

AGELAS.

Jamais aucun eſpoir n'a tant flatté mon ame.

THALER.

Tâtigué! Queu malin! Rendez-moi mon bijou,
Et je prens, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGENOR *donnant le bracelet au Roi.*

Par les ſoins que j'ai pris, on vient de me le rendre:
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t'on rien ôté?

AGELAS.

Les yeux ſont éblouis.
Des traits du feu qu'on voit... mais d'où vient ce rubis;

THALER.

Du pays des rubis; il eſt à notre fille.

AGELAS.

Comment?

THALER.

Oui, c'eſt, ſeigneur, un bijou de famille.

AGELAS.

Eclaircis-nous le fait ſans feinte & ſans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis eſt plus clair que le jour.

AGELAS.

Ce diſcours ambigu cache quelque miſtere:
Explique-toi.

THALER.

Morgué, je ne ſuis point ſon pere,
Puiſqu'il faut vous le dire, & parler tout de bon.

CRISEIS.

Juſte Ciel!

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLEANTHIS.

Le dénouement s'avance.

AGELAS.

Et quel eſt donc celui qui lui donna naiſſance ?

STRABON.

Ce n'eſt pas moi, toujours.

THALER.

Cette femme, je croi,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi.
La drôleſſe un matin s'en vint, bon jour bon œuvre
Juſqu'à notre maiſon porter ce biau chef-d'œuvre.

CLEANTHIS.

Moi ? Quelle calomnie !

THALER

Oh ! je vous connois bien.

CLEANTHIS.

Qui moi, j'aurois ?

THALER.

Oui, vous.

AGELAS.

Ne diſſimule rien.

CLEANTHIS.

Seigneur, j'ai ſatisfait aux ordres de la Reine,
Qui de ſon premier lit n'ayant pour fruit qu'Iſmene
Et lui voulant au Trône aſſurer tous les droits,

M'obligea de porter ſa fille dans les bois.

AGELAS.

Puis-je croire, grands Dieux, cette étrange aventure ?
Mais hélas! N'eſt-ce point une heureuſe impoſture?

CLEANTHIS.

Seigneur, ce bracelet avecque ce rubis
Rendent le fait conſtant.

STRABON.

Je reprens mes eſprits.

AGELAS.

Il eſt temps qu'à préſent, puiſque le ciel l'ordonne;
Je remette à vos pieds le ſceptre & la couronne.
Je vous rens votre bien, madame, & déſormais
Je ne le puis tenir que de vos ſeuls bienfaits.

CRISEIS.

Je ne me plaignois point du ſort où j'étois née:
Maintenant que le ciel, changeant ma deſtinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avoit fait ſouffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGELAS *à Iſmene.*

Madame, vous voyez mon deſtin & le vôtre,
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre,
Mais ce prince pourra, ſenſible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMENE.

Agenor à mes yeux vaut bien une Couronne.

AGENOR.

Seigneur...

AGELAS *à Thaler.*

Vous dont je tiens cette aimable perſonne,
Demandez, je ne puis trop vous récompenſer.

THALER.

Faites-moi maltotier toujours pour commencer.

DEMOCRITE.

Seigneur, depuis long-temps je garde le ſilence,
Un tel évenement étourdit ma prudence;
Interdit & confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'uſage de la voix.
Il eſt temps cependant de me faire connoître.
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paroître.
Vraiment foible au dedans, philoſophe au-dehors,
L'eſprit étoit la dupe & l'eſclave du corps.
Deux yeux, deux yeux charmans, avoient pour ma ruine,
Détraqué les reſſorts de toute la machine.
De la philoſophie en vain on ſuit les loix,
La nature en nos cœurs ne perd jamais ſes droits
En comptant nos défauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'eſt point de mortel qui n'ait ſon ridicule;
Le plus ſage eſt celui qui le cache le mieux:
J'étois amoureux.

AGELLAS.

Vous!

CLEANTHIS.

Vous étiez amoureux?

DEMOCRITE.

L'amour m'avoit forcé, pour traverſer ma vie,
Dans les retranchemens de la philoſophie.
Voilà l'objet fatal, le dangereux écueil,
Où la fiere ſageſſe a briſé ſon orgueil.

CLEANTHIS.

Vous aimiez Chriſéis.

DEMOCRITE.

La partie animale
Avoit pris, malgré moi, le pas ſur la morale;
La nature perverſe entraînoit la raiſon,
A l'univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGELAS.

Ne partez point, il y va de ma gloire.

DEMOCRITE.

Faut-il que j'orne encore votre char de victoire?
Je ne me trouve pas aſſez bien de la cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long ſéjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême,
J'y vins comme un franc ſot, & je m'en vais de même.
Trop heureux d'en partir libre de paſſion,
Et d'avoir de critique ample proviſion!
J'en ai fait à la cour un recueil à bon titre,
Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier:
Mais ſans le bracelet vous étiez le premier.

Je vais chercher des lieux où la philoſophie
Ne ſoit plus expoſée à cette épilepſie,
Dans un antre plus creux achevant mon emploi,
Je vais rire de vous, riez auſſi de moi.

AGELAS.

Tâchons de l'arrêter. Nous cependant, madame,
Allons pour couronner une ſi belle flamme.

SCENE DERNIERE.

CLEANTHIS, STRABON.

STRABON.

ET bien, que dirons-nous? Partirai-je avec lui;

CLEANTHIS.

Je ſuis bien en couroux : ſi pourtant aujourd'hui
Tu voulois un peu mieux m'aimer...

STRABON.

Déjà, coquine,
Tu voudrois me tenir, je le vois à ta mine
Je te pardonne tout, fais-moi grace à ton tour.
Oublions le paſſé, renouvellons l'amour :
Je ne ſerai pas ſeul, qui d'une ame enchantée
Aura repris ſa femme après l'avoir quittée.

LES

LES FOLIES AMOUREUSES.

COMEDIE

REPRESENTE'E EN 1704.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MR. D'ANCOUR,

Mlle. BEAUVAL.

Mlle. DES BROSSES.

MOMUS.

Mr. DU BOCAGE.

PROLOGUE DES FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE,

MADLLE BEAUVAL.

OUI, je vous le ſoutiens, meſſieurs,
c'eſt fort mal fait,
Vous n'avez point de conſcience.
C'eſt tromper, c'eſt piller le public en effet,
C'eſt voler avec confiance.
On vient ici, dans l'eſpérance
D'un divertiſſement complet.
Depuis un mois, votre affiche promet
Que de l'Amour chez vous on verra les folies :
En un beſoin, je crois que ce ſujet

Fourniroit trente comédies ;
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois actes ſeulement ?
Fy, fy ! C'eſt une extravagance.
M'en croyez-vous, meſſieurs, reprenez votre argent
Avant que la piéce commence.

SCENE II.

MONSIEUR D'ANCOUR, Mlle. BEAUVAL.

M. D'ANCOUR.

PArbleu, vous vous chargez d'un ſoin bien obligeant !

Mlle. BEAUVAL.

Qu'eſt-ce à dire ?

M. D'ANCOUR.

Hé ! mademoiſelle,
De quoi diantre vous mêlez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Moi, monſieur, de quoi je me mêle !
Hé ! Ne devons-nous pas nous intereſſer tous
A faire réuſſir une piéce nouvelle ?

M. D'ANCOUR.

Vous faites ſans doute éclater

Un merveilleux excès de zéle
Pour la réuſſite de celle
Que nous allons repréſenter.

Mlle. BEAUVAL.

Moi : je n'y fais point de fineſſe ;
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plûtôt qu'une autre piéce,
Et que peut-être elle ennuira.

M. D'ANCOUR.

On ne peut louer davantage ;
C'eſt parler comme il faut en faveur d'un ouvrage,
L'auteur vous en remerciera.

Mlle. BEAUVAL.

L'auteur eſt mon ami, je l'eſtime, je l'aime.

M. D'ANCOUR.

Vous le prouvez très-bien, vraiment !

Mlle. BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour Juge que lui-même,
Et s'il avoit voulu ſuivre mon ſentiment,
Ou qu'il eût eu moins de pareſſe....

M. D'ANCOUR.

Hé ! Qu'eût-il fait ?

Mlle. BEAUVAL.

Il eût premierement
Changé le titre de la piéce,
Qui ne lui convient nullement.
Il promet trop, il a trop d'étendue ;
Et chacun, ſi-tôt qu'on l'entend,

Porte indifféremment la vûe
Sur toute ſorte d'accident,
Dont peut l'amoureuſe manie
Embaraſſer l'organe du génie
Le plus ſage & le plus prudent.

M. D'ANCOUR.

Mais à qui diantre avez-vous ouï dire
Tous les grands mots que vous répétez là?

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaît, que veut dire cela?
Ma foi, monſieur, je vous admire!
Il ſemble aux gens, parce qu'ils ſçavent lire,
Qu'on ne ſauroit parler auſſi-bien qu'eux!
Vous êtes de plaiſans craſſeux!

M. D'ANCOUR.

Mille pardons, mademoiſelle;
Je ne prétens point vous fâcher.
J'en ſais la conſéquence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plûtôt la petite querelle,
Qu'aſſez à contre-temps vous paroiſſez chercher.

Mlle. BEAUVAL.

Qui! Moi, chercher querelle? Hé bien! la médiſance,
Parce que naturellement,
Avec ſimplicité je dis ce que je penſe;
Que j'avertis le public bonnement;
Qu'une piéce n'a rien du titre qu'on lui donne...

M. D'ANCOUR.

Oui vous êtes tout-à-fait bonne!

Mlle. BEAUVAL.

Hé bien, monſieur, pourquoi me chagriner?
Vraiment je vous trouve admirable!
On me fait paſſer pour un diable,
Moi, qui comme un mouton, ſuis facile à mener.

M. D'ANCOUR.

S'il eſt ainſi, laiſſez-vous donc conduire,
Rentrez dans les foyers, ſongez à commencer.

Mlle. BEAUVAL.

Commencer, moi! Non, vous avez beau dire.

M. D'ANCOUR.

De grace...

Mlle BEAUVAL.

Là deſſus rien ne me peut forcer.

M. D'ANCOUR.

Mademoiſelle?

Mlle. BEAUVAL.

Ah! Oui! Vous ſaurez m'y reduire?

M. D'ANCOUR.

Quoi...

Mlle BEAUVAL.

Je ne jouerai point, monſieur.

M. D'ANCOUR.

Mais on dira...

Mll. BEUVAL.

Mais on dira, monſieur, tout ce que l'on voudra.

M. D'ANCOUR.

La bonne cervelle!

Mlle. BEAUVAL.

Il eſt drôle !
J'aurai chauſſé ma tête, & l'on me contraindra !
Ah ! Vous verrez comme on réuſſira !

M. D'ANCOUR.

Si...

Mlle. BEAUVAL.

L'on me contredit ! Mais ce qui m'en conſole ;
Jouera le rôle qui pourra.

M. D'ANCOUR.

Mais ſi vous ne jouez, la piéce tombera ;
Et pour ne point jouer un rôle,
Il faut avoir des raiſons, s'il vous plaît.

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, monſieur. une très-bonne.

M. D'ANCOUR.

Et c'eſt ?

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, vous dis-je, & je ne ſuis point folle.
Je n'en démordrai point, en un mot comme en cent.
Votre diſcours devient laſſant,
Vous me prenez pour une idole,
Vous croyez me pêtrir comme une cire molle,
Mais vous êtes un innocent,
Et votre éloquence eſt frivole.
Vous avez beau parler, prier, être preſſant,
Je ne ſaurois jouer ; j'ai perdu la parole.

M. D'ANCOUR.

M. DANCOUR.

Il y paroît !

SCENE III.

Monſieur DANCOUR;
Mademoiſelle BEAUVAL,
Mlle. DESBROSSES.

Mlle. DESBROSSES.

VOici bien un autre embarras !
L'auteur dans les foyers ſe fait tenir à quatre;
Il ne veut point laiſſer jouer ſa piéce.

Mlle. BEAUVAL.

Hélas !

Mlle. DESBROSSES.

Oui, de quelques raiſons qu'on puiſſe le combattre,
Si l'on veut l'obliger, on ne la jouera pas.

Mlle. BEAUVAL.

On ne la joueroit pas ? Hé ! Pourquoi, je vous prie ?
L'auteur l'entend fort bien ! Il ſeroit beau ma foi,
Que Meſſieurs les auteurs nous donnaſſent la loi !
Oh, contre ſa mutinerie,
Puiſqu'il le prend ainſi, je me revolte, moi.
Pour le faire enrager, je prétens qu'on la joue.

Mlle. DESBROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroue
Pour lui faire entendre raiſon.

M. DANCOUR.

Mais peut-être en a-t-il quelques-unes.

Mlle. BEAUVAL.

Lui ? Bon !
Ses raiſons ne ſont pas meilleures que les nôtres,
La piéce eſt ſue, il faut la jouer, vous dit-on.
Appuirez-vous, monſieur, ſes raiſons ?

M. DANCOUR.

Pourquoi non ?
Vous m'avez déja fait preſqu'approuver les vôtres.

Mlle. BEAUVAL.

Mardienne, monſieur, finiſſez.
Je n'aime pas qu'on me plaiſante.
Avec votre ſang froid...

M. DANCOUR.

Que vous étes charmante,
Lorſque vous vous radouciſſez !

Mlle. BEAUVAL.

Je ſuis la douceur même, & je ne me tourmente
Que quand les choſes ne vont pas
Selon mes intérêts, ou ſelon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas,
Je deviens vive, & je ſuis pétulante.

M. DANCOUR.

Allez donc employer votre vivacité,

Et déployer votre éloquence,
Pour faire revenir un auteur entêté :
Mais au moins peu de pétulance.
Mlle. BEAUVAL.
Mais d'où vient ſon entêtement ?
Mlle. DESBROSSES.
Il dit qu'on prend plaiſir à décrier ſa piéce ;
Qu'on n'a pour les auteurs aucun ménagement ;
Qu'un ſi dure procedé le bleſſe ;
Que l'on blâme ſon dénouement ;
Que vous, vous condamnez ſon titre.
Mlle. BEAUVAL.
L'auteur ment.
Je n'en dis jamais rien. Eſt-ce que je me mêle
D'aller prôner mon ſentiment ?
Ce ſont bien-là mes allures, vraiment !
M. DANCOUR.
Pour cela, non, mademoiſelle
N'en a lâché qu'un mot confidemment ;
Et tout à l'heure encore, au public ſeulement :
Mais ce n'eſt qu'une bagatelle.
Mlle. BEAUVAL.
Si je l'ai dit, je m'en dédis.
La piéce eſt bonne, & je la ſoutiens telle.
Diantre ſoit des cenſeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs ſots diſcours m'échauffent les oreilles !
Puis, je ne ſais ce que je dis.
Le dénouement eſt bon, le titre eſt à merveilles ;

Car ce qui fait ce dénouement ;
Ne ſont-ce pas d'agréables folies,
D'ingénieuſes rêveries,
Que fait imaginer l'Amour dans le moment
Pour attrapper un vieux amant ?

M. DANCOUR.

Sans doute.

Mlle. BEAUVAL.

Hé! pourquoi donc eſt-ce qu'on le critique ?
Avec raiſon l'auteur ſe pique.
Sur ce pied-là le titre eſt excellent,
Et le ſujet eſt tout-à-fait galant.
Cela réuſſira.

Mlle. DESBROSSES.

Qui vous dit le contraire !

Mlle. BEAUVAL.

De ſottes gens qui ne peuvent ſe taire ;
Qui font les beaux eſprits, les ſavans connoiſſeurs.

M. DANCOUR.

Laiſſez parler de tels cenſeurs.
On les connoît, on ne les croira guére.

Mlle. BEAUVAL.

C'eſt fort bien dit.

Mlle. DESBROSSES.

La grande affaire
Eſt à préſent de radoucir l'auteur.

Mlle. BEAUVAL.

Il ne tiendra pas ſa colere.

SCENE IV.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES, M. DU BOCAGE.

M. DU BOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé ! Commençons de grace, allez vous habiller.
De nos débats le public n'a que faire.

Mlle. BEAUVAL.

Mais eſt-on d'accord là derriere ?

M. DU BOCAGE.

Oui, là-deſſus n'ayez point de ſouci.
Une perſonne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'eſt de l'auteur auſſi,
Dans le moment vient d'arriver ici
Avec nombreuſe compagnie.
Ils diſent que c'eſt la Folie,
Et c'eſt elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis ſon nom au titre de la piéce,
Qu'au ſuccès elle s'intéreſſe.
Mais je vois quelqu'un qui s'empreſſe
A venir de ſa part, pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

M. DANCOUR, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DESBROSSES, Mr. DU BOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

SErviteur à la compagnie ;
Des Dieux de la mithologie
Vous voiez en moi le bouffon ;
Momus Dieu de la raillerie,
Et partant de la comédie
Le protecteur & le patron.

Mlle. BEAUVAL.

Monſieur Momus, point de cérémonie,
Soyez le bien venu. Notre profeſſion
Avec la vôtre, a quelque reſſemblance.
Gens de même condition,
Font entr'eux bientôt connoiſſance.

MOMUS.

Il eſt vrai, vous avez raiſon.
Là haut je raille & je fais rire,
Vous faites de même ici-bas :
LesDieux n'échapent point aux traits de ma ſatire ;

Et les hommes, je crois, quand vous voulez médire,
Ne vous échapent pas.
Je ſuis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre nous ;
Touchez-là, je ſuis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres.

M. DANCOUR.

Seigneur Momus, votre divinité
A notre corps fait une grace entiere :
Mais en vous avouant ainſi notre confrere,
Vous nous autoriſez à trop de vanité.

Mlle. BEAUVAL.

Non, point du tout, laiſſez-le faire.
Mais dites-nous avec ſincerité,
Franchement, là ... quelle heureuſe aventure
Vous a fait venir dans ces lieux ?
En faveur du plus grand des dieux,
Venez-vous ménager quelque conquête ſûre ?
Aulieu d'être Momus, n'êtes-vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh ! pour cela, non, par ma foi.
Chacun là haut a ſon emploi,
Et nous n'uſurpons rien ſur les charges des autres.
Nos rôles ſont marqués ainſi que ſont les vôtres,
Et de n'en point changer on ſe fait une loi.
Je voudrois bien troquer ma charge avec Mercure:
Il eſt bien plus aiſé de ſervir deux amans
Dans une tendre conjoncture,

Que de faire rire les gens.

Mlle. BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être;
Et ſans trop vous flatter, je crois
Que vous étes un fort grand maître,
Et dans l'un & dans l'autre emploi.

Mlle. DESBROSSES.

Mais enfin, quel deſſein ici bas vous attire?

M. MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de ſujet de médire;
Car vous ſçavez que depuis quelque temps,
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines;
J'ai réſolu, malgré les périls & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux.
Et d'y jouer la comédie.

Mlle. BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie!

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'améne une troupe choiſie.
J'ai pris avec moi la Folie,
Et ſon futur époux, monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon génie,
Se faire un rôle original.
Je viens donc à Paris pour y lever boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous;

Je crois qu'en ce pays, & ſoit dit entre nous,
Mon humeur vive & ſatirique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de fous.

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, merci de ma vie,
Vous venez, dites-vous, jouer la comédie !
Et pour vous établir vous choiſiſſez ces lieux ?
Croyez-moi, remontez aux cieux.
Nous ne gagnons pas trop, le temps eſt malheureux.
Je ne ſouffrirai point de concurrens ſemblables.
Si vous m'irritez une fois,
Et contre tous les dieux & contre tous les diables,
Seule je deffendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne prétendons point nuire à votre fortune.
Joignons-nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourſe commune.
Si non, nouveaux comédiens,
Nous irons courir la campagne;
Et ſi malgré tous nos moyens,
Nous depenſons plus qu'on ne gagne,
Nous leverons un opéra,
Qui peut-être réuſſira.
Nous jouerons des piéces nouvelles.
Nous avons des muſiciens,
Dont les voix ſonores & belles,

Ne ſont point artificielles,
Et non pas des Italiens,
De qui les voix ne ſont ni mâles ni femelles.

Mlle. BEAUVAL.

J'ai grande opinion de votre habileté;
Mais cependant, avant que de finir l'aſſaire,
Et d'entrer en ſociété,
Encore, faut-il bien voir ce que vous ſavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'eſſai, juger de nos talens.
Vous êtes, ce me ſemble, en peine,
Et vous auriez beſoin de quelque ſcéne,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger votre piéce nouvelle?

M. DU BOCAGE.

Voilà le fait.

MOMUS.

C'eſt une bagatelle.
Je ne veux que quelques momens;
Pour préparer des divertiſſemens,
Dont le public, je crois, pourra ſe ſatisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne ſaurions mal faire.

Mlle. BEAUVAL.

ToutDieux que vous ſoyez, je ſoutiens le contraire.
Le public a le goût ſi délicat, ſi fin,
Qu'avec tous vos talens, & votre eſprit divin,
Ce ne ſera pas peu que de pouvoir lui plaire.
Mais quel ſujet choiſiſſez-vous enfin?

MOMUS.

Je n'en manquerai pas, & j'en fais mon affaire.
Tout à l'heure dans vos foyers,
J'ai trouvé des ſujets pour mille comédies,
Nombre d'originaux, de tous arts & métiers,
Dont on peut ſur la Scéne extraire des copies:
Un marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air, étaler ſes appas:
Une ſavante à toute outrance,
Qui décide à tort à travers,
Des auteurs de proſe & de vers,
De l'Andrienne & de Terence:
Un abbé d'égale ſcienee,
Qui dreſſant ſon petit collet,
D'un air préſomptueux, & d'un ton de fauſſet,
Aplaudit à ſon ignorance!
Un tas de ces faux mécontens
Et de la cour & du ſervice,
Qui ſe plaignent de l'injuſtice
Qu'on leur fait depuis ſi long temps;
Qui prenant un autre exercice,
Et mépriſant de vains lauriers,
Bornent tous leurs Exploits guerriers
A lorgner dans une couliſſe
Quelque belle au tendre regard,
Laquelle auſſi n'eſt pas novice
A contre-lorgner de ſa part.
Ne ſont-ce pas-là, je vous prie,

D'amples ſujets de comédie ?

Mlle. BEAUVAL.

Ah ! tout beau, monſeigneur Momus !
Avec tous ces gens-là point de plaiſanterie.

Mlle. DESBROSSES.

Nous ſouffririons de votre raillerie.

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus,
Je n'en dirai pas davantage,
Et ce ne ſont point eux auſſi que j'enviſage
Pour ſervir de matiere au divertiſſement.
Nous vous donnerons ſeulement
Quelques chanſons & gentilles gambades,
Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades ;
Quelque agréable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui font ſouvent de vos piéces nouvelles
Tout le ſuccès & le ſoutien.

M. DANCOUR.

L'imagination mérite qu'on la loue,
Et la piéce, je crois, s'en trouvera fort bien.

Mlle. DESBROSSES.

Sur ce pied-là, l'auteur voudra bien qu'on la joue.

Mlle. BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS *au parterre.*

Meſſieurs, vous ferez les témoins

De notre zéle & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprès de la céleſte voute ;
Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux ;
On ne fait pas ce chemin, qu'il n'en coute.
Il ſeroit bien fâcheux qu'après tant de travaux,
Avec un pied de nez, & n'aiant pû vous plaire,
On vit rentrer dans la céleſte ſphére
Une troupe de Dieux penaux.
Je vous fais donc, meſſieurs, très-inſtante priere ;
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejetter)
De vouloir à ma troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foi de Dieu veridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatirique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un temps où chacun dans ſa vie
Fait pour le moins une folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

ALBERT, jaloux & tuteur d'Agathe.

ERASTE, Amant d'Agathe.

AGATHE, amante d'Eraſte.

LISETTE, ſervante de monſieur Albert.

CRISPIN, valet d'Eraſte.

LES FOLIES AMOUREUSES, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

LOrsqu'en un plein repos chacun encor ſommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de ſortir ſi matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas, tu ſauras mon deſtin;
Eraſte eſt de retour.

LISETTE.

Eraſte?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où ſavez-vous cela, madame, je vous prie?

AGATHE.

J'ai crû le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du ſeigneur Albert trompé la vigilance;
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour.

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour;
Quand quelqu'un eſt ſorti. Voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le ſoir; & vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter ſon amour.
C'eſt perdre peu de temps. Mais ſi par aventure,

Albert

Albert votre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t'il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ai trop long-temps langui ſous ſon cruel empire;
Je léve enfin le maſque, & quoi qu'il puiſſe dire,
Je veux, ſans nul égard, lui montrer déſormais
Comme je prétens vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le ciel vous maintienne en ce deſſein louable;
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable.
Oui, le diable. Du moins, quand il tiendroit ſabat,
J'aurois quelque repos. Mais dans mon triſte état,
Soir, matin, jour, ou nuit, je n'ai ni paix ni tréve,
Si cela dure encore, il faudra que je créve.
Tant que le jour eſt long, il gronde entre ſes dents:
» Fais ceci, fais cela, va, viens, monte, deſcens,
» Fais bien la guerre à l'œil, ferme porte & fenêtre
» Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſavoir où,
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup-garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle.
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle;
Il n'a ri de ſa vie; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que ſervir plus long-temps un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tous nos maux vont finir déſormais.
Qu'Eraſte eſt different du portrait que tu fais!
Dès mes plus tendres ans chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvés liés de ſimpathie;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ſes engagemens.
Plûtôt que de ſouffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps & me gêne & m'accable,
Je ſerois fille à prendre un parti violent;
Et ſous un habit d'homme, en chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh! Sans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez;
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne ſais pas encor quel eſt mon caractére,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ai vêcu dans le monde au milieu des plaiſirs,
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Preſentement qu'Eraſte à m'épouſer s'apprête;
Mille vivacités me paſſent par la tête,
J'ai du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon;
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte eſt-elle ouverte!

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut-il le demander ? Il rôde dans les champs,
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans ;
Et ſur le point du jour il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit par bonheur choir en quelqu'embuſcade,
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient, écoutons.

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'Ai fait dans mon château toute la nuit la ronde ;
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'aſſurer des dehors.
Grace au ciel, tout va bien. Une terreur ſecrette
En dépit de mes ſoins, cependant m'inquiéte.
Je vis hier rôder un certain curieux
Qui de loin, ce me ſemble, examinoit ces lieux.
Depuis plus de ſix mois ma lâche complaiſance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;

Et pour laiſſer Agathe, à l'aiſe reſpirer,
Je n'ai, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'eſt point par douceur qu'on rend ſages les filles;
Je veux du haut-en-bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puiſſent ſervir d'obſtacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crepuſcule,
J'entrevois quelque objet qui marche & qui recule,
Approchons. Qui va-là? Perſonne ne répond.
Ce ſilence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'eſt Liſette. Agathe eſt avec elle.

AGATHE.

Eſt-ce donc vous, monſieur, qui faites ſentinelle?

ALBERT.

Oui, oui. C'eſt moi, c'eſt moi. Mais à l'heure qu'il eſt,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plait?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Liſette & moi, monſieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour ſous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & reſpirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Reſpirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela ſe pouvoit faire de la fenêtre.
Ici pour me trahir vous étes de complot.

LISETTE.

Que ce ſeroit bien fait !

ALBERT.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles ſans intrigue, & qui ſont retenues,
Sont à l'heure qu'il eſt dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, & ne vont point ſi-tôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repoſe ?
Chez vous toute la nuit on n'entend autre choſe
Qu'aller, venir, monter, fermer, deſcendre, ouvrir,
Crier, touſſer, cracher, éternuer, courir.
Lorſque par grand hazard quelquefois je ſommeille,
Un bruit affreux de clefs en ſurſaut me réveille ;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autrui ſon plaiſir le plus grand,
Un lutin que l'enfer a vomi ſur la terre
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,

Commence ſon vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel eſt ce lutin & ce juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyois que ces bruſques manieres
Venoient de quelque eſprit qui vouloit des prieres ;
Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faiſoit ce ſabat,
Je mis un certain ſoir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois eſperé.
Si-tôt que pour dormir chacun fut retiré,
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle.
Je n'y fus pas long-temps qu'auſſi-tôt, patatras,
Avec un fort grand bruit voilà l'eſprit à bas.
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Lui font avec le nez meſurer les montées.
Soudain j'entens crier. A l'aide, je ſuis mort.
A ces cris redoublés, & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu ſur la place ;
Avec une apoſtrophe au milieu de la face ;
Et votre nez caſſé me fit voir par écrit,

Que vous étiez un corps, & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah, malheureuſe engeance ! Appanage du diable !
C'eſt toi qui m'as joué ce tour abominable.
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attraper l'eſprit.

ALBERT.

Je ne ſais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du viſage.

AGATHE.

Eh ! monſieur, doucement !

ALBERT.

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmade auſſi ;
Taiſez-vous, s'il vous plaît. Pour punir ſon audace,
Il faut que de chez moi ſur le champ je la chaſſe.
Qu'on ſorte de ce pas.

LISETTE *pleurant.*

Juſte ciel ! Quel arrêt !
Monſieur !

ALBERT.

Non, dénichons au plûtôt, s'il vous plaît.

LISETTE *riant.*

Ah ! Par ma foi, monſieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triſte perſonne,
Le moindre déplaiſir puiſſe ſaiſir mon cœur !

Un écolier qui ſort d'avec ſon précepteur ;
Une fille long-temps au célibat liée,
Qui quitte ſes parens pour être mariée ;
Un eſclave qui ſort des mains des mécreans,
Un vieux forçat qui rompt ſa chaîne après trente ans,
Un héritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il ſuit le convoi de ſa femme,
N'ont pas le demi-quart tant de plaiſir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De ſortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ? puiſqu'il eſt ainſi, je change de deſir,
Et je ne prétens pas te donner ce plaiſir.
Tu reſteras ici pour faire pénitence ;
Et vous, ſans raiſonner, rentrez en diligence.
(*Agathe rentre en faiſant la révérence, Liſette en fait autant, & Albert continue.*)
Demeure, toi, je veux te parler ſans témoins.
(*à part.*)
Il faut l'amadouer, j'ai beſoin de ſes ſoins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT.

ALlons, faiſons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fonds, & plus que l'on ne penſe.

LISETTE.

Et je vous aime auſſi, plus que vous ne penſez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me caſſer le nez !
Mais je pardonne tout, & te donne promeſſes
Que tu reſſentiras l'effet de mes largeſſes,
Si tu veux me ſervir dans une occaſion.

LISETTE.

Voyons. De quel ſervice eſt-il donc queſtion ?

ALBERT.

Tu ſais depuis long-temps, que ſur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit avoir, l'ame un peu délicate.
La donſelle bientôt prendroit le mords aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prens.
Près la dame du Bourg juſqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a paſſé ſa vie.
Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre ſoin, & me la confia.
L'amour depuis ce temps s'eſt gliſſé dans mon ame,
Et j'ai quelque deſſein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? Fi donc !

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton ?

LISETTE.

Fi, vous dis-je !

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Hé fi, fi, vous dit-on ?
Vous avez trop d'eſprit pour faire une ſottiſe ;
Et j'en appellerois à votre barbe griſe.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen paſſé ;
Et je veux achever ce que j'ai commencé ;
Faire des héritiers, dont l'heureuſe naiſſance,
De mes collateraux détruiſe l'eſpérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, monſieur, tout ce qu'il vous plaira ;
Jamais poſtérité de vous ne ſortira.
C'eſt moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que ſais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilége ?
Dis donc, parle, répons.

LISETTE.

Mon dieu, je ne dis rien,
Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entens, il ſuffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! Vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſais bien qu'ici bas,
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des piéges qu'on me tend mon ame eſt alarmée.
Je tiens une brebis avec ſoin enfermée!
Mais des loups raviſſans rôdent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver;
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie;
Faire avec ſoin griller mon château tout autour;
Et ne laiſſer par tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moi?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être alarmée;

De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée ;
Cela pourroit cauſer du réfroidiſſement.
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement
Lui dorer la pillule, & lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſe deffendre ;
Et que la nuit paſſée un nombre de bandits,
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, monſieur, avec ce ſtratagême,
Et bien d'autres encor dont vous uſez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'eſt pas ton affaire, il ſuffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou, de vouloir à votre âge,
Pour la ſeconde fois tâter du mariage ;
Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans !
Encor plus fou d'oſer la griller là-dedans,
Ainſi, dans ce deſſein, funeſte en conſéquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux petites-maiſons.

ALBERT.

Pour me conduire ainſi j'ai de bonnes raiſons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté céleſte,
J'ai juſqu'à préſent eu de la vertu de reſte :
Mais ſi j'avois amant ou mari de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, ſur la tête & par tout.

Si vous me choiſiſſez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre eſpérance eſt vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches deſſeins,
Le cas eſt trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la priere,
Je ſaurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Peſtez, jurez, criez, mettez-vous en couroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire, qu'un jaloux,
Eſt un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds ſous terre;
Qu'il n'eſt rien plus hideux; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres meſſieurs habitans de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels & moins inſuportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ai dit, je me retire, adieu.

SCENE IV.

ALBERT *ſeul.*

POur me trahir ici tout le monde s'employe.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye.
Liſette ne vaut rien; mais de crainte de pis,

Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſerai pas, quoi qu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN *à part,*

MOn maître qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoye ici devant pour ſonder le terrein.
Voilà, je crois, notre homme, il faut feindre deſorte..

ALBERT.

Que faites-vous ici ſeul & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bonjour, monſieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel ſujet vous attire,
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme univerſel.
J'ai couru l'univers, le monde eſt ma patrie,
Faute de revenu, je vis de l'induſtrie,
Comme bien d'autres font; ſelon l'occaſion,
Quelquefois honnête homme, & quelquefois fripon.
J'ai ſervi volontaire un an dans la marine;
Et me ſentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibuſtier,
Un mien parent me fit apprentif maltotier.
J'ai porté le mouſquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois miquelet dans les guerres d'Eſpagne.

ALBERT.

Voilà bien des métiers! Du bas juſques en haut,
Cet homme me paroît avoir l'air d'un maraut;
Que faites-vous ici? parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non, il faut parler,

CRISPIN *à part.*

Je ne ſai que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons,
Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maiſons.

CRISPIN.

Vous me connoiſſez mal, j'ai d'autres ſoins en tête :
Tandis que le hazard dans ce ſéjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des ſecrets merveilleux,
Je m'amuſe à chercher des ſimples dans ces lieux.

ALBERT.

Des ſimples ?

CRISPIN.

Oui, monſieur, tout le temps de ma vie,
J'ai fait profeſſion d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'eſt guére de maux,
Où je ne ſache mettre un reméde à propos :
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mere ;
On m'a même accuſé d'avoir un caractére.
Il ne s'en eſt fallu qu'un dégré de chaleur,
Pour être de mon temps le plus heureux ſouffleur,

ALBERT.

Cet habit cependant n'eſt pas de compétence...

CRISPIN.

Vous ſavez que l'habit ne fait pas la ſcience ;
Et je ne ſerois pas réduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous...

CRISPIN.

Voyez la médiſance !
Certain jour me trouvant le long d'un grand chemin,

Moi troiſiéme, & le jour étant ſur ſon déclin,
En un certain bourbier j'apperçus certain coche.
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'approche;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtai des magaſins les paquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre reſponſable.
Le prevôt s'en mêloit. C'eſt pourquoi mes amis
Me conſeillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vû ſoutenir tout le feu
Et batailler un jour ſeul contre un parti bleu.
J'ai dans le Milanois payé de ma perſonne.
Savez-vous bien, monſieur, que j'étois dans Cremone?

ALBERT.

Je vous crois. Mais après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi?

CRISPIN.

Ce que je veux?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raiſonne,

Se promener ici, ſans offenſer perſonne.

ALBERT.

Oui. Mais il ne faut pas trop long-temps y reſter ; Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur ! Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, monſieur, à qui peut être
Le château que voilà !

ALBERT.

Mais...il eſt à ſon maître.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous répondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi-tôt quitter votre entretien.
Nous devons à la Ville aller ce ſoir au gîte.
Y ſerons-nous bien-tôt.

ALBERT.

Si vous allez bien vîte.

CRISPIN.

Cet homme n'aime pas les converſations.
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante ! A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez ici mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux paſſans.
Allez l'apprendre ailleurs, partez ; je vous conſeille

De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Votre aſpect me fatigue autant que vos diſcours.
Adieu, bon jour.

SCENE VI.

CRISPIN *ſeul.*

CEt homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire,
Le vieillard me paroît un peu ſujet à l'ire;
Pour en venir à bout il faudra batailler.
Tant mieux, c'eſt où je brille, & j'aime à férailler.
Mais j'apperçois mon maître.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

HE bien, quelle nouvelle?
Cher Criſpin dans ces lieux as-tu vû cette belle?
As-tu vû ce tuteur, & vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'eſpoir, qui flatte mon amour?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une halaine,
Pour nous en retourner d'abord du même train,

Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah ! que ce mont-Cenis eſt un pas ridicule !
Vous ſouvient-il, monſieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou ſi profond ?
Je fus près d'un quart-d'heure à rouler juſqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre matiere.

CRISPIN.

Puiſque vous ſouhaitez une phraſe plus claire,
Je vous dirai, monſieur, que j'ai vû le jaloux,
Qui m'a reçû d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il diſe & qu'il faſſe ;
Et je ne prétens point abandonner ces lieux,
Que je ne ſois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour, de ce brutal vaincra la réſiſtance.

CRISPIN.

J'aurois pour le ſuccès aſſez bonne eſpérance,
Si de quelque argent frais nous avions le ſecours.
C'eſt le nerf de la guerre, ainſi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine. Agathe en mariage
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux,
Qu'une autre avec tout l'or qui ſéduiroit tes yeux.

Dès ſes plus tendres ans chez ma mere élevée,
Son image en mon cœur eſt tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs qui ſembloient l'un pour l'autre être faits,
Goûtoient de cet amour l'heureuſe intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette décadence,
Albert, ce vieux jaloux, que l'enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point; & lui, comme je penſe,
De moi, ni de mon nom n'a nulle connoiſſance.
On m'a dit qu'il étoit d'un très-facheux eſprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut ſavoir d'abord, ſi dans la fortereſſe,
Nous nous introduirons par force, ou par adreſſe;
S'il eſt plus à propos pour nos deſſeins conçûs,
De faire un ſiége ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te ſers à propos de termes militaires.
Tu reviens de la guerre?

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vois des combats;
J'ai même déſerté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un ſiége réuſſiſſe,

Il faut premierement s'emparer des dehors,
Connoître les endroits, les foibles, & les forts.
Quand on eſt bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe;
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverſe un rempart, on fait bréche auſſi-tôt;
On avance en bon ordre, & l'on donne l'aſſaut;
On égorge, on maſſacre, on tue, on vole, on pille.
C'eſt de même à peu près quand on prend une fille.
N'eſt-il pas vrai, monſieur?

ERASTE.

A quelque choſe près.
La ſuivante Liſette eſt dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le ſuccès on conçoit d'eſpérance.
Il la faut avertir, que ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours;
Lui faire des ſignaux pour lui faire comprendre.

ERASTE.

Allons voir là deſſus quels moyens il faut prendre;
Et pour ne point donner de ſoupçons dangereux,
Evitons de reſter plus long-temps en ces lieux.

CRISPIN.

Moi, comme ingénieur, & chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en bréche Albert, & l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *ſeul.*

UN ſecret confié, dit un excellent homme ;
(J'ignore ſon païs & comment il ſe nomme)
Eſt la choſe à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaiſe à ce docteur habile ;
La garde d'une fille eſt bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le ſerrurier,
Qui doit à mon deſſein promptement s'employer.
Je veux faire ſortir Agathe, & ſa ſuivante,
De peur qu'à cet aſpect leur cœur ne s'épouvante:
Il faut les appeller, afin qu'à ſon plaiſir,
L'ouvrier libre & ſeul puiſſe agir à loiſir.
Quand j'aurai, ſur ce point, ſatisfait ma prudence,
Il faudra les réſoudre à prendre patience.
Hola, quelqu'un ? Venez, ſous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE.

VOilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil ſi doux, & l'humeur ſi traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois,
Nous ſortons aujourd'hui pour la premiere fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie,
Le plus charmant ſéjour à la fin nous ennuye.

AGATHE.

Sous quelqu'autre climat que je ſois avec vous,
L'air n'y ſera pour moi ni meilleur ni plus doux.
Je ne ſais pas pourquoi ; mais enfin je ſoûpire,
Quand je ſuis près de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT.

Mon cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs,
Il te faut un époux pour calmer ces ſoûpirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire aſſez diſſimulées,
Font au ſeul nom d'époux d'abord les réſervées ;
Maſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſouvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent.
Pour moi, que le pouvoir de la vérité preſſe,
Qui ne trouve en cela ni crime ni foibleſſe.

J'ai

J'ai le cœur plus ſincere, & je vous dis ſans fard,
Que j'aſpire à l'hymen, & plûtôt que plus tard.

LISETTE.

C'eſt bien dit. Que ſert-il, au printemps de ſon âge,
De vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage,
Et de ſe retrancher du nombre des vivans?
Il étoit des maris bien avant des couvents;
Et je tiens moi, qu'il faut ſuivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, & la plus à la mode.
Le parti d'un époux eſt le plus ancien,
Et le plus uſité, c'eſt pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En perſonnes d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre,
Je veux me marier. Riche comme je ſuis,
On me vient tous les jours propoſer des partis,
Qui paroiſſent pour moi d'un très-grand avantage;
Mais je répons toujours qu'un autre amour m'engage.
Que mon cœur prévenu de ta rare beauté,
Pour toi ſeule ſoûpire; & que de ton côté
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc?

ALBERT.

Oui, mignonne
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'égaillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit. . . .

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur,
Pour moi tu nourriſſois une ſincere ardeur.

AGATHE.

Votre diſcrétion vraiment ne paroît guére.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu ſi haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE.

C'eſt que rien n'eſt ſi faux,*
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGATHE.

Non. Mais en récompenſe
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi?

AGATHE.

Qui le ſait?
On aime ſans raiſon, & ſans raiſon on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'eſt pas tendre, il eſt du moins ſincere.

* *Haut, & Faux ne riment point, c'eſt une faute de l'Auteur.*

ALBERT.

Après ce que j'ai fait, Basilic pour te plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable & fraiche ;
Elle a l'esprit bien fait, & vous l'humeur revêche ;
Elle n'a pas seize ans, & vous étes fort vieux ;
Elle se porte bien, vous étes catherreux ;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la premiere toux.
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par la sang bleu, mériter cette haine,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt, marchons sans tant parler.

LISETTE.

Quel fâcheux contre-temps dans cette conjoncture
Au diable le fâcheux, & sa sotte figure.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene. Il apperçoit Albert, & le ſalue.

ALBERT.

SOuhaitez-vous, monſieur, quelque choſe de moi?

LISETTE *bas.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toi.

(*Eraſte continue à ſaluer.*)

ALBERT.

A quoi ſervent, monſieur, les façons que vous faites?
Parlez donc, je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects je remplis mon devoir.
Aſſez près de chez vous ma chaiſe s'eſt rompue.
Lorſqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, monſieur; l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout-à-fait mal ſain. Je dois même vous dire,
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Helas! rien n'eſt plus vrai. Depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martire.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici, toux, fiévre, apopléxie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ERASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air ſi fleuri, vous manquiez de ſanté.

ALBERT.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le ciel a pris ſoin de parer,
Cette vûe où mon œil ſe plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui le pays eſt beau, chacun en parle ainſi:

Mais vous emploiriez mieux la fin de la journée ;
Votre chaiſe à preſent doit être accommodée,
Votre preſence ici ne fait aucun beſoin,
Partez, vous devriez être déja bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie....

ALBERT.

Puiſque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
Rentrez, rentrez. (*à Agathe & à Liſette.*)

LISETTE.

Monſieur...

ALBERT.

Eh, rentrez, vous dit-on;

ERASTE.

Je me retirerai plutôt que d'être cauſe
Que madame pour moi ſouffre la moindre choſe.

AGATHE.

Non, monſieur, demeurez, & juſques à demain
Differez, croyez-moi, de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins ſont mal ſûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie!
Allons vîte, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai:
Mais devant ces meſſieurs, tout haut je vous dirai

Que le ciel enverra quelque honnête perſonne
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de ſix mois, dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçû que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée eſt interdite.
Tout dans cette maiſon eſt ſujet à viſite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'eſt du genre feminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah ! Je t'arracherai ta langue de vipére.

SCENE. IV.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT *bas.*

JE ne veux point ſi-tôt rentrer dans le logis ;
Pour donner tout le temps que les barreaux ſoient mis.
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
Ça, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître.
Mais ſur tout ſoiez bref.

ERASTE.

Je ſuis fâché vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela ſera bien-tôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main ;
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prens,
Ne ſuive la maniere & le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah! Que vous ferez bien! Je ſuis ſi fous des femmes,
Et je ſuis ſi ravi quand quelques bonnes ames
Se ſervent de main miſe un peu de temps en temps.

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, & parle de bon ſens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de ſi digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort ſur la foi d'une femme,
Qui ſans être jamais de ſoupçons combattu,

Compte

Compte tranquillement ſur ſa frêle vertu ;
Croit qu'on fit pour lui ſeul une femme fidélle.
Il faut faire ſoi-même en tout temps ſentinelle,
Suivre par tout ſes pas, l'enfermer, s'il le faut ;
Quand elle veut gronder ; crier encor plus haut ;
Et malgré tous les ſoins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, quel qu'il ſoit, en eſt toujours la dupe.

ALBERT.

Nous ſommes un peu grecs ſur ces matieres-là ;
Qui pourra m'attraper bien habile ſera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adreſſe,
Pour mieux déconcerter leur ruſe & leur fineſſe.
Ma foi, vous aurez beau, meſſieurs leurs partiſans,
Débonnaires maris, doucereux courtiſans,
Abbés blonds & muſqués, qui cherchez par la Ville
Des femmes dont l'époux ſoit d'un accès facile,
Publier que je ſuis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ERASTE.

Quand vous ſeriez jaloux, devez-vous vous déffendre,
Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible & tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plûtôt le tyran, que l'amant d'une belle,
Sans relâche agité de fureur & d'ennui,

Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autrui.
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échapé de l'enfer en courroux.
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire :
Mais pour moi, je ſoutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, qui fait tant que d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Céder à ce penchant ; & qu'il faut dans la vie
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, monſieur, par votre eſprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fut écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma maniere.

CRISPIN.

Entrons chez vous, monſieur. Là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écrirai tout, ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT *l'arrêtant.*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire ;
Voilà votre chemin, adieu, je me retire.
Que le ciel vous maintienne en ces bons ſentimens,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

AU ſecours ! Aux voiſins ! Quel accident terrible !
Quelle triſte aventure ! Ah, ciel, eſt-il poſſible ?
Pauvre ſeigneur Albert, que vas-tu devenir ?
Le coup eſt trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude diſgrace...!

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſavoir ce qui ſe paſſe.

LISETTE.

Agathe.....

ERASTE.

Hé bien, Agathe ?

LISETTE.

Agathe en ce moment
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle ?

ERASTE.

Ah ! Ciel !

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah! monſieur, ce malheur n'eſt que trop véritable,
Quand par votre ordre exprès elle a vû travailler
Ce maudit ſerrurier, venu pour nous griller;
Qu'elle a vû ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit ſa fenêtre,
J'ai dans le même inſtant vû ſes yeux s'égarer,
Et ſon eſprit frappé ſoudain s'évaporer.
Elle tient des diſcours remplis d'extravagance,
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danſe;
Elle prend un habit, puis le change ſoudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer ſous ſa main.
Tout-à-l'heure elle a mis, dans votre garderobe,
Votre large calotte, & votre grande robe;
Puis prenant ſa guittare, elle a de ſa façon
Chanté différens airs en différent jargon.
Enfin c'eſt cent fois pis que je ne puis vous dire;
On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je? Juſte ciel!

ALBERT.

Quel funeſte malheur!

LISETTE.

De ce triſte accident vous êtes ſeul l'auteur;
Et voilà ce que c'eſt que d'enfermer les filles.

ALBERT.

Maudite prévoyance, & malheureuſes grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans ſa chambre un moment l'enfermer.
C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.
De rage elle battoit les murs avec ſa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir. Hélas ! A tout moment
Elle change de forme & de déguiſement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en habit de Scaramouche, avec une guitare, faiſant le muſicien.*

Toute la nuit entiere,
Un vieux vilain matou
Me guette ſur la goutiere.
Ah ! Qu'il eſt fou !
Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ERASTE.

Malgré ſon mal, Criſpin, l'aimable & doux viſage !

CRISPIN.

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus ſage.

AGATHE *chantant.*

Ne ſe peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

Vous êtes du métier ? Muſiciens, s'entend ?
Fort vains, fort alterés, fort peu d'argent comptant?
Je ſuis, ainſi que vous, membre de la muſique,
Enfant de *Gé ré ſol*; & de plus, je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent
Sur un certain *Duo* que je trouve excellent,
Parce qu'il eſt de moi, je veux ſans complaiſance
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah ! Ma chere Liſette ! Elle a perdu l'eſprit.

LISETTE

Qui le ſait mieux que moi ! Ne vous l'ai-je pas dit ?

(*Agathe chante un petit prélude*)

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, & la mine hagarde.

AGATHE *préſente une main à Albert, qu'elle ſecoue rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte.*

J'aime les gens de l'art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez eſt fait en *A mi la.*

C'eſt mon ton favori : la muſique en eſt vive,
Bizarre, pétulante, & fort récréative ;
Les mouvemens légers, nouveaux, vifs & preſſés.
L'on m'envoya chercher un de ces jours paſſés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès long-temps au lit paralitique.
Dès que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
Trois ſages médecins venus dans la maiſon,
La garde, le malade, un vieil apoticaire
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtére,
Sans reſpect du métier, ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN.

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la rue ainſi tous en cadence,
Cela doit être beau, monſieur !

ERASTE.

Quoi, malheureux
Tu peux rire, & la voir en ce déſordre affreux !

AGATHE.

Attendez, doucement ; mon démon de muſique
M'agite, me ſaiſit : je tiens du cromatique.
Les cheveux à la tête en dreſſeront d'horreur,
Ne troublez pas le Dieu qui me met en fureur.
Je ſens qu'en tons heureux ma verve ſe dégorge.
(*Elle touſſe beaucoup, & crache au nez d'Albert.*)
Pouah. C'eſt un dièſis que j'avois dans la gorge.
Or donc, dans le *Duo* dont il eſt queſtion,

Vous y verrez du vif & de la paſſion.
Je réuſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre ;
Voilà votre partie ; & vous, voilà la vôtre.

(Elle donne un papier de muſique à Albert, & une Lettre à Eraſte, & touſſe pour ſe préparer à chanter.)

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les dièſis.

LISETTE.

Nous entendrons bien-tôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis ſeigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parblen, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, je chanterai ;
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſerai.

ERASTE *ouvrant ſon papier.*

Une lettre, Criſpin !

CRISPIN.

Ah ! Ciel ! Quelle aventure !
Le maître de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Ça comptez bien vos temps, un, deux pour cette fois.
C'eſt vous qui commencez, allons vîte. Un, deux, trois.

(*Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colere.*)

Partez donc, partez donc, muſicien barbare ;
Ignorant par nature, ainſi que par *bécarre*.
Quelle rauque grenouille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons ?
Sais-tu dans un concert ou croaſſer ou braire ?

ALBERT.

Je vous ai déja dit, ſans vouloir vous déplaire ;
Que je n'ai point l'honneur d'être muſicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu ne ſachant rien
Interrompre un concert où ta ſeule préſence
Cauſe des contre-temps & de la diſcordance ?
Vit-on jamais un âne eſſayer des *bé mols*,
Et ſe mêler aux chants des tendres roſſignols ?
Jamais un noir corbeau de malheureux préſage,
Troubla-t'il des ſerins l'agréable ramage ?
Et jamais dans les bois un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert ſortit-il de ſon trou ?
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot toute ta vie.

CRISPIN.

Mon maître comme il faut, chantera ſa partie ;
Je ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que dès ce ſoir ;
Dans une ſérénade il montre ſon ſavoir ;

TAYLOR INST. OXFORD

Qu'il faſſe une muſique, & prompte, & vive & tendre,
Qui m'enléve.

LISETTE *à Criſpin.*

Entens-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre...
C'eſt...comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup. (*bas*) Nous n'avons pas un double.

AGATHE.

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble.

ERASTE.

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je fais de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE *s'en va chantant l'air Italien qui ſuit.*

L'Ucelleto
Ne non è matto ;
Che cercando di quà di là ;
Va trovando la libertà,
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa ſol, fa ſol la.

Al diſpetto
D'un vecchio bruto,
E cercando de quà di là,
L'Ucelleto ſi ſalverà:
Ut re mi, re mi fa;
Mi fa ſol, fa ſol la.

ALBERT.

Liſette ſuivons-la, voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe! Ah! Jai le cœur ſi ſaiſi,
Je crois que je m'en vais devenir folle auſſi.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *ouvrant la Lettre.*

IL eſt entré. Liſons....

Vous ſerez ſurpris du parti que je prens; mais l'eſclavage où je me trouve devenant plus dur chaque jour, j'ai crû qu'il m'étoit permis de tout entreprendre. Vous de votre côté eſſayez tout pour me

délivrer de la tyrannie d'un homme que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, & de cette folie?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit féminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever?

ERASTE.

Ce ſeroit le plus ſûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains après cela...

ERASTE.

Que crains-tu?

CRISPIN.

La Juſtice.

ERASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.

Vous ſerez épouſés ; moi, je ſerai pendu.

ERASTE.

Il me vient un deſſein... Tu connois bien Clitandre?

CRISPIN.

Oui da.

ERASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre,
Son château n'eſt pas loin. C'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un azile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit & la rage,
Nous diſpoſerons tout pour notre mariage.
La joye & le plaiſir régnent dans ce ſéjour,
Et nous y conduirons & l'Hymen & l'Amour.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

AH! Monſieur, excuſez l'ennui qui me poſſéde.
Je reviens ſur mes pas pour chercher du reméde,
Cet homme eſt à vous?

ERASTE.

Oui.

ALBERT.

De grace, ordonnez-lui

Qu'il veuille à mon ſecours s'employer aujourd'hui.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience,
Il a daigné tantôt me faire confidence.
Il a mille ſecrets pour guérir bien des maux.
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet ſalutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere...

ALBERT.

Ah ! Monſieur !

CRISPIN.

Refuſer, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin & l'heure qu'il étoit !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie,

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié voir éteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours ?
Monſieur, parlez pour moi.

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment.
Oui, je veux la guérir, & radicalement.

ALBERT.

Quoi! vous pourriez...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le reméde qu'il eſt plus à propos de ſuivre,
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſûr que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien, qu'elle ne ſoit guérie.

SCENE IX.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

QUe veut dire cela? Par quel heureux deſtin
Es-tu donc à ſes yeux devenu médecin?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt ſa vûe aiant ſû m'interdire,
Pour cacher mon deſſein & me déguiſer mieux,
J'ai dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux;

Que j'avois pour tous maux des ſecrets admirables;
Et faiſois tous les jours des cures incurables ;
Et voilà juſtement ce qui fait ſon erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur.
Renaître en ce moment l'eſpérance & la joie.
Allons nous conſulter, & voir par quelle voie
Nous pourrons réuſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout : mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet, ſans ce premier mobile.
Nous ſommes ſans argent, qui nous en donnera ?

ERASTE *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN.

L'amour y pourvoira ?
Il ſemble à ces meſſieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour ſoient des lettres de change.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *ſeul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entens.
Qu'une fille a d'eſprit, de raiſons, de bon ſens;
Quand l'amour une fois, s'emparant de ſon ame,
Lui peut communiquer ſon génie & ſa flamme!
De mon côté j'ai pris, ainſi que je le doi,
Tous les ſoins que l'amour peut attendre de moi.
Criſpin eſt averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque ſecours d'argent nous ſeroit néceſſaire.

SCENE II.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

JE ne puis demeurer en place un ſeul moment;
Je vais, je viens, je cours, tout accroit mon tourment.
Près d'elle, mon eſprit comme le ſien, ſe trouble;
Son accès de folie à chaque inſtant redouble.

Ah! Monſieur! ſuis-je aſſez au rang de vos amis,
Pour m'aider du ſecours que vous m'avez promis?
Cet homme qui tantôt m'a vanté ſa ſcience,
Veut-il de ſes ſecrets faire l'expérience?
En l'état où je ſuis je dois tout accorder,
Et lorſque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaiſir de rendre un bon office.
On ſe doit en tout temps l'un à l'autre ſervice.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner des marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit ſe rendre,
J'ai voulu ſur le mal le ſonder & l'entendre:
Mais il m'en a parlé dans des termes ſi nets,
En m'en développant la cauſe & les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en ſait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel ſervice, monſieur, peut être égal au vôtre!
Comme le ciel envoye ici, ſans y ſonger,
Cette honnête perſonne exprès pour m'obliger!

ERASTE.

Je ne garantis point ſa ſcience profonde.
Vous ſavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tréſors.
C'eſt beaucoup s'il n'ont pas reſſuſcité des morts.
Mais ſi l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire,
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme eſt votre affaire.

Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le ſouhaitez vous en ferez l'eſſai.
D'un office d'ami ſimplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, monſieur, de ſon mérite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenans.

SCENE III.

LISETTE, AGATHE *en vieille*, ERASTE, ALBERT.

LISETTE.

AH! Ciel! Vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis, Dieu vous gard', mes enfans.
Hé! bien? Qu'eſt-ce? Comment paſſez-vous votre temps?
Que le ciel pour long-temps la ſanté vous envoye,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante ; & malgré ſa vieilleſſe ;
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho ! Vous me regardez ! Vous êtes ébobis
De me trouver ſi fraîche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes.
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunettes.
Je ſirote mon vin, quel qu'il ſoit, vieux, nouveau,
Je fais rubis ſur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte !

AGATHE.

Oui, vraiment du Champagne encor, ſans qu'il en reſte.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt dix-huit ans,
Vienne la ſaint Martin.

LISETTE.

La jeuneſſe eſt complette.

AGATHE.

Tout autant : mais je ſuis encore verdelette,
Et je ne laiſſe pas, à l'âge où me voilà ;
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en content, dà.

Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te diſe,
Les hommes d'aujourd'hui, c'eſt piétre machandiſe :
Ils ne valent plus rien ; & pour en ramaſſer,
Tiens, je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.

ERASTE.

De ces vapeurs ſouvent eſt-elle travaillée ?

ALBERT.

Helas ! Jamais. Il faut qu'on l'ait enſorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon peſant d'or.
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit miſe à treize ans en ménage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt en un péril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille.
A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A vingt-ſept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fécondité ! Quatorze !

AGATHE.

Oui, tous grouillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voiois aucun tourné comme les nôtres,
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,

Ils m'ont juſqu'à préſent chicanné mon douaire ?
Un douaire gagné ſi légitimement !

ALBERT.

Hela ! Peut-on plus loin pouſſer l'égarement ?

LISETTE *à part.*

La friponne, ma foi, joue à charmer, ſes rôles.

AGATHE.

J'aurois très-grand beſoin de quelque cent piſtoles,
Prêtez-les moi, monſieur, pour ſubvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours ſera le déſeſpoir.

ALBERT.

Mais ſonge, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme,
Ne me refuſez pas de grace cette ſomme.

ALBERT.

Je veux flatter ſon mal.

ERASTE.

Vous ferez ſagement,
Il ne faut pas, de front, heurter ſon ſentiment.

LISETTE.

Si vous lui reſiſtez, elle eſt fille, peut-être,

A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

ALBERT.

D'accord.

LISETTE.

Il me ſouvient que vous avez tantôt
Reçu ces cens louis ou du moins peu s'en faut.
Quel riſque à ſes déſirs de vouloir condeſcendre?

ALBERT.

Il eſt vrai qu'à l'inſtant je pourrai lui reprendre.
Tien, voilà cet argent : va, puiſſent au procès
Ces cens louis prêtés donner un bon ſuccès.

AGATHE *prenant la bourse.*

Je ſuis ſûre à preſent du gain de notre affaire.
Mais ce ſecours m'étoit tout-à-fait néceſſaire.
Donne à mon procureur, Liſette, cet argent,
Je crois qu'à me ſervir il ſera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez auſſi, madame;
Que je veux vous ſervir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens ſur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce beſoin preſſant;
Solliciter mon juge, & demander juſtice.
Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce ſervice!
Qu'une veuve eſt à plaindre, & qu'elle a de tourmens.

Quand elle a mis au jour de méchans garnemens!

LISETTE *bas à Eraſte.*

Voilà de quoi, monſieur, avancer votre affaire.

ERASTE.

J'aurai ſoin du procès; je ſais ce qu'il faut faire.

ALBERT *à Liſette.*

Prens bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin.
J'en répons corps pour corps, il eſt en bonne main.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

VOus voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne ſais qui l'arrête. Il devroit être ici.
Mais je le voi qui vient, n'ayez plus de ſouci.

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

EH! Monſieur, venez donc. Avec impatience,
Tous deux nous attendons ici votre préſence.

CRISPIN.

Un ſavant philoſophe a dit élégamment :
Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement.
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choſes,
Pour ſavoir ſi le mal dont nous cherchons les cauſes,
Réſide dans la baſſe ou haute région.
Hipocrate dit oui, mais Gallien dit non ;
Et pour mettre d'accord ces deux meſſieurs enſemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me ſemble.

ALBERT.

Vous voyez donc, monſieur, d'où procéde ſon mal ?

CRISPIN.

Je le vois auſſi net qu'à travers un criſtal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous ſaurez que depuis tantôt, la belle
Sent toujours de ſon mal quelque triſte nouvelle.
En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
Monſieur m'a conſeillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle ſeroit beaucoup mieux dans les ſiennes ;
Mais j'eſpere emploier utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guéri de ces maux quelquefois !

CRISPIN.

Moi ! Si j'en ai guéris ? Ah ! vraiment, je le crois :
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.
Je laiſſe aux médecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence :
Mais l'objet de mon art eſt plus noble : il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hipocondriaque ;
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain,
Sage comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT.

Je vous ſuis obligé, monſieur, d'un ſi grand zéle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît, monſieur, il n'en eſt pas beſoin,
Et de vous l'amener je vais prendre le ſoin.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intereſſe.
Agathe en ton abſence, avec un tour d'adreſſe,
A ſû tirer d'Albert ces cent Louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc !

ERASTE.

Tu ſauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, ſans chercher davantage
De quoi ſauver Agathe, & nous mettre en voyage.
Pourvû qu'un ſeul moment nous puiſſions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il ſuivra ſes pas, nous ne ſaurions rien faire.

CRISPIN.

Repoſez-vous ſur moi, je répons de l'affaire.
Vous avez de l'eſprit, je ne ſuis pas un ſot,
Et la fauſſe malade entend à demi mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous, mais qu'importe?
La piéce en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots
Ainſi que tu l'as dit déja fort à propos,

Tu pourrois la guérir de cette maladie,
Si quelqu'autre vouloit prendre la freneſie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laiſſe-moi faire après le reſte ſeulement;
Va, ſi de belle peur le vieillard ne trépaſſe,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce deſſein,
Sans en avoir rien ſû, puiſſe prêter la main?

ALBERT.

Je l'inſtruirai de tout, je t'en donne parole;
Mais ſonge ſeulement à bien jouer ton rôle;
Et lorſque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuſe le vieillard du mieux qu'il ſe pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le miſtére;
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder: mais je le vois qui ſort.

CRISPIN.

Dieu conduiſe la barque, & la mette à bon port.

SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

AH! Meſſieurs! Sa folie à chaque inſtant augmente:
Un tranſport martial à préſent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'eſt miſe en homme. En cet accès fatal,
Elle a pris auſſi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de ſang, de combats;
Mon argent doit ſervir à lever ſes ſoldats,
Elle veut m'enrôler.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en juſte-au-corps, avec un bonnet de dragon.*

MOrbleu, vive la guerre!
Je ne puis plus reſter inutile ſur terre.

Mon équipage eſt prêt. Ah, Marquis ! En ce lieu
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne,
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! Quel égarement !

AGATHE.

Parbleu, les officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux uſuriers.
Pour tirer de leurs mains cent mauvaiſes piſtoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôles.
Celui qui m'a prêté ſon argent, je le tiens
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puiſſe trouver en affaires pareilles.
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ſes oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller ſervir le roi,
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERASTE

Par tout où vous irez je ſuis de la partie.
(*à Albert.*)
Il faut avec prudence entrer dans ſa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaiſir l'étendart de l'amour.
Je puis ſous ſes drapeaux aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'eſprit, des manieres,
Je ſais l'art de réduire aiſément les plus fieres.
Mais quoi ! Que voulez-vous ? Je ne ſuis point leur fait.

Le beau ſexe ſur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire eſt mon penchant. Cette gloire inhumaine
A ſon char éclatant en eſclave m'enchaîne,
Ce pauvre ſexe meurt & d'amour & d'ennui,
Sans que je ſois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délai, je cours où la gloire m'appelle.
Améne mes chevaux, l'occaſion eſt belle,
Partons, courons, volons.

CRISPIN.

Je ne la quitte pas;
Et ſuis prêt à la ſuivre au milieu des combats.

(*Albert ſurprend Eraſte parlant bas à Agathe.*)

ERASTE.

J'examinois ſes yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent ſans doute va la prendre,
Lequel ſera ſuivi d'un aſſoupiſſement.
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vîtement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déja d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deuil! Que d'amantes en pleurs!
Enfans, ſuivez-moi tous, ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout reſſente ici l'horreur & le carnage.
La bayonette au bout du fuſil. Ferme, bon,
Frapez, ſerrez vos rangs, percez cet Eſcadron.
Les coquins n'oſeroient ſoutenir notre vûe.

Ah ! Marauts, vous fuyez ? Non, point de quartier, tuc.

(*Elle tombe pâmée dans un fauteuil.*)

CRISPIN.

En peu de temps voilà bien du ſang répandu.

ALBERT.

Sans eſpoir de retour elle a l'eſprit perdu.

CRISPIN.

Tout ſe prépare bien, je la vois qui repoſe.
Son mal à mon avis, ne provient d'autre choſe,
Que d'une humeur contrainte, un eſprit irrité,
Qui veut avec effort ſe mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a ſaiſi ſon idée.

LISETTE.

Comment ! La pauvre fille eſt-elle poſſedée ?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il la faut ſauver,
Eſt bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un ſujet, dans cette maladie,
En qui je fiſſe entrer cette eſprit de folie,
Je vous répondrois bien...

ALBERT.

Liſette eſt un ſujet,
Qui ſans aller plus loin, vous ſervira d'objet.

LISETTE.

Je vous baiſe les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien. Je ne ſuis que trop folle.

ERASTE

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inſtant.

CRISPIN.

Malepeſte ! Ceci n'eſt pas un jeu d'enfant.
On ne ſauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend ſéance,
Je puis, ſans me flatter, l'en tirer aiſément;
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE *à Albert*,

Pour ſavoir aujourd'hui juſqu'où va ſa ſcience,
Je veux bien me livrer à ſon expérience.
Je commence à douter de l'effet, & je croi
Qu'il s'eſt voulu moquer & de vous & de moi.
Je veux l'embaraſſer.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Et non comme cela,
Un genouil contre terre, & vous, tenez bien, là,
Toujours ſur ſes beaux yeux votre vûe aſſurée,
Votre main dans la ſienne étroitement ſerrée.
(*à Albert*)
Ne conſentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain ?

ALBERT.

Oui, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.

Criſpin fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux amans, en diſant :

MICROC, SALAM, HIPOCRATA.

AGATHE *ſe levant de ſon fauteuil.*

Ciel ! Quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux ?

ERASTE.

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux ?

AGATHE.

Quel calme en mon eſprit vient ſucceder au trouble ?

ERASTE.

Quel tumulte confus dans mes ſens ſe redouble ?
Quels abymes profonds s'entrouvrent ſous mes pas?
Quel dragon me pourſuit? Ah! Traitre, tu mourras.
D'un monſtre tel que toi, je veux purger le monde.

(*Eraſte pourſuit Albert l'épée à la main, Criſpin ſe met au-devant.*)

CRISPIN.

Ah, monſieur ! Evitez ſa rage furibonde.
Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ERASTE.

Laiſſez-moi, de ſon flanc
Tirer des flots mêlés de poiſon & de ſang.

CRISPIN *retenant Eraſte.*

Aux accès violens dont ſon cœur ſe tranſporte,

Je voi que j'ai donné la doze un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juſte fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
Du bon eſprit de vin, des goutes d'Angleterre,
Pour calmer cet eſprit & ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échaper.

ALBERT *tirant ſa clef.*

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Liſette, tiens ma clef, va, cours vîte là-haut ;
Prens la phiole où...

LISETTE.

Je crains, en ce déſordre extrême
De faire un *qui pro quo*, vous ferez mieux vous-même.

CRISPIN.

Courez donc au plûtôt. Laiſſerez-vous périr,
Un homme qui pour vous s'eſt offert à mourir ?

LISETTE *le pouſſant.*

Allez vîte, allez donc.

ALBERT.

Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

NE perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favoriſe, Albert ne ſaura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon ſort & ma vie.
Vive, vive Criſpin, & vivat la Folie !
Allons courir les champs ; pour remplir notre ſort,
Et le laiſſons tout ſeul exhaler ſon tranſport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT *ſeul, tenant une phiole à ſa main.*

J'Apporte un élixir d'une force étonnante.
Mais, je ne vois plus rien. Quel ſoupçon m'épouvante !
Liſette ? Agathe ? O ciel ! Tout eſt ſourd à mes cris.
Que ſont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur, à la force, au ſecours ? Je ſuccombe.
Où marcher ? Où courir ? Je chancelle, je tombe.

Par leur feinte folie ils m'on: enfin ſéduit ;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voilà de mon amour la ſuite ridicule.
Ah ! Maudite bouteille, & vieillard trop crédule !
Allons, ſuivons leurs pas, ne nous arrêtons plus.
Traîtres de raviſſeurs, vous ſerez tous pendus.
Et toi, ſexe trompeur, plus à craindre ſur terre,
Que le feu, que la faim, que la peſte, & la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rens pour jamais au diable qui te fit.

ACTEURS du Mariage de la Folie.

CLITANDRE, ami d'Eraſte.

ERASTE, amant d'Agathe.

AGATHE, amante d'Eraſte.

ALBERT.

LISETTE, ſervante de monſieur Albert.

CRISPIN, valet d'Eraſte.

MOMUS.

LA FOLIE.

LE CARNAVAL.

Troupes de gens maſqués.

Une Pagode.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

DIVERTISSEMENT pour la Comédie des Folies amoureuſes.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.

TU ne pouvois, ami, faire un plus digne choix.
Cette jeune beauté ravit, enléve, enchante,
Aux yeux de tout le monde elle eſt toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre ſous ſes loix.

ERASTE.

Je le ſuis d'autant plus, que ſelon mon attente,
Je retrouve toujours le même cœur en toi:
Un ami généreux, une ame bien-faiſante
Qui prend à mon bonheur la même part que moi;
Et l'accueil qu'ici je reçoi,
Eſt une faveur éclatante,
Que je reſſens comme je doi.

CLITANDRE.

Point de compliment, je te prie,
Nous ſommes amis de long-temps,
Baniſſons la cérémonie.
Je ſuis ravi de t'avoir dans un temps,
Où ſe trouve chez moi ſi bonne compagnie.
Attendant que tes feux ſoient tout-à-fait contens,
Pendant que votre hymen s'apprête,
A vous déſennuyer nous travaillerons tous,
Et nous honorerons la fête,
Des amuſemens les plus doux.

ERASTE.

Tout reſpire chez toi la joye & l'allegreſſe,
Y peut-on manquer de plaiſirs?
A-t-on même le temps de former des déſirs?
De tous les environs la brillante jeuneſſe,
A te faire la cour donne tous ſes loiſirs.
Tu la reçois avec nobleſſe,
Grand'chere, vin délicieux,
Belle maiſon, liberté toute entiere,

Bals, concerts, enfin tout ce qui peut ſatisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Ici le moindre domeſtique
A du talent pour la muſique.
Chacun, d'un ſoin officieux,
A ce qui peut plaire s'applique.
Les hôtes même, en entrant au château,
Semblent du maître épouſer le génie.
Toujours ſociété choiſie;
Et ce qui me paroît ſurprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLITANDRE.

Pour être heureux, je l'avouerai,
Je me ſuis fait une façon de vie
A qui les ſouverains pourroient porter envie,
Et tant qu'il ſe pourra, je la continuerai.
Selon mes revenus je régle ma dépenſe,
Et je ne vivrois pas content,
Si toujours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance,
Les Dames, le jeu, ni le vin,
Ne m'attachent point à moi-même;
Et cependant je bois, je joue, & j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne ſe rien refuſer, voilà tout mon ſiſtême;
Et de mes jours ainſi j'attraperai la fin.

ERASTE.

Sur ce pied-là ton bonheur eſt extréme.

Heureux qui peut jouir d'un ſemblable deſtin !

CLITANDRE.

J'en ſuis content. Mais que nous veut Criſpin ?

Comme le voilà fait ?

SCENE II.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN *en habit de médecin.*

ERASTE.

QUe veux-tu ? Qui t'améne ? Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, monſieur, mais je ſuis hors d'haleine, Je n'en puis plus.

ERASTE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce château l'on a ſuivi nos pas.

ERASTE.

Ah, ciel,

CLITANDRE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

Après la belle Helene,
Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître ! De quoi ris-tu ? Dy.

CRISPIN.

De votre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaiſir à me tenir en peine !
Qui nous a ſuivi ? Parle. Eſt-ce notre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas, monſieur, ce ſont des folles & des fous
Aux environs d'ici la campagne en eſt pleine ;
En grande bande ils viennent tous ;
Et Momus qui vous les amene,
A fait de ce château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toi-même es-tu fou ? Dy-le moi ; je te prie.
Quel habit as-tu là ? Que viens-tu nous conter ?

CRISPIN.

Non par ma foi, monſieur, ce n'eſt point réverie.
Le Carnaval, Momus, & la Folie
Viennent avec leur ſuite ici vous viſiter.
Et j'ai crû devant eux devoir me préſenter
En habit de cérémonie,
Suis-je bien ?

CLITANDRE.

C'eſt ſans doute une galanterie,
Que quelqu'un de la compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris ſoin d'inventer.
Chacun, ſelon ſon goût, chaque jour en fait naître.
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'eſt la Folie en propre original,
Vous dit-on, de mes yeux moi-même je l'ai vûe;
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenue,
Riant, danſant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois ſuivis d'une cohue.
Ho! Vous allez chez vous avoir un joli bal.

CLITANDRE.

C'eſt juſtement ce que je penſe.

CRISPIN.

On ſent déja l'effet de ſa puiſſance.
Je ne vous dirai point ni comment ni par où:
Mais je ſais bien qu'à ſa ſeule préſence,
Dans le château tout eſt devenu fou.

ERASTE.

Oh! Pour toi je vois bien que tu n'es pas trop ſage.

CRISPIN.

Liſette, que voilà, ne l'eſt pas davantage.

SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

QU'eſt-ce que tout ceci ?

LISETTE.

Me le demandez-vous ?
Que pourroit-ce être que la ſuite
De ce que la Folie a déja fait pour nous ?
Par elle ma maîtreſſe évite
L'hymen, & les fers d'un jaloux.
Elle a trouvé tant d'art, tant de mérite
Dans cette heureuſe invention
Qui facilita notre fuite,
Que c'eſt par admiration
Qu'elle vient vous rendre viſite,
Avec un cortége de fous
Les plus divertiſſans de tous.
A la bien recevoir, meſſieurs, on vous invite.
Juſqu'au jour de votre union,
Ma maîtreſſe conſent d'être ſa favorite :
Mais ce n'eſt qu'à condition,
Que l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira.

Je n'ai de ſon pouvoir aucune défiance,
Et je prévois que ſa préſence,
En nous divertiſſant, même nous ſervira.

CRISPIN.

Avec Momus la voici qui s'avance.
Joye, honneur, ſalut, & ſilence.

Marche fort courte pour Momus, & la Folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, *& les acteurs de la ſcene précédente.*

MOMUS.

CEtte foule qui ſuit nos pas
Eſt moins folle qu'elle ne ſemble.
Les plus fous des mortels ne ſont pas
Ceux que le plaiſir raſſemble.

LA FOLIE *chante les quatre premiers vers.*

De ces agréables demeures
Le galant ſeigneur veut-il bien
Nous recevoir chez lui pour quelques heures,
Pour quelques jours, s'il eſt moyen?

Elle parle.

Avec entiere garantie
De n'occuper que ſon château,

Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuſe manie.

Elle chante.

Je le promets, foi de Folie.

CLITANDRE.

Diſpoſez de ces lieux au gré de votre envie;
Vous m'offrez un parti qui me paroît trop beau :
Avec plaiſir je l'accepte ; & vous êtes
La maîtreſſe chez moi. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez ; ce qui vous conviendra,
Nous ſervira de loix, on vous obéira.

LA FOLIE.

Sur ce pied-là, je puis vous dire
Que j'y viendrai tenir tous les ans déſormais
Les états de mon vaſte empire.
J'y viendrai, je vous le promets.
Pour aujourd'hui j'amene ici l'élite
De mes plus fidéles ſujets,
De qui la troupe favorite
De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De ſon mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons, mon fiancé, monſieur du Carnaval,
Un petit air en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

Tandis que pour quelque temps
L'hiver interrompt la guerre,

Et que juſqu'au Printemps
Mars a quité ſon tonnerre,
Je viens avec vous ſur la terre,
Partager ces heureux inſtans.
Venez enfans de la gloire,
Vous ranger ſous mes drapeaux.
Après des chants de victoire
Qui couronnent vos travaux,
Chantez des chanſons à boire.
Evitez les trompeurs appas,
Dont l'amour voudra vous ſurprendre,
Fuyez & ne l'écoutez pas,
Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.

On danſe.

MOMUS.

C'eſt ſe tremouſſer hardiment;
Et voilà des folles finguantes,
Qui pouroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus peſantes;
Témoin monſieur du Carnaval.
Voyez de quoi cet animal s'aviſe,
De ſe charger de telle marchandiſe.
Baſte, l'Hymen eſt ſûr, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen eſt ſûr? Pas tout-à-fait, je penſe.

LE CANAVAL.

Comment donc!

LA FOLIE.

Rien n'eſt moins certain.

MOMUS.

Ah, ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence,
Mais je ne le voudrai peut-être pas demain.
Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Tu n'as pas réſolu de lui donner la main?

LA FOLIE.

Oui-da, très-volontiers, qu'il la prenne en cadence.
Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danſe.
Oh bien! Je vais danſer auſſi par complaiſance.
Nous verrons qui s'en lassera,
Allons guai, quelque contredanſe.
Il danſe.

MOMUS *après avoir danſé.*

Ma foi, je n'en puis plus.

LA FOLIE *au Carnaval.*

A toi, mon gros bedon.
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danſe point.

LA FOLIE.

Un petit rigaudon.

Je t'en aimerai mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Oui, vous le prenez ſur ce ton ;
Il vous ſied bien d'être en colère !
Fi le vilain, le triſte Carnaval !
Je ſerois bien lottie avec cet animal.
Eſt-ce donc, en grondant, que tu prétens me plaire ?
Va, je renonce à l'union,
Et j'ai mauvaiſe opinion
D'un Carnaval attrabilaire.

LE CARNAVAL.

Je ne le ſuis que par réflexion.

LA FOLIE.

Eh ! Quand on ſe marie, eſt-ce qu'il en faut faire ?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur légére,
Avec eſprit de contradiction ;
Ma divine moitié, ſoit dit, ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord, rien n'eſt conclu, veux-tu rompre la paille ?
Ce n'eſt point un affront pour moi que tes refus.
Je m'en moque, & voilà Momus,
Qui tout Dieu qu'il eſt....

MOMUS.

Tout coup vaille !

Je ſuis toujours prêt d'épouſer ;
Et j'enrage en effet de voir que la Folie,
Trop facile à s'humaniſer,
S'encanaille, & ſe méſallie,
Et qu'un ſimple mortel prétende en abuſer,
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval....

LE CARNAVAL.

Chacun ſait ſon affaire ;
Monſieur Momus ; perſonne, que je croi,
Dans tout pays n'eſt inſtruit mieux que moi
Des bons tours qu'aux maris les femmes ſavent faire ;
Et le temps où je régne, eſt celui d'ordinaire
Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
Depuis que je ſuis dans l'emploi,
J'ai vû l'hymen traité de gaillarde maniere.
Et ce que tous les jours je voi,
Seigneur Momus, fait que je deſeſpére
D'être exempté de la commune loi.

MOMUS.

Pauvre ſot, pourquoi donc ſonger au mariage?

LE CARNAVAL.

Je ſuis amoureux à la rage,
Et ne puis être heureux ſans devenir mari.

MOMUS.

Epouſe donc, ſans tarder davantage ;
Et de l'amour bien-tôt tu te verras guéri.

LE CARNAVAL.

Hé bien ſoit, ferme, allons, courage;
Je veux bien n'en pas appeller,
Et je ſuis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Hola, petit mari, lorſque de jalouſie
Je te verrai l'ame ſaiſie,
Je ſaurai bien t'en garantir.
Elle ne ſe nourrit que dans l'incertitude;
Et moi qui ne ſai pas mentir,
Si je fais par hazard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquiétude,
J'aurai ſoin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand merci.

MOMUS.

Rien n'eſt plus honnête;

LA FOLIE.

Je ſuis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
Au hazard de m'en repentir.
Je ſais le monde, & ne ſuis pas ſi bête;
Que lorſqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aiſément dequoi le divertir.
Allons, pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moi s'allie.

LA FOLIE.

Il va ſe mettre en train, ah! Le joli garçon!

LE CARNAVAL.

M'aimeras-tu ?

LA FOLIE.

C'eſt ſelon la chanſon.

LE CARNAVAL *chante*

L'Hymen en ma faveur allume ſon flambeau ;
Je ſuis charmé de ma conquête.
Amour, viens honorer la fête,
Et couronner un feu ſi beau.

MOMUS *chante.*

L'hymen en ce beau jour t'aprête
Une couronne de ſa main,
Tu t'en repentiras peut-être dès demain.
Souvent, quoique l'amour ſoit prié de la fête ;
Il ne l'eſt pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

Si l'amour volage s'envole,
Et veut me quitter ſans retour,
Viens, Bacchus, c'eſt toi qui conſole
De l'inconſtance de l'amour.

MOMUS.

La chanſon eſt jolie.

LA FOLIE.

Oui, j'en ſuis fort contente.
Il me plaît aſſez quand il chante ;
Et s'il ne s'étoit pas préſenté pour mari,
J'en aurois fait peut-être un favori ;
La muſique me prend, j'ai du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle ;
Sans y chercher trop de façon.
Allons, à votre tour, prenez bien votre ton.

ENTRE'E.

Enſuite LA FOLIE chante.

Mortels, que le ſort le plus doux
Sous mon vaſte empire a fait naître ;
Quelle fortune eſt-ce pour vous,
Quand vous ſavez bien la connoître ?
Les plus heureux ſont les plus fous ;
Gardez-vous de ceſſer de l'être.

ENTRE'E.

DANSE EN DIALOGUE

Entre Momus, & la Folie.

LA FOLIE.

Momus ?

MOMUS.

Plaît-il ?

LA FOLIE.

Tu m'as aimée ?

MOMUS.

Un peu.

LA FOLIE.

Beaucoup.

MOMUS.

Trop tendrement.

LA FOLIE.

De toi j'avois l'ame charmée.

MOMUS.

Pourquoi donc prendre un autre amant ?

LA FOLIE.

J'ai dû changer.

MOMUS.

Et pourquoi je te prie ?

LA FOLIE.

Pour te faire enrager.

MOMUS.

L'excuſe en eſt jolie.

LA FOLIE.

Volage.

MOMUS.

Ingrate.

LA FOLIE.

Ah ! ah !

MOMUS.

Tu ris de mon tourment.

LA FOLIE.

Bon ! Si j'en uſois autrement,
Je ne ſerois pas la Folie.

MOMUS.

S'il eſt des fous heureux, ils ne le ſont pas tous.
Et vous allez en voir un d'une eſpéce

Autant à plaindre. . . .

LA FOLIE.

Qui ſeroit-ce ?

MOMUS.

Monſieur Albert.

ERASTE.

Ah ! Ciel !

AGATHE.

C'eſt mon jaloux.

MOMUS.

Juſtement, un vieux fou qui cherche ſa maîtreſſe,
Et cette maîtreſſe, c'eſt vous.

LA FOLIE.

Qu'il entre, je veux bien l'entendre.

AGATHE.

Eh ! quoi, madame, au lieu de le faire chaſſer. . .

ERASTE.

Je vous conjure, au nom de l'amour le plus tendre. . . . .

LA FOLIE.

Vous l'avez priſe, il faut la rendre,
Mon pauvre ami.

ERASTE.

Rien ne m'y peut forcer.

LA FOLIE.

L'un des deux doit y renoncer.
Et le plus fou des deux, de moi doit tout attendre.

ERASTE.

Je ſuis perdu, ciel !

LA FOLIE.

Non, vous y devez prétendre;
Plus que vous ne pouvez penſer.
Je me déclare en ceci votre amie,
Et c'eſt être plus fou qu'un autre aſſurément
De prendre ſérieuſement
Ce qu'en riant dit la Folie.

ERASTE.

Madame.....

AGATHE.

Vous cherchiez à nous embaraſſer.

LISETTE.

La choſe n'étoit pas trop facile à comprendre.
Voici le loup garou.

SCENE DERNIERE.

ALBERT, AGATHE, LISETTE, MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE.

ALBERT.

JE crains de me méprendre,
A qui, monſieur, me faut-il adreſſer?

MOMUS.

Vous voyez votre ſouveraine.

LA FOLIE.

Ah ! Le plaiſant magot ! Que veux-tu ? Qui t'améne ;

ALBERT.

Une ingrate que j'aime ; & qu'un godelureau
Eſt venu m'enlever juſques chez moi, madame.
On m'a dit qu'elle étoit ici, je la reclame ;
Je la vois, permettez...

AGATHE.

Tout beau, monſieur, tout beau.
Dans vos prétentions quel droit vous autoriſe ?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont miſe.

AGATHE.

Ils ont fait un beau coup vrayment !
Mais pour réparer leur ſottiſe,
La Folie & l'Amour ont fait adroitement
Réuſſir l'heureuſe entrepriſe
Qui m'a rendue à mon premier amant.
Il m'a conduite en ce lieu de franchiſe,
Où ſans crainte on peut dire vrai,
Je l'aime autant que je vous hai.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE.

Ma favorite ;
C'eſt parler net & clairement ;

Et je ſuis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma ſuite,
Qui s'explique ſi ſenſément.
Sais-tu, mon bon ami, quel parti tu dois prendre ?

ALBERT.

Parlez. De vos conſeils je me fais une loi.

LA FOLIE.

Ou te conſoler, ou te pendre.

ALBERT.

Me conſoler !

LA FOLIE.

Je parle contre moi.
D'extravagant, je veux te rendre ſage.
Te conſoler, eſt le meilleur pour toi.
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me conſoler, que faut-il faire ?

LE CARNAVAL.

Boi.

LE CARNAVAL. *chante.*

Infortuné, veux-tu m'en croire ?
Renonce aux plaiſirs amoureux ;
Prens le parti de boire,
Laiſſe-là l'himen, & ſes feux.
La jeuneſſe a ſeule en partage,
L'amour & les tendres deſirs :

Mais tu peux encore à ton âge,
Suivre Bacchus, & ſes plaiſirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux paſſer le reſte de ma vie,
Sans être amoureux, ni jaloux.
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE *à Eraſte.*

Monſieur, de mon aveu, vous ſerez ſon époux.

ALBERT.

Le bon vin deſormais ſera ſeul mon envie.
Il faut que ce ſoit lui qui nous reconcilie,
Je brûle d'en boire avec vous.
Dure éternellement ma nouvelle folie.

CHANSON *en branle.*

Tous les Mortels nous ſont hommage,
Les plus ſages & les plus fous;
En tous lieux, tout temps, & tout âge,
Aucun d'eux n'échape à nos coups.
Lorſque l'on change dans la vie
De goût, d'humeur, ou de façon,
Eſt-ce devenir ſage? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Damon jeune avoit la manie
De vouloir mourir vieux garçon.
A trente ans il paſſoit ſa vie

Plus retiré qu'un vieux barbon ;
Puis à ſoixante il ſe marie,
Et devient courtiſan, dit-on.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Un Amant las d'une cruelle
Dont il eſſuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pour elle ;
Et ſe donne tout à Bacchus.
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla ſa raiſon.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Un blondain à leſte équipage,
Grand adorateur de Venus,
Diſſipe d'un gros héritage
Le fond avec les revenus.
Puis à vieille riche il s'allie ;
Afin de ſe remettre en fond.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Chacun où ſon plaiſir l'appelle ;
Se porte dans le Carnaval,
Soit au jeu, ſoit près d'une belle ;

L'un au cabaret, l'autre au bal.
Vous venez à la Comédie,
Quand un Opera n'eſt pas bon.
Eſt-ce devenir ſage? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

FIN.

LES
MENECHMES,
COMEDIE.

REPRESENTEE EN 1706.

EPITRE

EPISTRE
A MONSIEUR
DESPREAUX.

FAvori des neuf ſœurs, qui ſur le mont Parnaſſe,
De l'aveu d'Apollon, marches ſi près d'Horace;
O toi qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, & mis l'envie aux fers,
Et qui par un deſtin auſſi noble que juſte,
Trouves pour bienfaiteur un prince tel qu'Auguſte:
Ouvre une main facile; accepte avec plaiſir
Un Poeme imparfait, enfant de mon loiſir.
De tes traits éclatans admirateur fidéle,
Ton ſtile de tout tems me ſervit de modéle;
Et ſi quelque bon vers par ma veine eſt produit,
De tes doctes leçons ce n'eſt que l'heureux fruit.
Toi-même as bien voulu, ſenſible à mes prieres,
Sur cet ouvrage offert me prêter des lumieres.
Ton aplaudiſſement que rien n'a ſuſpendu,
De celui du public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux, en effet, dans le ſiécle où nous ſommes,
Aux régles du bon goût aſſujettir les hommes?
Qui connoît mieux que toi le cœur & ſes travers?
Le bon ſens eſt toûjours à ſon aiſe en tes vers,

Et ſous un art heureux, découvrant la nature;
La vérité par tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toi, prendre un ſi noble eſſor;
Et de tous les métaux tirer des veines d'or?
Que d'auteurs, en ſuivant Deſpreaux & Pindare;
Se ſont fait un deſtin commun avec Icare!
De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherchés en vain;
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main.
Si je l'ai méritée, & que tu me la donnes,
Ce préſent ſur mon front vaudra mille couronnes;
Et pour diſciple enfin ſi tu veux m'avouer,
C'eſt par cet endroit ſeul qu'on pourra me louer.

REGNARD.

ACTEURS DU PROLOGUE.

APOLLON.
MERCURE.
PLAUTE.

La ſcene eſt ſur le Parnaſſe.

PROLOGUE.

Le théatre repréſente le Parnaſſe.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

HONNEUR au Seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah ! Dieu vous gard, ſeigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au ſacré vallon ?

MERCURE.

Vous ſavez, grand Dieu du Parnaſſe,
Que je ne me tiens guére en place.
J'ai tant de differens emplois,
Du couchant, juſqu'aux lieux où l'aurore étincelle,
Que ce n'eſt pas choſe nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras-droit du grand Dieu du tonnerre.

Votre peine eſt utile aux hommes comme aux
Dieux ;
Et c'eſt par vos ſoins que la terre
Entretient quelquefois commerce avec les cieux.

MERCURE.

Ce travail me laſſe & m'ennuye,
Lorſque je vois tant de Dieux fainéans,
Qui ne ſongent là-haut qu'à reſpirer l'encens,
Et qu'à ſe gorger d'ambroiſie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi.
S'il vous falloit donc, comme moi,
Eclairer la machine ronde,
Rendre la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Riſquer de tomber avec eux,
Et de faire un bucher du monde ;
Dans ce métier pénible & dangereux,
Vous auriez ſujet de vous plaindre.
Depuis que l'univers eſt ſorti du cahos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos?
Quoi qu'il en ſoit, parlons ſans feindre ;
A vous ſervir je ſerai diligent.
Le ſeigneur Jupiter, dont vous êtes l'agent,
Honnête ou non, c'eſt dont fort peu je m'embaraſſe,
Pour goûter des plaiſirs nouveaux,
A quelque nimphe du Parnaſſe
Voudroit-il en dire deux mots ?

MERCURE.

Vos Muſes ailleurs deſtinées,
Sont pour lui par trop ſurannées.
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tout vos faiſeurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épouſé quelqu'une,
Il faut à Jupiter des morceaux plus frians.
La qualité n'eſt pas ce qui plus l'inquiéte.
Une bergere, une griſette
Lui fait ſouvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela ſon épouſe ?

MERCURE.

Elle ſuit les tranſports de ſon humeur jalouſe.
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas ;
Et là-haut c'eſt comme ici bas.
Quand un époux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va ſon train.
Quand la dame en revanche, a formé le deſſein
De ſe dédommager d'un époux infidéle,
Et qu'un galant ſe rend patron
De la femme & de la maiſon ;
L'époux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en paſſe par-là,
Et qu'il avalle la pillule,
Ainſi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle eſt donc la raiſon nouvelle,

Qui près d'Apollon vous appelle ?

MERCURE.

Je vais vous le dire ; écoutez.
Vous ſavez qu'au ciel & ſur terre
On me donne cent qualitez.
Je ſuis l'agent du Dieu qui lance le tonnerre ;
Je conduis les morts aux enfers ;
Mon pouvoir s'étend ſur les mers :
Je ſuis le Dieu de l'éloquence :
Ma planette préſide aux fous,
Aux marchands ainſi qu'aux filous ;
Fort petite eſt la différence.
Je donne aux chimiſtes la loi :
Des pâles médecins la cohorte aſſaſſine
M'apelle ſuivant mon emploi ;
Le furet de la médecine :
Heureux, qui ſe paſſe de moi !

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourroient fatiguer quatre Dieux comme vous,
C'eſt celui de porter, je crois, les billets doux,
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon crédit eſt tombé, je ſuis de bonne foi.
Chacun depuis un temps de ce métier ſe pique ;
Et tant d'honnêtes gens exercent mon emploi,
Que je leur laiſſe ma pratique ;
Ils y ſont preſque tous auſſi ſavans que moi.

APOLLON.

Vous avez trop de modeſtie.
Mais venons donc au fait dont il eſt queſtion.

MERCURE.

Les ſpectacles, la comédie
Me donnent à Paris quelque occupation;
Je les ai pris ſous ma protection.
Pour célébrer une fête publique
J'aurois aujourd'hui grand beſoin
D'avoir quelque piéce comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé, quoi? Sans vous donner la peine
De venir ici de ſi loin,
N'eſt-il point là d'auteurs amoureux de la ſcéne,
Qui du théâtre encor puiſſent prendre le ſoin?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop-tôt la Parque meurtriere
Enleva le fameux Moliere,
Le cenſeur de ſon temps l'amour des beaux eſprits,
La comédie en pleurs, & la ſcéne déſerte
Ont perdu preſque tout leur prix;
Depuis cette cruelle perte,
Les plaiſirs, les jeux, & les ris,
Avec ce rare auteur ſont preſque enſevelis.

APOLLON.

Il faut réparer le dommage
Que le deſtin a fait au théâtre françois;

Et tirer du tombeau quelque grand perſonnage ;
Pour paroître encore une fois.
Plaute fut en ſon temps les délices de Rome,
Tel que Moliere fut le charme de Paris ;
Il tient ici ſon rang parmi les beaux eſprits,
Il faut conſulter ce grand homme.
Qu'on le faſſe venir.

MERCURE.

Certes je ſuis confus
Des bontés que pour moi. . . . .

APOLLON.

Finiſſons là-deſſus.
Entre des Dieux tels que nous ſommes :
Il ne faut pas de longs diſcours.
Laiſſons les complimens aux hommes,
Ils en ſont les dupes toujours.

SCENE II.

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON *à Plaute.*

PEndant que tu vivois je t'ai comblé de gloire ;
Autant que de ſon temps auteur le fut jamais ;
J'ai fait graver ton nom au temple de mémoire,
Et t'ai prodigué mes bienfaits,

PLAUTE.

PLAUTE.

Il eſt vrai ; mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux eſprits prodigue votre main,
N'ont rien de réel, de ſolide,
Et n'ôtent pas toûjours les ſoins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier inſipide ;
Court riſque de mâcher à vuide,
Et ſouvent de mourir de faim ;
Et ſi j'avois à reprendre naiſſance,
J'aimerois mieux être portier
D'un traitant, ou d'un ſous-fermier,
Que mignon de votre excellence.

MERCURE.

C'eſt faire peu de cas, & mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Appollon diſpenſe aux beaux eſprits,
Et mon avis n'eſt pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrois mieux parler qu'un autre.
Croiriez-vous que ſur mon déclin,
Laiſſant le Dieu des vers que j'étois las de ſuivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me ſuis vû réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin ?

PROLOGUE.

MERCURE.

Vous ?

PLAUTE.

Moi.

MERCURE.

Cet illuſtre Poete ?
Finir ſes jours au moulin ?

PLAUTE.

Oui.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu ſa retraite ;
Où donc renverrons-nous nos rimeurs d'aujourd'hui ?

APOLLON.

Un poete aiſément s'endort dans la moleſſe.
L'abondance ſouvent unie à la pareſſe,
Séche ſa veine & la tarit ;
Mais la néceſſité réveille ſon eſprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre ſort domeſtique ;
Je viens, charmé de vos talens,
Vous demander une piéce comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps ;
Pour ſavoir ſi le goût antique
Trouveroit à Paris encor des partiſans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caractéres,

Les eſprits, les mœurs, les manieres,
En près de deux mille ans ont bien changé, je croi.
Et par exemple, dites-moi,
A Paris aujourd'hui de quel goût ſont les dames ?

MERCURE.

Mais.... elles ſont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon temps, libres dans leurs ſoupirs,
Elles ne trouvoient point l'hymen un eſclavage;
Et faiſant du divorce un légitime uſage,
Elles changeoient d'époux au gré de leurs deſirs.

MERCURE.

Oh! Ce n'eſt plus le temps. Une loi plus auſtére
Fixe une Femme au premier choix,
Elle ne peut avoir qu'un époux à la fois:
Mais un uſage moins ſévére,
Aux coquettes du temps permet encor par fois
D'avoir autant d'amans qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'eſt un tempéramment; &, comme je le voi,
L'uſage adoucit bien la rigueur de la Loi.

PLAUTE.

Mais voit-on encor par la ville,
Une troupe lâche & ſtérile,
De fades & mauvais plaiſans,

Qui chez les grands de Rome alloient chercher à
vivre,
Et qui ne ceſſoient de les ſuivre,
Soit à la ville, ſoit aux champs ?
De lâches élateurs, des complaiſans ſerviles,
Que dans mes vers j'ai ſouvent exprimés ;
Des Paraſites affamés,
De ces importans inutiles,
Qui tous les jours dans les maiſons,
A l'heure du dîner, font de ſûres viſites ?

MERCURE.

Non, mais l'on y voit des gaſcons
Qui valent bien des paraſites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le voi,
Une piéce de moi, je croi, ne plairoit guére,
A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un auteur comique & François,
Qui pût accommoder le tout à ſa maniere ;
Porter la ſcéne ailleurs, changer, faire, & défaire.
S'il pouvoit réuſſir dans ce noble deſſein,
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me ſouviens qu'un de ces jours
Un auteur qui par fois erre dans ces détours,

Me fit voir un ſujet qu'on nomme
Les MENECHMES qu'il dit avoir tiré de vous
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout auteur que je ſois, je ne ſuis point jaloux
Que mon travail lui ſoit utile.
Le ſujet qu'il a pris,
Divertit autrefois un peuple difficile;
Et peut-être aura-t-il même ſort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui ſera néceſſaire,
Pour mettre la piéce en état.

APOLLON.

Et moi, je vais commencer ma carriere,
Et rendre au monde ſon éclat.

SCENE III.

MERCURE *ſeul.*

MEſſieurs, ne ſoyez point en peine
Comment je puis ſi promptement
Ajuſter cette piéce, & faire en un moment
Qu'elle paroiſſe ſur la ſcéne.
Nous autres Dieux, d'un coup de main,
Nous paſſons tout effort humain.
Agréez donc mes ſoins; & pour reconnoiſſance
D'avoir voulu vous divertir,
Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence,
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarterai de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourſe adroits, médecins, uſuriers,
Avocats babillards, inſolens créanciers;
Tous ces gens ſont ſous mon empire.
Et s'il eſt parmi vous quelqu'un
Poſſédant femme ou maîtreſſe fidéle,
(C'eſt un cas qui n'eſt pas commun)
Je n'emploirai jamais près d'elle,
Pour corrompre ſon cœur & ſa fidélité,

Ni mon art, ni mon éloquence.
C'eſt payer trop, en vérité,
Quelques momens de complaiſance:
Mais un Dieu doit uſer de généroſité.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

MENECHME. } freres jumeaux.
LE CHEVALIER MENECHME. }

DEMOPHON, pere d'Iſabelle.

ISABELLE, amante du chevalier.

ARAMINTE, vieille tante d'Iſabelle, amoureuſe du chevalier.

FINETTE, ſuivante d'Araminte.

VALENTIN, valet du chevalier.

ROBERTIN, Notaire.

UN MARQUIS.

Mr. COQUELET, Marchand.

La ſcene eſt à Paris, dans une place publique.

LES

MENECHMES,

OU

LES JUMEAUX.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME.

JE ſuis tout hors de moi, maudit ſoit le valet.
Pour me faire enrager, il ſemble qu'il ſoit fait.
Je ne puis plus long-temps ſouffrir ſa négligence;
Tous les jours le coquin laſſe ma patience,

Il ſait que je l'attens. . . Mais enfin je le voi.
D'où viens-tu donc, maraut ? Dis, parle, répons-moi.

SCENE II.

VALENTIN, LE CHEVALIER.

VALENTIN *portant une valiſe ; la met à terre, & s'aſſit deſſus.*

QUant à preſent, monſieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, ſouffrez que je reſpire ;
Je ſuis tout étouflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au déſeſpoir, & me jouer ces tours ?
Je ne ſais qui me tient, que de vingt coups de canne. . .
Quoi maraut, pour aller juſques à la Douane
Retirer ma valiſe, il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! Monſieur, ces commis ſont de terribles gens.
Les Juifs, tout Juifs qu'ils ſont, ſont moins durs, moins arabes.
Ils ne répondent point que par monoſſillabes.
Oui, non, paix, quoi ?.. monſieur.. Je n'ai pas le loiſir.
Mais, monſieur... Revenez. Faites-moi le plaiſir...

Vous me rompez la tête, allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a beſoin d'eux, ſont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu ſerois reſté juſqu'à l'heure qu'il eſt
Toujours à la douane ?

VALENTIN.

Oh, non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le commis qui gardoit ma valiſe,
Uſoit depuis un heure avec moi de remiſe ;
Las d'avoir pour objet un viſage ennuieux,
J'ai crû qu'au cabaret j'attendois beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande ſans ceſſe ?

VALENTIN.

Vous ſavez que chacun, monſieur, a ſa foibleſſe ;
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient malgré moi dans le mauvais chemin.
Je me ſens de bien vivre une aſſez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaiſe compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, monſieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraut ?

VALENTIN.

Monſieur, un long uſage,

De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Aſſez ſouvent d'un vin bien pris & mal cuvé,
Je vous ai vû le chef plus lourd qu'à l'ordinaire ;
J'ai même quelquefois prêté mon miniſtere.
Pour vous donner la main & vous conduire au lit ;
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux foibleſſes des autres,
Leur paſſer leurs défauts comme ils paſſent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerois d'aimer un peu le vin ;
Si je te connoiſſois à ce ſeul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ;
Tu reſſens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah ! Si je joue un peu, c'eſt pour paſſer le temps.
Quand vous paſſez les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entens jurer au travers de la porte ;
Je jure comme vous quand le jeu me tranſporte ;
Et ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, & moi ſur l'eſcalier.
Je vous imite en tout. Vous d'une ardeur extrême,
Bûvez, jouez, aimez ; je boi, je joue & j'aime :
Et ſi je ſuis coquet, c'eſt vous qui le premier,
Conſommé dans cet art, m'aprîtes le métier.
Vous allez chaque jour d'une ardeur vagabonde,

Faiſant raſle par tout, de la brune à la blonde.
Iſabelle à préſent vous retient ſous ſa loi ;
Vous l'aimez, dites-vous, je ne ſais pas pourquoi..

LE CHEVALIER.

Tu ne ſais pas pourquoi! Se peut-il qu'à ſes charmes,
A ſes yeux tout divins on ne rende les armes ?
Je la vis chez ſa tante, où j'en fus enchanté,
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN.

Autrefois cependant, pour ſa tante Araminte,
Toute folle qu'elle eſt, vous aviez l'ame atteinte.
J'approuvois fort ce choix : outre que ſes ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvois mon profit ; vous cajoliez la tante
Et moi je pourchaſſois Finette la ſuivante :
Ainſi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Oui ; je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur, & que tu n'es qu'un ſot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque ſottiſe,
Finiſſons, & chez moi va porter ma valiſe.

VALENTIN *remettant la valiſe ſur ſon épaule.*

J'obéis : cependant ſi je voulois parler !
Sur un ſi beau ſujet je pourrois m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh ! Tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle eſt cette valiſe?

VALENTIN.

Eh! Parbleu, c'eſt la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air, ni la façon.

VALENTIN.

J'ai long-temps comme vous été dans le ſoupçon.
Mais de votre cachet la figure & l'empreinte,
Et l'adreſſe bien miſe, ont diſſipé ma crainte.
Liſez plûtôt ces mots diſtinctement écrits;
C'eſt à monſieur Menechme, à préſent à Paris.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai; mais enfin, quoique tu puiſſes dire,
Je ne reconnois point cette façon d'écrire;
Enfin, ce n'eſt point là ma valiſe.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle reſſemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Maisvous me prenez donc, monſieur, pour une bête.
En revenant de Flandre, où par trop bruſquement
Vous avez pris congé de votre régiment:
Et paſſant à Pérone où fut le dernier gîte,

Nous y prîmes la poſte ; & pour aller plus vîte,
Vous me fites porter, au coche qui partoit,
Votre malle aſſez lourde, & qui nous arrêtoit.
J'obéis à votre ordre, avec zele & vîteſſe ;
Je fis par le commis mettre deſſus l'adreſſe.
Ainſi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'eſt dequoi dans l'inſtant je veux être éclairci.
Ouvre vîte, & voyons quel eſt tout ce myſtére.

VALENTIN *tirant un paquet de clefs.*

Dans un moment, monſieur, je vais vous ſatisfaire.
Ouais ! La clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaine & cadenats.

VALENTIN.

Puiſque vous le voulez, je n'y réſiſte pas.
Or ſus inſtrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? Tu me regardes.

VALENTIN.

Je ne voi là dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monſieur, point de courroux.
Au troc que nous faiſons, peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valiſe,

Nous euſſions pour vingt francs de bonne marchandiſe.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraut, qui faiſoient mon bonheur,
Où l'aimable Iſabelle exprimoit ſon ardeur,
Qui me les rendra, dis ?

VALENTIN *tirant un paquet de lettres de la valiſe.*

Tenez en voilà d'autres,
Qui vous conſoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER *prenant les lettres.*

Sais-tu que les railleurs & les mauvais plaiſans,
D'ordinaire avec moi paſſent fort mal leur temps ?

LE CHEVALIER. *lit les lettres pendant que Valentin fait inventaire des hardes.*

VALENTIN.

Mon deſſein n'étoit pas de vous mettre en colere ;
Mais ſans perdre de temps, faiſons notre inventaire.

Il tire un ſac de procès.

Ce meuble de chicane appartient ſûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand.

Il tire un habit de campagne.

L'habit eſt vraiment leſte, & des plus à la mode.
Pour un ſur-tout de chaſſe il me ſera commode.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

VALENTIN.

VALENTIN.

Quel eſt l'excès de cet étonnement?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut ſe comprendre aiſément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, monſieur, eſt-ce quelque vertige,
Qui vous monte à la tête?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, monſieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je ſuis né, tu le ſais, aſſez près de Peronne,
D'un ſang dont la valeur ne le céde à perſonne.
Tu ſais qu'ayant perdu, pere, mere, & parens,
Et demeurant ſans bien dès mes plus tendres ans;
Las de paſſer mes jours dans le fond d'une terre,
Je ſuivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frere ſeul reſta de toute la maiſon,
Avec un oncle avare & riche, diſoit-on;
En différens pays j'ai buſqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçû nouvelle aucune;
Et je ſais par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très-long-temps mon frere me croit mort.

VALENTIN.

Je le ſais, & de plus, je ſais que votre mere
Mourut en accouchant de vous & de ce frere :
Que vous étes jumeaux, & que votre portrait
En toute ſa perſonne eſt rendu trait pour trait :
Que vos airs dans les ſiens ſont ſi reconnoiſſables,
Que deux goutes de lait ne ſont pas plus ſemblables.

LE CHEVALIER.

Nous nous reſſemblions, mais ſi parfaitement ;
Que les yeux les plus fins s'y trompoient aiſément?
Et notre pere même, en commençant à croître,
Nous attachoit un ſigne afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déja plus d'une fois ;
Mais que fait cette hiſtoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai l'ame ſurpriſe ;
Valentin. A ce frere appartient la valiſe ;
Et j'apprens, en liſant la lettre que je tiens,
Que notre oncle eſt défunt, & qu'il laiſſe ſes biens
A ce frere jumeau qui doit ici ſe rendre.

VALENTIN.

La nouvelle, en effet, a de quoi vous ſurprendre.

LE CHEVALIER.

Ecoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion,

(*Il lit.*)

Je vous attens, monſieur, pour vous remettre comptant les ſoixante mille écus que votre oncle vous a laiſſés par teſtament, & pour épouſer mademoiſelle Iſabelle, dont je vous ai pluſieurs fois parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort, & ſon pere Demophon ſouhaite cette affaire avec paſſion. Ne manquez donc point de vous rendre au plûtôt à Paris, & faites-moi la grace de me croire votre très-humble & très-obeiſſant ſerviteur,

ROBERTIN.

Robertin, c'eſt le nom d'un honnête Notaire ;
Qui travailloit pour nous du vivant de mon pere.
La date, le deſſus, & le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon eſprit.
Mon frere, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, ſa valiſe au coche aura fait mettre ;
Et dans le même temps, ce rapport de grandeur,
De cachet & de nom a cauſé ton erreur :
Et je conclus enfin, ſans être fort habile,
Que mon frere eſt déja peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourroit bien être, & je ſuis ſtupéfait
Des effets ſurprenans que le hazard a fait.
Il faut que juſtement je faſſe une mépriſe,
Et que notre bonheur vienne de ma ſotiſe.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laiſſe de grands biens dont il vous a fruſtré :

Un frere qui reçoit tous ces biens qu'on lui laiſſe ;
Et qui vient enlever encor votre maîtreſſe.
Voilà tout à la fois cinq ou ſix incidens
Capables d'étourdir les plus habiles gens,

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout ; & de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feroient grand beſoin.

LE CHEVALIER,

Il faut, pour les avoir, employer notre ſoin.
Ils ſont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frere:
Mais il faut déterrer le frere & le notaire.
Va, cours, informe-toi, ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connoiſſez mon zéle & mon empreſſement ;
Et s'il eſt à Paris, j'ai des amis fidéles,
Qui dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle ſait mon retour :
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul ſoupçon de ma nouvelle flamme.
Tu ſais le caractére & l'eſprit de la dame :
Elle eſt vieille & jalouſe à déſoler les gens,
Ses airs & ſes diſcours ſont tous impertinens,
Enfin, c'eſt une folle, & qui veut qu'on la flatte ;
Quoiqu'un rayon d'eſpoir pour mon amour éclate,

Incertain du ſuccès, je la veux ménager.
Retourne à la douane, au coche, au meſſager.
Mais Araminte ſort, va vîte où je t'envoye.

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE, LE CHEVALIER.

ARAMINTE.

NOus reverrons Menechme aujourd'hui. Quelle joye !
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empreſſement doit l'agiter, je croi.
Comment me trouves-tu ? Di, Finette.

FINETTE.

Charmante ;
Votre beauté ſurprend, ravit, enléve, enchante.
Il ſemble que l'amour, dans ce jour ſi charmant,
Ait pris ſoin par mes mains de votre ajuſtement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût admirable.
Ah ! monſieur, vous voilà ! Quel deſtin favorable.
Plus que je n'eſpérois preſſe votre retour ?
Et quel Dieu près de moi vous raméne ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ! Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable préſence,
Me dédommage bien des chagrins de l'abſence.
Non, je ne vois que vous, qui ſans art, ſans ſecours,
Puiſſiez paroître ainſi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fy donc, badin ! L'amour quelquefois, quoiqu'abſente,
A votre ſouvenir me rendoit-il préſente ?
Votre portrait charmant, & qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous, quand vous prites le mien,
Me conſoloit un peu d'une abſence effroyable;
Le mien a-t-il ſur vous fait un effet ſemblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe & je ſuis en tous lieux.
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rapelle mon ſonge,
O douce illuſion d'un aimable menſonge !
Je me ſuis figuré, dans mon premier ſommeil,
Etre dans un jardin au lever du ſoleil,
Que l'aurore vermeille, avec ſes doigts de roſes,
Avoit ſemé de fleurs nouvellement écloſes.
Là, ſur les bords charmans d'un ſuperbe canal,
Qui reçoit dans ſon ſein un torrent de criſtal,

Où cent flots écumans, & tombant en caſcades,
Semblent être pouſſés par autant de Nayades ;
Là, dis-je, repoſant ſur un lit de roſeaux
Je vous voi ſur un char ſortir du fond des eaux :
Vous aviez de Venus & l'habit & la mine :
Cent mille Amours pouſſoient une conque marine ;
Et les Zéphirs badins volans de toutes parts,
Faiſoient au gré des airs flotter des étendarts.

FINETTE.

Ah, Ciel, le joli rêve !

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon ame à cet aſpect d'étonnement ſaiſie. . .

ARAMINTE.

Et, j'étois la Venus flottant ſur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, vous même en propre original.
L'eſprit donc enchanté d'un ſi noble ſpectacle,
Je me ſuis avancé près de vous ſans obſtacle,

ARAMINTE.

De grace, dites-moi, parlant ſincérement,
Sous l'habit de Venus, avois-je l'air charmant,
Le port noble & divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde :
Vous ſentiez la Déeſſe une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,

Le jardin, à mes yeux, a diſparu ſoudain ;
Et je me ſuis trouvé dans une grotte obſcure ;
Que l'art embelliſoit ainſi que la nature.
Là dans un plein repos, & couronné de fleurs,
Je vous perſuadois de mes vives douleurs.
Vous vous laiſſiez toucher d'une bonté nouvelle ;
Et preniez de Venus la douceur naturelle ;
Lorſque par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a cauſé mon réveil.

ARAMINTE.

Je ſuis au déſeſpoir de cette circonſtance ;
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence ;
Toujours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon ſonge n'eſt pas fait, & je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord ; mais je voudrois que pour vous ſatisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimere,
Et qu'un heureux hymen entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.
Mais j'en crains le retour, dans le ſiécle où nous ſommes,
Le dégoût dans l'hymen eſt naturel aux hommes,
Et la poſſeſſion ſouvent du premier jour,
Leur ôte tout le ſel & le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, pour vous mon amour eſt extrême,
Je ſens qu'il doit aller par delà la mort même,

Et ſi par un malheur que je n'oſe prévoir,
Votre mort... Ah ! Grands Dieux ! Quel affreux deſeſpoir !
Mon ame en y penſant, de douleur poſſédée...

ARAMINTE.

Rejettons loin de nous cette funeſte idée ;
Et pour mieux célébrer le plaiſir du retour,
Je veux que nous dinions enſemble dans ce jour.
J'ai fait dès ce matin inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur eſt bien avantageux.
Une affaire à préſent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plûtôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez, je vous attens avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens ſur mes pas.

SCENE IV.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'Amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas :
Mais en revanche auſſi je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure eſt jolie.
Son valet Valentin n'eſt pas mal fait auſſi ;
Nous nous aimons un peu, mais quelqu'un vient ici.
C'eſt Demophon.

SCENE V.

DEMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

Bon jour, ma ſœur.

ARAMINTE.

Bon jour, mon frere.

DEMOPHON.

Bon jour. J'allois chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DEMOPHON.

Votre niéce Iſabelle eſt d'âge à marier ;
Et monſieur Robertin, dont je connois le zéle,
A ſçû me ménager un bon parti pour elle :
Un jeune homme doué d'eſprit & de vertus,

Poſſédant, qui plus eſt, ſoixante mille écus,
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin eſt le dépoſitaire :
Et j'apprens par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

J'en ſuis vraiment fort aiſe.

DEMOPHON.

Or donc, ce mariage
Etant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déja, ma ſœur, ſur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour
Je me ſuis bien promis qu'en faveur de l'affaire,
Vous feriez de vos biens donation entiere,
Vous gardant l'uſufruit juſques à votre mort.

ARAMINTE.

Juſqu'à ma mort! Vraiment, ce projet me plaît fort!
Vous vous êtes promis ; il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aſpirer à l'hymen, & d'avoir des enfans.

DEMOPHON.

Vous moquez-vous, ma ſœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi ! J'ai cinquante ans ? Moi ! Finette ?

FINETTE.

Quels reproches

Hélas! On n'eſt jamais trahi que par ſes proches.
A cauſe que madame a vêcu quelque temps,
On ne la croit plus jeune? Il eſt de ſottes gens.

DEMOPHON.

Ma ſœur, dans mon calcul je crois vous faire grace,
Et je raiſonne ainſi : J'en ai cinquante, & paſſe :
Vous êtes mon aînée : *ergo*, dans un ſeul mot,
Vous voyez ſi j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre *ergo* n'eſt qu'un ſot ;
Et je ſai fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeuneſſe à mon teint ſe fait aſſez connoître.
Ce que je puis vous dire en termes clairs & nets,
C'eſt qu'il faut de mon bien vous paſſer pour jamais ;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes,
Que malgré les complots qu'en votre ame vous faites,
Je prétens enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfans que j'aurai, vous, & ma niéce. Adieu.
C'eſt moi qui vous le dis ; m'entendez-vous, mon frere?
Allons, Finette, allons.

DEMOPHON,

Le joli caractére!

FINETTE.

Monſieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.

Ma maîtreſſe eſt encor, malgré vous, jeune & belle,
Et tous les connoiſſeurs vous la ſoutiendront telle.

SCENE VI.

DEMOPHON *ſeul.*

JE jugeois à peu près quels ſeroient ſes diſcours ;
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres ſecours.
Allons voir le notaire, & prenons des meſures,
Pour rendre, s'il ſe peut, les affaires bien ſûres.
Si l'homme en queſtion eſt tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plûtôt l'hymen dont il s'agit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frere eſt trouvé, mais ce n'eſt pas ſans peine;
Vous m'en voyez, monſieur, encor tout hors d'haleine;
J'avois couru Paris de l'un à l'autre bout;
Au coche, au meſſager, à la poſte & par-tout;
Et je vous avertis que je n'ai paſſé rue,
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vûe:
J'ai même rencontré ce gaſcon, ce marquis,
A qui depuis un an nous devons cent louis..

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir ſi long-temps cette ſomme,
Il me l'a, tu le ſais, prêtée en galant homme;
Et du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux, ne ſachant plus enfin quel parti prendre,
A la douane encor j'ai bien voulu me rendre ;
Là j'ai vû votre frere, au milieu des commis,
Qui s'emportoit contre eux du *qui pro quo* commis.
Je l'ai connu de loin ; & cette reſſemblance,
Dont vous m'avez parlé, paſſe toute croyance.
Le viſage & les traits, l'air & le ton de voix,
Ce n'eſt qu'un, je m'y ſuis trompé plus d'une fois ;
Son eſprit, il eſt vrai, n'eſt pas ſemblable au vôtre.
Il eſt bruſque, impoli, ſon humeur eſt toute autre.
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris,
Et c'eſt un franc Picard qui tient de ſon pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudeſſe,
Dans un provincial nourri ſans politeſſe :
Et ce n'eſt qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air ſauvage & dur qui regne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, j'obſervois ſa querelle ;
Et quand il eſt ſorti, j'ai fait briller mon zéle ;
J'ai flatté ſon eſprit, enfin j'ai ſi bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'eſt même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon ame eſt remplie,
J'ai d'abord enſeigné l'auberge que voici,

Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels ſont ces hauts projets dont ton ame eſt charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paroît déſarmée.
Tantôt, chemin faiſant, j'ai crû, ſans me flatter,
Que de la reſſemblance on pourroit profiter,
Pour obtenir plûtôt Iſabelle du pere,
Et tirer, qui plus eſt, cet argent du notaire.
Ce ſeroit deux beaux coups à la fois.

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

VALENTIN.

Cela pourroit peut-être arriver aiſément.
A notre campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous ſeroit la niéce, & pour moi la ſuivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous dans ce hardi deſſein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premiérement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit & la figure,
L'air entre triſte & gai. Le deuil vous ſied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'eſt comme héritier, ma foi, je n'en ſais rien ;
Jamais ſucceſſion ne m'eſt encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la premiere vûe.
Impoſez au notaire, & ſoyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frere au fond quelque ſcrupule.

VALENTIN.

Quelle délicateſſe & vaine & ridicule!
Nantiſſez-vous de tout, ſans rien mettre au hazard;
Après, à votre gré, vous lui ferez ſa part.
S'il tenoit cet argent, il ſe pourroit bien faire
Qu'il n'auroit pas pour vous un ſi bon caractére.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'eſt pour mieux mériter Iſabelle & ſon cœur.
Je l'adore, & je puis te dire en confidence
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence;
Son pere n'en ſait rien, & ne me connoît pas;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas,
Et n'ayant pour tout bien que la cappe & l'épée,
Toute mon eſpérance auroit été trompée;
Quelque raiſon encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle eſt-elle?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,

Et promis par écrit d'épouſer Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement baniſſez votre crainte ;
Bon ! Si l'on épouſoit autant qu'on le promet,
On ſe mariroit plus que la Loi ne permet.
Allons au fait ; pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'eſt votre frere ;
Il porte le grand deuil, ſon linge eſt éfilé,
Un baudrier noué d'un crêpe tortillé,
Sa perruque de peu différe de la vôtre ;
Ainſi, vous n'aurez pas beſoin d'en prendre une autre.
Allez vous encrêper ſans perdre un ſeul inſtant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre choſe à faire ;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frere,
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci marchez, doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais di-moi cependant. . . .

VALENTIN

Je n'ai rien à vous dire,
De tout dans un moment je ſaurai vous inſtruire.

SCENE II.

MENECHME *en deuil.*
VALENTIN.

VALENTIN.

A La fin vous voilà, monſieur. Depuis long-
temps,
Pour tenir ma parole, ici je vous attens.

MENECHME.

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai crû, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! Quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
Je n'ai jamais couru tant de riſque en mes jours.
On ne peut faire un pas, que l'on ne trouve un
piége.
Par tout quelque filou m'inveſtit & m'aſſiége ;
Là ; l'épée à la main, des archers mal-faiſans,
Conduiſant leur capture, inſultent les paſſans ;
Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa roue ;
Et voulant me ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton, me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! Quels cris ! Je crois qu'en cette
ville
Le diable a pour jamais élû ſon domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment ? J'aimerois mieux cent fois être à Sabat.
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr. Ma valiſe,
Contre la foi publique, en arrivant m'eſt priſe ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer, ne vaut pas quinze francs,
Des billets doux de femme y ſont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le vois que trop : ſuffit, ce coup de main
Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit.
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit,
Dans un apartement fort propre & fort tranquille.
Comptez-vous de reſter long-temps en cette ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop ſujet
De me louer fort d'elle, & d'être ſatisfait ;
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois, & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere
M'a laiſſé depuis peu comme à ſon légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, monſieur?

MENECHME.

Aſſurément;
La guerre m'a défait d'un frere heureuſement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de ſon âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'eſt point revenu.

VALENTIN.

Le ciel lui faſſe paix;
Et dans tous vos deſſeins vous donne un plein ſuccès.
Si vous avez beſoin de mon petit ſervice,
Vous pouvez m'employer, monſieur, à tout office;
Je connois tout Paris, & je ſuis toujours prêt
A ſervir mes amis ſans aucun intérêt.

MENECHME.

Ne ſauriez-vous me dire où loge un certain homme,

Un honnête bourgeois, que Demophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Demophon ?

MENECHME.

Juſtement, c'eſt ainſi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui vous peut enſeigner mieux que moi ſa maiſon ?
Nous irons ; avez-vous avec lui quelque affaire ?

MENECHME.

Oui. Sauriez-vous encor où demeure un notaire,
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le croi,
Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer qu'à moi :
Il eſt de mes amis, & nous irons enſemble.
Mais j'apperçois Finette. Ah juſte ciel ? Je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

SCENE III.

FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

FINETTE.

QUe diantre fais-tu-là, planté comme un piquet ?
Le dîner ſe morfond, ma maîtreſſe s'ennuie,
Ah! Vous voilà, monſieur, vraiment j'en ſuis ravie.

MENECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allois au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas,
Ma maîtreſſe ne peut en deviner la cauſe.
Mais qu'eſt-ce donc, monſieur ? Quelle métamorphoſe !
Pourquoi cet habit noir & ce lugubre accueil ?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil ;
Faut-il pour un dîner, s'habiller de la ſorte ?
Venez-vous d'un convoi, monſieur ?

MENECHME.

Que vous importe ?
Je ſuis comme il me plaît. Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, & l'eſprit curieux.

VALENTIN.

C'eſt l'humeur du pays; & ſans beaucoup d'inſtance
Avec les Etrangers elles font connoiſſance.

FINETTE.

Mon zéle de ces ſoins ne peut ſe diſpenſer,
A ce qui vous ſurvient je dois m'intereſſer :
Ma maîtreſſe a pour vous une tendreſſe extrême,
Et je dois l'imiter.

MENECHME.

Votre maîtreſſe m'aime !

FINETTE.

Ne le ſavez-vous pas.

MENECHME.

Je veux être pendu,
Si juſqu'à ce moment j'en ai jamais rien ſû.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déja fait quelque épreuve ;
Et ſi vous en voulez de plus ſolide preuve,
Quand vous ſouhaiterez, vous ſerez ſon époux.

MENECHME.

Je ſerai ſon époux ?

FINETTE.

Oui, vraiment.

MENECHME.

Qui, moi ?

FINETTE.

Vous,
Vous n'avez pas, je crois, d'autre deſſein en tête.

MENECHME.

MENECHME.

La propoſition eſt ma foi fort honnête.
Voilà, ſur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour
Mille amans ſont venus s'offrir à ma maîtreſſe;
Mais Menechme eſt le ſeul qui flatte ſa tendreſſe.

MENECHME.

D'où ſavez-vous mon nom?

FINETTE.

D'où vous ſavez le mien.

MENECHME.

D'où je ſais le vôtre?

FINETTE.

Oui.

MENECHME.

Je n'en ſûs jamais rien,
Je ne vous connois point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte?
Je me nomme Finette, & ſers chez Araminte,
Et plus de mille fois je vous ai vû chez nous.

MENECHME.

Vous ſervez chez elle?

FINETTE.

Oui.

MENECHME

Ma foi, tant pis pour vous,
Je ne m'y connois pas; ou bien, ſur ma parole,
Vous êtes là, ma mie, en très-mauvaiſe école.

FINETTE.

Laiſſons ce badinage; en un mot comme en cent,
Ma maîtreſſe à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a dans ce repas invité ſon amie:
Belle, & de bonne humeur, qui loge en ſon quartier.

MENECHME.

Votre maîtreſſe fait un fort joli métier.

FINETTE *à Valentin.*

Mais parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pû dans un moment déranger ſa cervelle?

VALENTIN *bas à Finette.*

Depuis un certain temps il eſt aſſez ſujet
A des diſtractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un diſcours vain & vague;
A tel point, qu'on diroit ſouvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paroiſſoit aſſez ſage; & peut-on
Perdre en ſi peu de temps & mémoire & raiſon?
Voulez-vous, de bon ſens, me dire une parole?

MENECHME.

Mais vous-même, ma mie, êtes-vous yvre ou folle,

De me baliverner avec vos contes bleux,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'eſt-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore ;
Une amie, un dîner, & cent diſcours encore
Tous plus ſots l'un que l'autre, à quoi l'on ne com-
prend
Non plus qu'à de l'algebre, ou bien à l'alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raiſonnable,
Ni dîner au logis ?

MENECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre maîtreſſe ailleurs, en ſes nobles projets,
Peut à d'autres oiſeaux tendre ſes trébuchets.
Et vous, ſon émiſſaire & ſon honnête agente,
C'eſt un vilain emploi que celui d'intriguante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera ;
Je vous en avertis, quittez ce métier-là :
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons, ſi dans peu vous aurez l'inſolence
De faire à ma maîtreſſe un diſcours auſſi ſot :
Je vais lui dire tout ſans oublier un mot.
Adieu, digne valet d'un trop indigne maître ;
J'eſpére que dans peu nous nous ferons connoître.
Je ne le connois plus, & ne ſçai où j'en ſuis.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

QUelle ville, bon Dieu ! Quel étrange pays!
On me l'avoit bien dit, que ces femmes coquettes,
Pour faire réuſſir leurs pratiques ſecrettes,
Des nouveaux débarqués s'informoient avec ſoin,
Pour leur dreſſer après quelque piége au beſoin.

VALENTIN.

Au coche elle aura pû ſavoir comme on vous nomme;
Et que vous arrivez pour toucher une ſomme.

MENECHME.

Juſtement; c'eſt de-là qu'elle a pû le ſavoir:
Mais contre leurs complots j'ai ſû me prévaloir;
Et ſi de m'attrapper quelqu'un ſe met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce ſoit une bête.

VALENTIN.

Ne reſtons pas, monſieur, en ce lieu plus long-temps:
Les femmes, à Paris, ont des attraits tentans,
Où les cœurs les plus fiers enfin ſe laiſſent prendre.

MENECHME.

Votre conſeil eſt bon, entrons ſans plus attendre.

SCENE V.

ARAMINTE, FINETTE, MENECHME, VALENTIN.

ARAMINTE.

NOn, je ne croirai point ce que tu me dis-là.

FINETTE.

Vous verrez ſi je ments : parlez-lui ; le voilà.

ARAMINTE.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, monſieur, bien de l'indifférence.
Le diner vous attend, & vous ſavez, je croi,
Que je n'ai de plaiſir que l'orſque je vous voi.

MENECHME.

En vérité, madame, il faut que je vous diſe....
Que je ſuis fort ſurpris...& que dans ma ſurpriſe...
Je trouve ſurprenant....Je ne m'attendois pas
A voir ce que je voi....car enfin vos appas,
Quoi qu'un peu....dérangés....pourroient bien me confondre,
Si d'ailleurs....Par ma foi, je ne ſais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguiſement,
Ne m'annonce-t-il point de triſte événement ?

Vous eſt-il ſurvenu quelque mauvaiſe affaire ?
Parlez, mon cher enfant, daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu ?

MENECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien eſt à vous, & ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, & qu'on a pour but de chaſtes chaînes,
Tout le bien & le mal, les plaiſirs & les peines,
Tout entre deux amans doit ne devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux & nos biens en commun;
Et je veux avec vous, courir même fortune.

MENECHME.

Je vous ſuis obligé de vous voir ſi commune.
Mais je n'uſerai point de la communauté
Que vous m'offrez, madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprend point quels diſcours ſont les vôtres.

FINETTE.

Bon, madame ! Il m'en a tantôt tenu bien d'autres!

VALENTIN.

Dans ſes diſcours, par fois, il eſt impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour diner.

MENECHME.

Je ne puis maintenant.
J'ai quelqu'affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre:
Mais de votre froideur j'ai ſujet de tout craindre.

MENECHME.

Quel diantre de diſcours ! Paſſez, & laiſſez-nous.
Je n'ai jamais ſenti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Hé bien ! Peut-on plus loin porter l'impertinence?
Ferme, monſieur, ici pouſſez bien l'inſolence.
Mais, ma foi, ſi jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un maſque ſur le nez.

MENECHME.

Quand j'irai, je conſens, pour punir ma folie,
Que la porte ſur moi ſe briſe, & m'eſtropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me déguiſez rien.

MENECHME.

Vous feignez l'ignorer, mais vous le ſavez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je ſuis, d'où je viens, où je vais.

ARAMINTE.

Quel reproche ?
Et de quel coche ici me voulez-vous parler ?

MENECHME.

Du coche le plus rude où mortel puiſſe aller,
Et je ne penſe pas que de Paris à Rome,
Un autre, quel qu'il ſoit, cahote mieux ſon homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'eſprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup;
Il faut aſſurément qu'il ait trop bû d'un coup :
C'eſt le vin qui le porte à ces extravagances.

MENECHME.

Je ſuis las, à la fin de tant d'impertinences ;
Des ſoins plus importans me mettent en ſouci :
C'eſt pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent, comme vous, chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! Quels termes ſont-ce là ?

FINETTE.

Des créatures ! Nous ! Ah madame, voilà
Les deux plus grands Fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MENECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; moderez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me ſuis jamais ſenti tant de vigueur.
J'aurai ſoin du valet, n'épargnez pas le maître.

VALENTIN.

De tout ce différent, je ne veux rien connoître ;
Et je ne prétens point me battre contre toi.

Si l'on vous brutaliſe, eſt-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je ſuis malheureuſe ! & quelle eſt ma foibleſſe,
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendreſſe ?
Finette tu le ſais, rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide, ſcelerat ! Ton cœur n'eſt point touché ?

MENECHME.

Là, là, conſolez-vous. Si cet amour extrême
Eſt venu promptement, il paſſera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attens plus de moi que haine & que rigueurs.

Elle s'en va.

MENECHME.

Bon ! Je me paſſerai fort bien de vos faveurs.

FINETTE.

Ah ! maudit renégat, le plus méchant du monde!
Que le ciel te puniſſe, & l'enfer te confonde,
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé :
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelé,
Et ce n'eſt plus lui-même.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

A Dieu donc mes princeſſes ;
Choiſiſſez mieux vos gens pour placer vos tendreſſes.
Mais voyez quelle rage, & quel déchainement!
J'ai ſenti cependant un tendre mouvement,
Le diable m'a tenté, j'ai trouvé la ſuivante
D'un minois revenant, & fort appétiſſante.

VALENTIN.

Vous avez juſqu'au bout bravement combattu,
Et l'on ne peut aſſez louer votre vertu.
Mais entrons au plûtôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque buſquerie.
Là, ſi vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper, & vous ſervir de moi.

MENECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtreſſe :
Un deſir curieux plus que l'amour me preſſe.

VALENTIN.

Lorſque vous aurez fait un tour dans la maiſon,
Je vous y conduirai, ſi vous le trouvez bon.

MENECHME.

Adieu, juſqu'au revoir.

VALENTIN *ſeul.*

Je vais trouver mon maître;
Savoir en quel état les choſes peuvent être:
S'il agit de ſa part, s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin; ferme, bon pied, bon œil.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER *vêtu en deuil*, VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'eſt plus ſurprenant; & votre reſſemblance
Avec votre jumeau, paſſe la vrai-ſemblance.
Vous & lui ce n'eſt qu'un: étant vêtu de deuil,
Il n'eſt homme à préſent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut diſtinguer qui des deux eſt mon maître;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connoître.
Pour ne m'y pas tromper, ſouffrez que de ma main,
Je vous attache ici quelque ſigne certain:
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétens-tu donc faire?

VALENTIN *mettant une marque au chapeau.*

Vous marquer de ma marque, ainſi que votre pere,
Pour vous mieux diſtinguer, faiſoit fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement ;
Et je pourrois fort bien le premier m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le notaire à ces traits s'eſt déja laiſſé prendre ;
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant,
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi, monſieur, il vous doit compter toute la ſomme ?
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres, à ce jumeau ſe ſont déja mépris.
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris ;
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui ſurpris, interdit, & ne ſachant que dire,
Croyant qu'elle tendoit un piége à ſa vertu,
L'a bruſquement traitée, il s'eſt preſque battu,
Et ſi je n'avois pas appaiſé la querelle,
Il ſeroit arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t'il point ſur moi quelques ſoupçons naiſſans ?

VALENTIN.

Quel ſoupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; & jamais, quoiqu'on oſe,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cauſe.

LE CHEVALIER.

L'aventure eſt plaiſante, & j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-pere, & ſervons notre amour.
Heurte vîte.

SCENE II.

DEMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

ETes-vous, monſieur, un honnête homme,
Appellé Demophon ?

DEMOPHON.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé,
Qui ſe nomme Menechme, & qui vient de Peronne,
A deſſein d'épouſer votre fille en perſonne.

DEMOPHON.

Ah ! monſieur, permettez que cet embraſſement
Vous faſſe voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez auſſi, Monſieur, qu'une pareille joye
Dans cet embraſſement à vos yeux ſe déploye,
Et que tout le reſpect ici vous ſoit rendu,
Que doit à ſon beau-pere un gendre prétendu.

DEMOPHON.

Votre taille, votre air, votre eſprit, tout m'enchante,
Et mon ame ſeroit entierement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyois ſouvent,
Pour voir cette alliance étoit encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah ! monſieur, n'allez pas rappeller de ſa cendre
Un oncle que j'aimois d'une amitié bien tendre.
Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien à ſa mort j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à ſon ame le ciel faſſe miſéricorde !
Mais nous parler de lui c'eſt toucher une corde
Bien triſte... & qui pourroit... Mais il étoit bien vieux.

DEMOPHON.

Mais, point trop, nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot ſe peut entendre
En divers façons, ſuivant qu'on le veut prendre,
Je dis qu'il étoit vieux pour ſon peu de ſanté;
Il ſe plaignoit toujours de quelque infirmité.

DEMOPHON.

Point du tout; & je crois que dans toute ſa vie
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui cauſa de ſa mort le funeſte accident.

LE CHEVALIER.

C'étoit un corps de fer.

VALENTIN.

Il eſt vrai...cependant...

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc.

DEMOPHON.

Ce diſcours peut r'ouvrir votre playe;
Prenons une matiere & plus vive & plus gaye.
Vous allez voir ma fille; & j'oſe me flatter
Que ſon air & ſes traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir ſollicite;
Je compte en vérité bien peu ſur mon mérite.

DEMOPHON.

Vous avez très-grand tort, vous devez y compter,
Et du premier coup dœil vous ſaurez l'enchanter.
Je me connois en gens, croyez en ma parole;
Et de plus, Iſabelle eſt une cire molle,

Que je forme & paîtris comme il me prend plaiſir.
Quand vous ne ſeriez pas au gré de ſon déſir,
(Ce qui me tromperoit bien fort) je ſuis ſon pere.
Et pour voir à mes loix combien elle défére,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeller,
Et ſans être apperçû vous l'entendrez parler.

Il entre chez lui.

SCENE III.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

LAiſſe-moi ſeul ici, va-t'en trouver mon frere;
Empêche-le ſur tout d'aller chez le notaire,
C'eſt le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord:
Mais je ne pourrai pas dans ſon ardent tranſport,
L'empêcher de venir ici voir ſa maîtreſſe.
Ainſi je ſuis d'avis, quelque ardeur qui vous preſſe,
Que vous ſoyez ſuccinct en diſcours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vite, je ne ſuis qu'un moment en ces lieux.

SCENE IV.

DEMOPHON, ISABELLE, LE CHEVALIER *à l'écart.*

DEMOPHON.

ISabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous mon pere?

DEMOPHON.

Vous dire quatre mots, & vous parler d'affaire.
Un homme de Province, aſſez bien fait pourtant,
Doit pour vous épouſer arriver à l'inſtant.

ISABELLE *à part.*

Qu'entens-je?

DEMOPHON.

Ce parti vous eſt fort convenable.
La naiſſance, le bien, tout m'eſt très-agréable,
Et la perſonne auſſi ſera de votre goût.

ISABELLE.

Mon pere, ſans pouſſer ce diſcours juſqu'au bout,
Permettez-moi de dire, avecque déférence,
Et ſans vouloir pour vous manquer d'obéiſſance,
Que je ne prétens point me marier.

DEMOPHON.

Comment?

D'où vous vient pour l'hymen ce bruſque éloigne-
ment ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais enfin l'eſprit vient avec l'âge :
J'en connois les dangers ; aujourd'hui les époux
Sont tous pour la plûpart, inconſtans ou jaloux.
Ils veulent qu'une femme épouſe leurs caprices ;
Les plus parfaits ſont ceux qui n'ont que peu de
vices.

DEMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Quel qu'il ſoit, je le hais avant de l'avoir vû.
Il ſuffit que ce ſoit un homme de province ;
Et je n'en voudrois pas, quand ce ſeroit un prince.

LE CHEVALIER *ſe montrant.*

Madame, il ne faut pas ſi fort ſe déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïſſez, il s'en peut trouver d'autres,
De qui les ſentimens différeront des vôtres.

ISABELLE *à part.*

Que vois-je, juſte Ciel ! Et quel étonnement !
C'eſt Menechme, grands Dieux ! C'eſt lui, c'eſt
mon amant.

DEMOPHON.

Je ſuis au deſeſpoir, qu'un dégoût téméraire
Ait rendu ſon eſprit à mes loix ſi contraire :

Mais je l'obligerai, ſi vous le ſouhaitez.....

LE CHEVALIER.

Non, ne contraignons point, monſieur, ſes volontés,
J'aimerois mieux mourir, que d'obliger madame.
A faire quelque effort qui contraignît ſon ame.

DOMOPHON.

Regarde le parti qui t'étoit deſtiné;
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'eſprit eſt égal au bien, à la naiſſance.

LE CHEVALIER.

J'avois tort de porter ſi haut mon eſpérance.

ISABELLE.

Quoi! C'eſt-là le parti que vous me propoſiez?

DEMOPHON.

Eh! Oui. Si dans mon choix vous ne me traverſiez,
Si votre ſot dégoût, & vos folles penſées,
Ne rompoient mes deſſeins & toutes mes viſées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vû,
Mon cœur n'eſt plus ſi fort contre lui prévenu.

DEMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un pere?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine ſevere,
Et votre œil ſans dédain s'accoutume à me voir?

ISABELLE.

Mon pere me l'ordonne, & je ſuis mon devoir.

SCENE V.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DEMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE.

AH! Te voilà donc, traître! Avec quelle impudence
Oſes-tu dans ces lieux ſoutenir ma préſence?
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne ſai ce que vous voulez dire;
Et ce bruſque diſcours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre je croi;
Quel ſujet auriez-vous de vous plaindre de moi?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, ame double & traîtreſſe!
Tu m'abuſois, hélas, d'une feinte tendreſſe;
Et moi, de bonne foi, je te donnois mon cœur
Sans connoître le tien & toute ſa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par-delà mes mérites;
Mais je ne comprens rien à tout ce que vous dites.

DEMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus ; mais dites-moi, ma ſœur,
A quoi tend ce diſcours ? Quelle bizarre humeur...

LE CHEVALIER.

Madame eſt votre ſœur ?

DEMOPHON.

Oui, monſieur, dont j'enrage :
De plus ma ſœur aînée, & n'en eſt pas plus ſage.
Quel caprice nouveau ! Quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faiſant le lutin,
Scandaliſer ici monſieur qui de ſa vie
Ne vous vit, ni connut, & n'en a nulle envie ?

ARAMINTE.

Il ne me connoît pas ! Vous êtes fou, je crois :
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit ſous mes loix ;
Il a fait de mon bien un aſſez long uſage :
J'ai fait à mes dépens ſon dernier équipage :
Et ſi de ſes malheurs je n'avois eu pitié,
Il auroit tout au long fait la campagne à pié.

DEMOPHON.

Je vous le diſois bien, qu'elle étoit un peu folle.

LE CHEVALIER.

Elle y viſe aſſez.

DEMOPHON.

Oh ! J'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'expoſer plus long-temps,

A m'entendre tenir des diſcours inſultans.
A madame à préſent je quitte la partie,
Je reviendrai ſi-tôt qu'elle ſera partie.

DEMOPHON.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit,
Il faut s'accommoder à ſon bizarre eſprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, monſieur, ſouffrez que je vous quitte,
Je reviens ſur mes pas achever ma viſite. *Il s'en va.*

ARAMINTE.

Ne crois pas m'échapper. Je connois vos deſſeins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouſer, en dépit de la fille,
Du pere, des parens, de toute la famille,
En dépit de lui-même, & de moi-même auſſi.

SCENE VI.

DEMOPHON, ISABELLE.

DEMOPHON.

QUel vertige l'agite, & la conduit ici ?
Toujours de plus en plus ſon cerveau ſe démonte.

ISABELLE.

Il eſt vrai que ſouvent pour elle j'en ai honte.

DEMOPHON.

Je crains que cette femme, avec ſa bruſque humeur
Ne ſoit venue ici cauſer quelque malheur.

SCENE VII.

MENECHME, VALENTIN, DEMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN *à Menechme.*

OUi, monſieur, les voilà, la fille avec le pere:
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DEMOPHON.

Ah! monſieur! Pour ma ſœur, & pour ſa viſion,
Il faut, ma fille & moi, vous demander pardon.
Vous ſavez bien qu'il eſt, en femme comme en filles,
Des eſprits de travers dans toutes les familles.

MENECHME.

Oui, monſieur.

DEMOPHON.

Vous voilà promptement de retour?
J'en ſuis ravi.

MENECHME.

Je viens vous donner le bon jour,
Et par même moyen, amant tendre & fidelle,
Epouſer une fille appellée Iſabelle,

Dont

Dont vous êtes le pere, à ce que chacun dit.
En peu de mots voilà tout ce qui me conduit.

DEMOPHON.

Je vous l'ai déja dit, & je vous le répéte,
Combien de ce parti mon ame eſt ſatisfaite;
Ma fille en eſt contente, elle vous a fait voir
Qu'elle ſuit maintenant l'amour & le devoir.
Elle a ſenti d'abord un peu de répugnance,
Mais vous voyant, ſon cœur n'a plus fait de défenſe.

MENECHME.

Nous nous ſommes donc vûs quelquefois?

DEMOPHON.

A l'inſtant.
Vous ſortez d'avec elle, & paroiſſiez content.

MENECHME.

Moi? Je ſors d'avec elle?

DEMOPHON.

Oui, ſans doute, vous-même:
Nous avions de vous voir une allegreſſe extrême,
Quand ma ſœur eſt venue avec ſes ſots diſcours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que ſi-tôt vous perdiez la mémoire?

MENECHME.

Nous révons, vous ou moi. Quoi? Vous me feriez croire
Que j'ai vû votre fille? En quel temps? Comment? Où?

DEMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MENECHME.

Allez, vous êtes fou ;
C'eſt me faire paſſer pour un viſionnaire,
Et ce début, tout franc, ne me ſatisfait guere.
Quoi qu'il en ſoit enfin, à préſent je la vois,
Que ce ſoit la premiere ou la ſeconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DEMOPHON *bas.*

Cet homme dans l'abord me paroiſſoit plus ſage.

MENECHME.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas ;
J'en ſuis aſſez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'eſprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'eſt à vous là-deſſus à guérir mes allarmes ;
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE *à part.*

Je ne le connois plus, ſon eſprit s'eſt troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'eſprit plus que perſonne en France,
J'en ai du plus brillant ; & le tout ſans ſcience.
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi, je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, & ſigner ſon nom,

Il eſt auſſi ſavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée ?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujettion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleurs aſſez d'envie,
Si des gens bien verſés en l'art d'aſtrologie,
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or comme les guerriers vont peu juſqu'à ce temps.
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, ſi je le puis, remplir mon horoſcope,
Oh ! J'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE *bas.*

Quel diſcours! Quel trave ſti Eſt-ce lui que j'entens,

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? Vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſotiſe.
Vous avez bien la mine, & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je ſais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage.
Cependant ce regard amoureux & fripon,

Pour le temps à venir ne me dit rien de bon.
J'en tire un argument, ſans être philoſophe,
Que vous me réſervez à quelque cataſtrophe.
Plaît-il ? Qu'en dites-vous ?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien,
Iſabelle, toujours, doit ſe porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! Peut-on me tenir de tels diſcours en face ?
Mon pere, permettez que je quitte la place,
Monſieur me flatte trop. Ses tendres complimens
Me font connoître aſſez quels ſont ſes ſentimens.

SCENE VIII.

DEMOPHON, MENECHME, VALENTIN.

DEMOPHON.

MOn gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes ſi ſincéres.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh ! Parbleu, je ſuis franc.
Femme, maître eſſe, ami, tout m'eſt indifférent,

Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.

DEMOPHON.

C'eſt bien fait. Vous aurez, je crois, la complaiſance
De ne plus demeurer autre part que chez moi?

MENECHME.

Je reçois cette grace ainſi que je le doi...
Mais il faut...

DEMOPHON.

Vous ſouffrir en une hôtellerie!
Ce ſeroit un affront....

MENECHME.

Laiſſez-moi, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DEMOPHON.

Soit, je vais travailler à l'hymen projetté.
(*à part*)
Mon gendre prétendu me paroît bien ſauvage;
Mais le bien qu'il apporte eſt un grand avantage.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE IX.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

J'Ai donc vû-là l'objet dont je ſerai l'époux?

VALENTIN.

Oui, monſieur, le voilà.

MENECHME.

Tout franc qu'en dites-vous?

VALENTIN.

Mais, ſi vous ſouhaitez que je parle ſans feinte,
De ſes perfections je n'ai pas l'ame atteinte.

MENECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

VALENTIN *bas.*

Quel ſurcroît d'embarras!
Un de nos créanciers tourne vers nous ſes pas:
C'eſt le marchand fripier qui nous rend ſa viſite.

SCENE X.

Mr. COQUELET, MENECHME, VALENTIN.

Mr. COQUELET.

DE mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, monſieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bon jour.
Nous étions tous pour vous en une peine extrême;
Car dans notre maiſon tout le monde vous aime:
Moi, ma fille, ma femme; elles trembloient de peur

Qu'il ne nous arrivât quelque coup de malheur.

MENECHME.

M'aimer ſans m'avoir vû, voilà de bonnes ames!
Je n'aurois jamais crû tant être aimé des femmes.

Mr. COQUELET.

Nous le devons, monſieur, pour plus d'une raiſon:
Vous êtes dès long-temps ami de la maiſon.

MENECHME.

Quel eſt cet homme-là?

VALENTIN *bas.*

C'eſt un viſionaire,
Un eſpéce de fou, d'un plaiſant caractere,
Qui s'eſt mis dans l'eſprit, que tous les gens qu'il voit
Sont de ſes débiteurs, & veut que cela ſoit:
C'eſt ſa folie enfin: il n'aborde perſonne
Qu'un mémoire à la main; & déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque ſot compliment.

MENECHME.

Sa folie eſt nouvelle, & rare aſſurément.

Mr. COQUELET.

Votre bonne ſanté, plus que l'on ne peut croire,
Me charme & me ravit. Voici certain mémoire,
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous payerez, je crois, ſans conteſter.

VALENTIN *à Menechme.*

Que vous avois-je dit?

Mr. COQUELET.

J'ai pendant votre abſence
Obtenu contre vous certain mot de ſentence,
Et par corps.

MENECHME.

Et par corps ?

Mr. COQUELET.

Mais, benin créancier ;
J'ai différé toujours d'en charger un huiſſier :
De pourſuites, d'exploits, il vous romproit la tête.

MENECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon & trop honnête!
Comment vous nomme-t'on ?

Mr. COQUELET.

Oh ! vous le ſavez bien.

MENECHME.

Je veux être un maraut ſi j'en ſûs jamais rien.

Mr. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN. *prenant Mr. Coquelet à part.*

Ignorez-vous encore
Le mal qui le poſſéde ?

Mr. COQUELET.

Oui vrayment, je l'ignore.

VALENTIN *à part.*

Sa mémoire eſt perdue, il ne ſe ſouvient plus
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vûs.

Ainſi

Ainſi, de lui parler du paſſé, c'eſt folie :
Son nom même, ſon nom, bien ſouvent il l'oublie.

Mr. COQUELET.

Ciel ! Que me dites-vous ? Quel triſte événement?
Et comment ſe peut-il qu'à ſon âge...

VALENTIN *bas.*

Comment?
On l'a mis, à la guerre, en une batterie,
D'où le canon tiroit avec tant de furie,
Qu'il s'eſt fait dans ſa tête une commotion,
Qui de ſon ſouvenir empêche l'action.
De ſon foible cerveau...la membranne trop tendre,
Oh ! L'effet du canon ne ſauroit ſe comprendre.

Mr. COQUELET.

Je plains bien le malheur, qui vous eſt ſurvenu ;
Mais je puis aſſurer que le tout m'eſt bien dû.
Vous ſavez ..

MENECHME.

Oui, je ſai, ſans en faire aucun doute,
Et vois que la raiſon eſt chez vous en déroute.

Mr. COQUELET.

Monſieur, ſouvenez-vous que ce ſont des habits
Qu'à votre régiment l'an paſſé je fournis.

MENECHME.

Mon régiment à moi? Cherchez ailleurs vos dettes,
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos ſornettes :
Vous êtes un vieux fou.

Mr. COQUELET.

Je ſuis marchand fripier
Mon nom eſt Coquelet, ſindyc & marguillier.
Si vous avez perdu par malheur la mémoire,
Les articles ſont tous contenus au mémoire,
Il lui donne ſon mémoire.

MENECHME.

Tien, voilà ton mémoire, & comme j'en fais cas.
Il déchire le mémoire, & lui jette les morceaux au viſage.

VALENTIN.

Ah! Monſieur, contre un fou ne vous emportez pas.

Mr. COQUELET. *ramaſſant les morceaux.*

Déchirer un billlet, le jetter à la face...
Vous êtes un fripon.

Mr. COQUELET.

Un fripon, moi?

VALENTIN *ſe mettant entre deux.*

De grace...

Mr. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plûtôt l'état où le ſort l'a réduit.

Mr. COQUELET.

Un mémoire arrêté!

MENECHME.

Ne faites point d'affaires.

Mr. COQUELET.

C'eſt un crime effroyable, & digne des galéres.

MENECHME.

Laiſſez-moi lui couper le nez.

VALENTIN.

Laiſſez-le aller.

Que feriez-vous, monſieur, du nez d'un marguillier ?

Vous cauſerez ici quelque accident funeſte.

Mr. COQUELET.

Je veux être payé, je me moque du reſte.

VALENTIN.

Partez, monſieur, partez. Voulez-vous de nouveau
Par vos cris redoublés ébranler ſon cerveau ?

Mr. COQUELET.

Oui, je pars, mais peut-être avant qu'il ſoit une heure,
Je lui ferai changer de ton & de demeure.
Serviteur.

SCENE XI.

MENECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou falloit-il vous fâcher ?

MENECHME.

De quoi s'aviſe-t-il de me venir chercher,
Pour être le plaſtron de ſes impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ſes extravagances.
Allons chez mon notaire, & ne différons plus.

VALENTIN.

Préſentement, monſieur, nos pas ſeroient perdus;
Il n'eſt pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre:
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir preſſant m'appelle à quatre pas.

MENECHME.

Je vous attendrai donc; allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquiliſer ma bile,
Tout eſt devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vûs aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raiſonnable, & lui.

VALENTIN *ſeul.*

Je prétens l'obſerver autour de cette place.
Le poiſſon de lui-même entre dans notre naſſe;
Tout ſuccéde à mes vœux, & j'eſpere en ce jour
Servir utilement la fortune & l'Amour.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN *ſeul.*

J'Ai toujours obſervé cette porte de vûe,
Perſonne du logis n'eſt ſorti dans la rue ;
Mon maître a tout le temps de toucher ſon argent.
Je reviens en ce lieu, miniſtre diligent,
De crainte que notre homme allant chez le notaire,
Ne faſſe encor trop tôt découvrir le miſtére.
Déja d'un créancier il m'a débarraſſé.
Je ris lorſque je penſe à ce qui s'eſt paſſé ;
Je les ai mis aux mains d'une ardeur aſſez vive.
Parbleu, vive les gens pleins d'imaginative !
Mais j'aperçois Finette, & mon cœur amoureux
Se ſent en la voyant, brûler de nouveaux feux.

SCENE II.

FINETTE, VALENTIN.

FINETTE.

JE cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne ;
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmans attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes préſens, ne me parle jamais.
Ton maître m'a traitée avec tant d'inſolence,
Qu'il faut ſur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeller créature !

VALENTIN.

Ah ! Cela ne vaut rien,
Il eſt dur quelquefois & brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ſes vilains mots l'oreille encor bleſſée,
Et ma maîtreſſe en eſt ſi fort ſcandaliſée,
Que rompant avec lui deſormais tout-à-fait,
Je viens lui demander & lettres & portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord ; c'eſt un dépot ſtérile,
Dont la garde, à mon ſens, eſt aſſez inutile :

Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paroît pas égal.
Quand le beſoin d'argent nous preſſe & nous harcelle,
Tu ſais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaiſelle.

FINETTE.

Pourroit-on d'un portrait faire ſi peu de cas?

VALENTIN.

Nous nous ſommes trouvés dans de grands embarras.
Mais depuis quelque temps un oncle, un honnête homme,
A peine pouvons-nous dire comme il ſe nomme,
A bien voulu deſcendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aiſe, & nous faire ſes hoirs.
Soixante mille écus d'argent ſec & liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah! Ciel! Que me dis-tu?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi, dans ſi peu de temps vous auriez hérité?

VALENTIN.

Bon! nous avons appris le mal de ce bon-homme,
La mort, le teſtament, & reçû notre ſomme,
Dans le temps que tu mets à me le demander;
Mon maître eſt diablement habile à ſuccéder.

FINETTE.

Oh ! Je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même,
Tu vois bien qu'il feroit une ſottiſe extrême,
S'il ſe piquoit encor d'avoir des feux conſtans,
Il faut bien dans la vie aller ſelon le temps.

FINETTE.

Nous nous paſſerons bien d'amans tels que vous êtes.

VALENTIN.

A ſon exemple auſſi, je quitte les ſoubrettes,
Mon amour veut dompter des cœurs d'un plus haut rang,
Je prens un vol plus fier & ſuis hauſſé d'un cran.
Mes mains, de cet argent ſeront dépoſitaires,
Et je vais me jetter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN.

Devant qu'il ſoit deux ans,
Je veux que l'on me voye, avec des airs fendans,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ebranler les pavés ſous ſix chevaux d'Eſpagne.
Un ſuiſſe à barbe torſe, & nombre de valets,
Intendans, cuiſiniers, rempliront mon palais ;
Mon buffet ne ſera qu'or & que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine ;

Table ouverte à dîner ; & les jours libertins,
Quand je voudrai donner des ſoupés clandeſtins ;
J'aurai vers le rempart quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautés à la mode.
Un jour l'une, un jour l'autre ; & je veux à ton tour,
Et devant qu'il ſoit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en ſuis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendreſſe eſt extrême :
Mais quelqu'un vient ici, c'eſt Menechme lui-même,
A vos ordres, monſieur, vous me voyez rendu.

SCENE III.

MENECHME, FINETTE, VALENTIN.

MENECHME.

VOus m'avez en ce lieu quelque temps attendu,
Mais j'ai cherché long-temps un papier néceſſaire,
Pour aller promptement finir chez le notaire.

FINETTE.

Ma maîtreſſe, rompant avec vous tout à fait,
M'envoye ici, monſieur, demander ſon portrait,
Ses lettres, ſes bijoux ; en nous rendant les nôtres.

Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

Elle tire de ſa poche une boëte à portrait, & un paquet de lettres.

MENECHME.

Tout ceci doit-il durer long-temps ?

FINETTE.

C'eſt l'uſage parmi tous les honnêtes gens,
Quand il eſt ſurvenu rupture ou brouillerie,
Et que de ſe revoir on n'a plus nulle envie,
On ſe rend l'un à l'autre & lettres & portraits.

MENECHME.

C'eſt l'uſage ?

FINETTE.

Oui, monſieur, on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela ſe pratique,
Lorſque de ſavoir vivre, & de monde on ſe pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en uſe ainſi.

MENECHME.

Savez-vous bien, ma mie, enfin que tout ceci
M'ennuye étrangement, me laſſe, & me fatigue;
Et que pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien ſentir ce que peſe mon bras.

FINETTE.

Mort non pas de mes jours, ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, & rendez-nous le nôtre.

MENECHME.

Mon portrait ! Qu'eſt-ce à dire !

FINETTE.

Oui, ſans doute le vôtre,
Que ma maîtreſſe prit en vous donnant le ſien.

MENECHME

J'ai donné mon portrait à ta maîtreſſe ?

FINETTE.

Hé bien ;
Allez-vous dire encor que ce ſont-là des fables,
Et que rien n'eſt plus faux ?

MENECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le ſoutiens, & je le ſoutiendrai.

FINETTE.

Quoi, vous pourriez jurer, monſieur....

MENECHME.

J'en jurerai.
Je ne me ſuis jamais ni fait graver, ni peindre.

FINETTE.

Ah ! L'abominable homme !

VALENTIN.

Il n'eſt plus temps de feindre ;
Si vous l'avez reçu, dites-le ſans façon.
C'eſt pouſſer aſſez loin votre diſcretion.

MENECHME.

Je ne ſai ce que c'eſt, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'eſt pas dans cette boëte ronde ?

MENECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obſtiné
Ne l'ait peint de ſa main, & ne vous l'aît donné.

FINETTE.

Quelle audace ! Quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.
Elle ouvre la boëte.
Hé bien ! Connoiſſez-vous ce viſage & ces traits ?

MENECHME *conſidérant le portrait.*

Comment diable ! C'eſt moi ! Qui l'eût penſé jamais ?
Ce ſont mes yeux, mon air.

VALENTIN *prenant le portrait.*

Voyons donc, je vous prie,
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'eſt-vous même, & vous voilà parlant.
Jamais peintre ne fit portrait ſi reſſemblant.

MENECHME.

Il entre là-deſſous quelque ſorcellerie ;
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès

Pour me jouer ici quelque noir ſtratagême.

FINETTE.

Finiſſons, s'il vous plaît.

MENECHME.

Oh! Finiſſez vous-même?
Allez apprendre ailleurs à connoître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus long-temps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MENECHME.

De qui?

FINETTE.

De ma maîtreſſe;

MENECHME *la prenant par les épaules.*

Je ne ſai ce que c'eſt: paſſe vite, & me laiſſe.

FINETTE.

Savez-vous bien, qu'avant de partir de ces lieux
Je pourrois bien, monſieur, vous arracher les yeux?

VALENTIN.

Pour éviter, monſieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui ſon portrait, & vous défaites d'elle.
Vous ſavez ce que c'eſt qu'une amante en courroux.
Les enfers déchaînés ſeroient cent fois plus doux.

MENECHME.

Mais quand elle ſeroit mille fois plus diableſſe:
Je ne la connois point, elle, ni ſa maîtreſſe.

VALENTIN *à Finette bas.*

Quoi qu'il diſe, l'amour lui tient encore au cœur,
Je vais le ramener un peu par la douceur.
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Hé bien! Juſqu'à ce temps je veux encore attendre;
Mais ſi l'on manque après, à me faire raiſon,
Je reviens, & je mets le feu dans la maiſon.

SCENE IV.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

MAis peut-on ſur les gens être tant acharnée,
Pour me perſécuter, l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on eſt, comme vous, jeune, aimable & bien fait
A ces petits malheurs on eſt ſouvent ſujet.
Entre amans, tel dépit n'eſt qu'une bagatelle,
Je veux dès aujourd'hui vous remettre avec elle.
(*bas.*) Mais je vois le marquis, il tourne ici ſes pas.
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

SCENE V.

LE MARQUIS, MENECHME, VALENTIN.

LE MARQUIS.

HE' cadedis, mon cher, quelle heureuſe fortune !
Que je t'embraſſe encore, & mille fois pour une.
Quelque contentement que j'aye à te revoir,
Regarde-moi, je ſuis outré de deſeſpoir ;
Le jour me ſcandaliſe, & voudrois contre quatre,
Pour terminer mon ſort, trouver ſeul à me battre.

MENECHME.

Monſieur, je ſuis fâché de vous voir en courroux,
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup de piſtolet me ſeroit coup de grace ;
Je voudrois que quelqu'un m'écrasât ſur la place.

MENECHME.

Quel eſt ce Gaſcon-là ?

VALENTIN.

C'eſt un de vos amis
Sans doute, & des plus chers.

MENECHME.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Je ſors d'une maiſon, que la terre engloutiſſe,
Et qu'avec elle encor la nature périſſe ;
Où, juſqu'au dernier ſou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lanſquenet le caprice outrageant
M'oblige à te prier de vouloir bien me rendre
Cent louis que de moi le beſoin te fit prendre.
Excuſe ſi je viens ici t'importuner ;
En l'état où je ſuis, on doit tout pardonner.

MENECHME.

Je vous pardonne tout, pardonnez moi de même
Si je dis qu'en ce point ma ſurpriſe eſt extrême ;
Je ne vous connois point. Comment auriez-vous pû
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vû ?

LE MARQUIS.

Quel eſt donc ce diſcours ? Il me paſſe ! A l'entendre....

MENECHME.

Le vôtre eſt-il pour moi plus facile à comprendre

LE MARQUIS.

Vous ne me devez pas cent louis ?

MENECHME.

Non, ma foi,
Vous les avez prêtés à quelqu'autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il ne vous ſouvient pas qu'allant en Allemagne,
Etant vuide d'argent pour faire la campagne ;

Sans

Sans âne ni mulet, prêt à demeurer-là. . . .

MENECHME.

Je ne me ſouviens pas d'un mot de tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vintes me trouver pour vous faire reſſource ;
Et que ſans déplacer, je vous ouvris ma bourſe.

MENECHME.

A moi ? J'aurois perdu le ſens & la raiſon,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gaſcon.

LE MARQUIS.

Cet homme-ci préſent peut rendre témoignage ;
Il étoit avec vous, je remets ſon viſage.
Viens ça, beliſtre, parle ; oſeras-tu nier
Ce que ſon mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monſieur. . . . . .

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main de fureur poſſedée. . . .

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'eſprit quelque confuſe idée.

LE MARQUIS.

Quelque confuſe idée ? Oh ! Moi, j'en ſuis certain.
Ça, monſieur, mon argent, ou l'épée à la main.

MENECHME.

Quoi ? Pour ne vouloir pas vous donner cent piſtoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu ; tréve aux paroles ;
Il me faut des effets, vîte, dépêchez-vous.

MENECHME.

Je ne ſuis point preſſé, de grace, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication, la choſe eſt aſſez claire.

MENECHME.

Mais, monſieur. . . .

LE MARQUIS.

Mais, monſieur ! Il faut me ſatisfaire.

MENECHME.

Vous ſatisfaire, moi ? Mais je ne vous dois rien ;
Faites-nous aſſigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on me doit, voilà le Sergent que je porte.

Il met l'épée à la main.

MENECHME.

Juſte ciel ! Quel brutal ! Si faut-il que j'en ſorte.
Combien vous eſt-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?
Cent louis.

MENECHME.

Cent louis ! J'en payerai la moitié.

LE MARQUIS.

Que je devienne atôme, ou qu'à l'inſtant je meure,
Si vous ne me payez le tout dans un quart-d'heur

VALENTIN.

Il nous tuera tous deux: Quand vous ne ſerez plus,
De quoi vous ſerviront quarante mille écus!
Lui, n'a plus rien à perdre.

MENECHME.

Il eſt pourtant bien rude.

LE MARQUIS.

Que de réfléxions, & que d'incertitude?

MENECHME.

Si vous êtes ſi prompt, monſieur, tant pis pour vous,
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà ſoixante.
(*à Valentin*) Tirez-moi de ſes mains: faites qu'il ſe contente.
Ah! ſi je n'avois pas hérité depuis peu,
Je me battrois en diable, & nous verrions beau jeu.

VALENTIN *au Marquis.*

Voilà plus de moitié, monſieur, de votre dette.
Demain on vous fera votre ſomme complette.

LE MARQUIS *prenant la bourſe.*

Adieu, monſieur, adieu, je vous croyois du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des ſentimens d'honneur.
Mais cette occaſion me prouve le contraire;
Ne m'approchez jamais que de loin... plus d'affaire.
Je ſerois dégradé de nobleſſe chez nous,
Si j'étois accoſté d'un lâche tel que vous.

SCENE VI.

MENECHME, VALENTIN.

MENECHME.

JE lui conſeille encor de me chanter injure.
Où ſuis-je ! Quel pays ! Quelle race parjure !
Hommes, femmes, paſſants, marchands, Gaſcons, commis,
Pour me faire enrager tous ſemblent s'être unis.
Je n'en connois aucun ; & tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, & viennent me ſurprendre.
Allons voir mon Notaire ; & ſortons, ſi je puis,
Du coupe-gorge affreux, & du bois où je ſuis.

Il s'en va.

VALENTIN *courant après.*

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduiſe ?

MENECHME.

Je n'ai beſoin de vous, ni de votre entremiſe ;
Je vous ſuis obligé des ſervices rendus,
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'apréhende encor dans mon ſoupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCENE VII.

VALENTIN *ſeul*.

LE pauvre diable en a, par ma foi, tout ſon ſou;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou.
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ſes créanciers mon maître ſera quitte.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

AH! Mon cher Valentin! Tu me vois hors de moi,
Mon bonheur eſt ſi grand, qu'à peine je le croi.
J'ai reçû mon argent; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force & l'énergie;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris:
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de ſix,
De huit, de cinq, de ſept: j'acheterois, je penſe,
Deux ou trois marquiſats des mieux rentés de Fran-

VALENTIN.

Quelle aubeine! Le bien vous vient de toutes parts;
De grace, laiſſez moi promener mes regards
Sur ces billets moulés, dont l'uſage eſt utile.
La belle impreſſion! Les beaux noms! Le beau ſtile,
Ce ſont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chifons de papier,
Où l'amour ſe diſtile en de fades paroles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connois le prix, tout auſſi-bien que toi:
Mais juſqu'ici l'uſage en fut peu fait pour moi,
J'eſpére à l'avenir m'en ſervir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur eſt le vôtre;
Votre frere pour vous vient encor d'être pris.
Le marquis qui jadis nous prêta cent louis,
Eſt venu bruſquement lui demander la ſomme;
Votre frere d'abord a rembarré ſon homme:
Mais lui, ſourd aux raiſons qu'il a pû lui donner,
A voulu ſur le champ le faire dégaîner.
Notre Jumeau prudent n'en a voulu rien faire,
Et, mettant à profit mon conſeil ſalutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui ſuis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne ſont pas ſi parfaites ;
Car avec Iſabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vûe ?

VALENTIN.

Oui vraiment, il eſt un peu brutal,
Ainſi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire ;
Il a ſur ſon chapitre étendu ſa ſatire,
Et tenu face à face un propos aigre-doux,
Qu'on met ſur votre compte, & que l'on croit de-
vous :
Iſabelle eſt ſorti, à tel point courroucée....

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper ſa penſée ;
Mais je la vois paroître. Où tournez-vous vos pas ?
Madame, où fuyez-vous ?

SCENE IX.

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

ISABELLE *traverſant le Théâtre.*

OU vous ne ſerez pas.

VALENTIN.

Voilà le *qui pro quo.*

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendreſſe eſt éteinte.
Aimez-la, j'y conſens, je fais vœu déſormais
De vous fuir comme un monſtre, & ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame....

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure & qu'invective;
Je vous parois ſans foi, ſans eſprit, ſans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

ISABELLE.

Non, je ne comprens pas :
Si brutal que l'on ſoit, qu'on puiſſe avoir l'audace
De dire, de ſang froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous ſaurez qu'en ces lieux. . . .

ISABELLE.

Je ne veux rien ſavoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt bien fait.

VALENTIN.

Ecoutez ſans tant vous émouvoir.

ISABELLE.

Veux-tu que je m'expoſe encore à ſes ſottiſes ?

VALENTIN.

Mon Dieu, non. Sans ſujet vous en venez aux priſes.
Je vais dans un moment diſſiper ce ſoupçon :
Tous deux vous avez tort, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Oh ! Pour moi, j'ai raiſon, toi-même, ſois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité, va finir en deux mots.
Monſieur vous a tantôt tenu certains propos
Aſſez durs, dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

CHEVALIER.

Moi, Je vous ai. . . .

VALENTIN.

Paix donc, point tant de pétulance;
Je ne dirai plus rien, ſi vous parlez toujours.
L'homme qui vous a fait d'impertinens diſcours,
C'eſt lui ſans être lui, ce n'eſt que ſon image,
De taille, de façon, de nom & de viſage:
Et quoique l'un ſoit l'autre, ils différent entr'eux,
Tous les deux ne ſont qu'un, & cependant ſont deux.
Ainſi c'eſt l'autre lui, vétu de ſes dépouilles,
Le portrait de monſieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler, ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La choſe, j'en conviens, ne paroît pas trop claire:
Mais ſachez que monſieur en ces lieux a ſon frere;
Frere jumeau, ſemblable & d'habit & de traits,
Dont la langue a tantôt ſur vous lancé ſes traits.
Vous l'avez pris pour lui; mais quoiqu'il ſoit ſemblable,
L'autre eſt un faux brutal, voici le véritable.

ISABELLE.

Quelque étrange que ſoit ce ſurprenant recit,
Je me plais à le croire, il flatte mon eſprit,
L'amour rend ma mépriſe, & juſte & raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon tranſport . . .

Il veut lui donner la main.

ISABELLE.

Modérez ces deſirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprens auſſi, tranſporté de plaiſirs,
Je pouſſe un peu trop loin mes tendres entrepriſes;
Mais d'une & d'autre part oublions nos mépriſes.

VALENTIN *montrant le chapeau.*

Pour ne nous plus tromper, regardez ce ſignal,
Il doit dans l'embarras vous ſervir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, pardevant le Notaire,
Epouſer l'un pour l'autre, & prendre le contraire;
Vous apprendrez par-là quel eſt le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plûtôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoiqu'aujourd'hui le Ciel faſſe pour ma fortune,
Sans ce cœur, j'y renonce, & je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Tréve de complimens. Quand vous ſerez époux,

Il vous ſera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux vous & moi nous appelle.
Que madame à préſent en paix rentre chez elle;
Nous, courons au contrat, & qu'un heureux deſtin
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

JE vous dis vrai, madame, & je ne ſaurois croire
Que l'on puiſſe trouver une ame encor ſi noire.
Lorſque je l'ai preſſé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, & l'auroit, je crois, fait,
Si ſon valet plus doux n'eut écarté l'orage.
Ah! Madame, armez-vous d'un généreux courage;
Pourſuivez votre pointe, & faites bien valoir
Les droits que la raiſon met en votre pouvoir.
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'accompliſſe.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le ciel me puniſſe.

FINETTE.

Il n'eſt plus ici bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de ſincérité.
Les filles en ce temps ſi ſouvent attrappées,
Sur la foi des ſermens avoient été trompées;
Et voulant mettre un frein au dégoût des amans,

Se faiſoient d'un écrit confirmer les ſermens:
Mais que leur ſert d'uſer de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puiſſance?
Je vois bien maintenant que dans ce ſiécle ingrat
Il ne faut ſe fier que ſur un bon contrat.
Mais c'eſt notre deſtin, toujours, tant que nous ſommes,
Nous ſerons le jouet & les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien reſolu, dans mon cœur courroucé,
De venger ſi je puis, tout le ſexe offenſé.

FINETTE.

Quoi donc, il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde?
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui ſeul, & n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air, & qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire, & nous ſurprendre,
Nous fera par écrit ſa déclaration,
Sans en venir après à la concluſion?
Non, c'eſt une noirceur qui crie au ciel vengeance,
Il faut de cet abus réprimer la licence;
Et quand ce ne ſeroit que pour vous en venger,
Il faudroit l'épouſer pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais s'il ne m'aime point, quel ſera l'avantage
Que me procurera ce triſte mariage?

FINETTE.

Eſt-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouſe à préſent?
Cela fut bon du temps du monde adoleſcent ;
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouſer ſans amour, & même ſans eſtime.
Il faut ſe marier : vous étes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour long-temps.
Ce conſeil bienfaiſant, que mon zéle vous donne,
Je voudrois l'appliquer à ma propre perſonne ;
Et reſter vieille fille, eſt un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCENE II.

DEMOPHON, ANGELIQUE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

LE hazard juſtement en ce lieu vous améne.
D'aller juſques chez vous, il m'épargne la peine,

ARAMINTE.

Le hazard nous ſert donc tous deux également,
Mon frere, car chez vous j'allois pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DEMOPHON.

Toujours préoccupée ?

N'êtes-vous point, ma ſœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre paſſion
N'eſt rien qu'une chimere & pure viſion ?
Finiſſez, croyez-moi, n'allez pas davantage
Traverſer mes deſſeins, & montrez-vous plus ſage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raiſon, vous babillez toujours ;
Mais vous ſavez quel cas je fais de vos diſcours.
Menechme m'appartient, & voilà la promeſſe
Qu'il me fit de ſa main, pour marquer ſa tendreſſe.

DEMOPHON.

Mais juſqu'où va, ma ſœur, votre credulité ?

ARAMINTE.

Il eſt, vous dis-je, à moi, je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma niéce ?

ISABELLE.

Oui ſans doute, ma tante,
J'entens bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous étes fort plaiſante,
De vouloir m'enlever un cœur comme le ſien,
Et vous approprier ſi hardiment mon bien !
Un procédé pareil eſt ſot & malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourroit de vos mains ravir une conquête ?
Quand on eſt une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous ſont garans qu'on ne change jamais.

Ce ſont ces yeux charmans, qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux ſont pour le moins auſſi beaux que les vôtres,
Et lorſque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réuſſira mieux.

DEMOPHON.

Oh, je ſuis à la fin bien las de vous entendre,
Heureuſement, ici je vois venir mon gendre.
(*à Menechme.*) Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux ?

SCENE III.

MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

MENECHME.

J'Ai cherché ſon logis en vain une heure ou deux,
Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris ſoin de me nuire.

DEMOPHON.

Je l'attens, & je crois qu'il ne tardera pas.

MENECHME.

L'un du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fidéles,
Me vient de ma ſanté demander des nouvelles.
Un autre, à toute force, & me ſerrant la main,
Me veut mener ſouper au cabaret prochain.
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue;
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connois aucun, non plus que Lucifer.

ARAMINTE.

Traître! C'en eſt donc fait! Malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hymenée,
Malgré tous tes ſermens, malgré ton premier choix?

MENECHME.

Ah! Nous y voilà donc encore une autre fois!

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidéle;
Tu te fais un plaiſir de ma peine cruelle,
Tu me vois expirante. & cédant à mon ſort,
Sans donner ſeulement une larme à ma mort.
(*Elle tombe ſur Finette.*)

MENECHME.

Cette femme eſt ſur moi rudement endiablée;
Il faut aſſurément qu'on l'ait enſorcelée.
Faudra-t-il que toujours je ſois dans l'embarras,
De voir une furie attachée à mes pas?

FINETTE.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendreſſe ;
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtreſſe ?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât ſon amour de tant de cruauté ?

MENECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puiſſe avec elle entraîner, que m'importe ?
Déja pour mon repos, il devroit l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! Je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promeſſe en main, voilà ta ſignature,
Je puis par ce témoin confondre l'impoſture.

MENECHME *à Demophon.*

Elle eſt folle à tel point, qu'on ne peut l'exprimer.
Travaillez au plûtôt à la faire enfermer.

DEMOPHON *liſant la promeſſe.*

Mais voilà votre nom, Menechme. En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'eſt ma ſœur, & je puis aſſoupir tout cela.

MENECHME.

Moi ! Si j'ai jamais vû ces deux friponnes-là,
Pardonnez-moi le mot, c'eſt votre ſœur, n'importe,
Je veux bien à vos yeux, & devant que je ſorte,
Que Satan . . . Lucifer . . .

DEMOPHON.

Je vous crois ſans jurer.

MENECHME.

Cette femme a fait vœux de me déſeſpérer.
Eſprit, démon, lutin, ombre, femme ou furie,
Qui que tu ſois enfin, laiſſe-moi, je te prie.

SCENE IV.

ROBERTIN, MENECHME, DEMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DEMOPHON.

AH! Monſieur Robertin, vous venez juſtement,
Et nous vous attendons avec empreſſement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaiſir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joye en ce lieu réunie.
Je croi que ma préſence ici ne déplaît pas,
Sur-tout à la future, elle a beaucoup d'appas.
Mais un époux bien fait, tel que l'amour lui donne,
Malgré tous ſes attraits, manquoit à ſa perſonne,
Elle n'a maintenant plus rien à déſirer.

MENECHME.

Si ce n'eſt d'être veuve, & me voir enterrer,

C'eſt ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils ſentimens n'entrent point dans mon ame.

ROBERTIN.

Monſieur ne penſe pas auſſi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre eſprit ;
Je ſtipule pour lui que c'eſt un honnête homme.

MENECHME.

Vous vous moquez, monſieur !

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchiſe du cœur qu'il a par préciput.

MENECHME.

Je voudrois pouvoir être avec vous but à but ;
C'eſt vous qui des vertus êtes le protocole,
Et pour vous bien louer je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puiſque, comme je croi, vous étes tous d'accord,
Il nous faut proceder.

ARAMINTE.

Rien ne preſſe ſi fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppoſe,
Et j'en ai dans les mains une très juſte cauſe.

DEMOPHON.

Vous direz vos raiſons & vos griefs demain,
Ma ſœur ; ne laiſſons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici dont le contrat ...

MENECHME

Mais, monſieur le notaire,
Avant tout, finiſſons une certaine affaire
Qui plus que celle-là me tient ſans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient eſt toujours le meilleur.
Je n'aurois pas uſé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire inſtance
De vouloir achever le contrat au plûtôt.

MENECHME.

Vous m'avez vû chez vous ?

ROBERTIN.

Oui, Monſieur.

MENECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt.

MENECHME.

Qui moi ? Moi ?

ROBERTIN.

Vous, oui, vous; au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre viſite;
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos ſoins ſuperflus.

MENECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertiſſez, vous avez de quoi rire.

MENECHME.

Je ne ris nullement, & me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainſi.

MENECHME.

N'êtes-vous pas Notaire ?

ROBERTIN.

Et de plus, honnête homme.

MENECHME.

Oh ! C'eſt une autre affaire.
N'avez-vous pas chez vous ſoixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN.

Je les avois ; mais je ne les ai plus.

MENECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'eſt-ce pas Menechme qu'on vous nomme ?

MENECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'eſt à vous que j'ai remis la ſomme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance ; & c'eſt là le meilleur.

MENECHME.

Quoi, monſieur, vous auriez le front & l'inſolence....

ROBERTIN.

Quoi, monſieur, vous auriez l'audace & l'impudence....

MENECHME.

De dire que j'ai pris ſoixante mille écus?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçûs?

MENECHME.

Voilà, je le confeſſe, un homme abominable!

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe déteſtable!

DEMOPHON.

Hé, meſſieurs, doucement, je ſuis pour vous honteux,
Et je ne ſai ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monſieur pourroit-il bien avoir l'ame aſſez noire,

ARAMINTE.

Oui, c'eſt un ſcélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui ſon procès, & s'il en eſt beſoin,
Je ſervirai toujours contre lui de témoin.

SCENE V.

VALENTIN, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, FINETTE.

VALENTIN.

HE', qu'eſt-ce donc, meſſieurs ? Voilà bien du grabuge !

MENECHME.

De notre différend cet homme ſera juge ;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle. (*à Valentin.*) Ai-je reçû quelque argent aujourd'hui
De monſieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle eſpece.
Soixante mille écus que votre oncle vous laiſſe,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MENECHME *le prenant à la Cravate.*

Ah, maudit faux témoin ! Malheureux impoſteur !
Tu peux ſoutenir....

VALENTIN

Oui, je ſoutiens que la ſomm
A tantôt été miſe entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouſer la fille de monſieur.
Il s'appelle Menechme, il eſt de Picardie ;
Et ſi vous le niez, c'eſt une perfidie.
Je leverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN.

Vous voyez, s'il ſe peut, un plus méchant eſprit,
Plus noir, plus ſcélérat. Hélas ! Qu'allez-vous faire ?
Je vous embarquois-là dans une belle affaire !

DEMOPHON.

Je vous prenois, Monſieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à préſent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'eſt point d'injuſtice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne ſoit complice.

FINETTE.

Traître ! Te voilà donc à la fin confondu.
Sans autre procédure, il faut qu'il ſoit pendu.

MENECHME.

Non, je ne penſe pas que l'enfer ſoit capable
De vomir ſur la terre, en ſa rage exécrable,
Des hommes, des démons ſi méchans que vous tous,
Et je ne puis parler, tant je ſuis en courroux.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, MENECHME, DEMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

MA préſence, je crois, eſt ici néceſſaire,
Pour découvrir le fond d'un ſurprenant myſtere.

DEMOPHON.

Qu'eſt-ce donc que je vois ?

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô ciel ! Dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE.

Madame, je ne ſai ſi j'ai le regard trouble,
Si c'eſt quelque vapeur : mais enfin, je vois double.

MENECHME.

Quel objet ſe préſente, & que me fait-on voir ?
C'eſt mon portrait qui marche, ou bien c'eſt mon miroir.

LE CHEVALIER.

Pourquoi prendre, monſieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Menechme, & c'eſt me faire injure.

MENECHME.

Voilà, ſur ma parole, encor quelque fripon !
Et de quel droit, monſieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'aviſe point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

MENECHME.

Mon pere en ſon vivant ſe fit nommer ainſi.

LE CHEVALIER.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom auſſi.

MENECHME.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

LE CHEVALIER.

La mienne eſt morte auſſi de la même maniere.

MENECHME.

Je ſuis de Picardie....

LE CHEVALIER.

Et moi pareillement.

MENECHME.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement,
Et dont depuis quinze ans je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.

Du mien depuis ce temps j'ignore la fortune.

MENECHME.

Ce frere étant jumeau dans tout me reſſembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien eſt mon image, & qui me voit, le voit.

MENECHME.

Mais vous qui me parlez, n'étes-vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'eſt vous qui l'avez dit, voilà tout le myſtere.

MENECHME.

Eſt-il poſſible, ô ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embraſſement
Vous témoigne ma joye & mon raviſſement.
Mon frere, eſt-ce bien vous ? Quelle heureuſe rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MENECHME.

Mon frere, en verité ... je m'en réjouis fort :
Mais j'avois cependant compté ſur votre mort.

FINETTE.

En tout ceci, madame, il n'y va rien du nôtre.
Quoi qu'il puiſſe arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DEMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'eſt pas commun.
(*à Iſabelle.*)
Il te faut un époux en voilà deux pour un.
Choiſis le bon pour toi, ma fille, & te contente.

ISABELLE *reconnoiſſant la marque du chapeau du Chevalier.*

Puiſque vous m'accordez le choix qui ſe préſente,
Portée également de l'une & l'autre part,
Je prens monſieur, il faut en courir le hazard.

ARAMINTE.

Et moi, je prens, monſieur.

MENECHME.

Il ſemble, à vous entendre;
Que vous n'ayez ici qu'à vous baiſſer, & prendre.

VALENTIN.

Puiſque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubeine auſſi, Finette m'appartient.

ROBERTIN.

Moi, je vous prens tous deux. Je veux que l'on m'inſtruiſe
En quelles mains enfin cette ſomme eſt remiſe:
L'un de vous a touché ſoixante mille écus.

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point en peine, & je les ai reçûs.
C'eſt moi qui pour la mienne ayant pris ſa valiſe,
Ai ſû me prévaloir d'une heureuſe mépriſe.
C'eſt lui qui pour un legs vient d'arriver ici;
C'eſt moi qu'on a cru mort, & qui m'en ſuis ſaiſi.
C'eſt moi, qui dans l'ardeur d'une feinte tendreſſe,
A madame autrefois ai fait une promeſſe,
Et c'eſt moi qui depuis, brûlant de plus beaux feux,
A l'aimable Iſabelle ai porté tous mes vœux.

MENECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, monſieur le Notaire?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du teſtateur ſuivi l'intention:
Il laiſſe à ſon neveu cette ſucceſſion.
Monſieur l'eſt comme vous; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du deſtin, mon frere, il faut ſouſcrire.
Mais vous aurez bien-tôt tout lieu d'être content,
Pourvû que ſans éclat, vous vouliez à l'inſtant,
En épouſant Madame, acquitter ma parole.

MENECHME.

Comment donc? Vous voulez que j'épouſe une folle?

ARAMINTE.

Et de quel droit, monſieur, me faites-vous la loi?
Je vous trouve plaiſant de diſpoſer de moi!

LE CHEVALIER.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime;
Vous vouliez m'épouſer, c'eſt un autre moi-même;
Et pour vous faire voir quelle eſt mon amitié,
De la ſucceſſion recevez la moitié:
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MENECHME *embraſſant le Chevalier.*

A ce dernier trait-là je reconnois mon frere.
Ça, ma reine, épouſons, malgré notre diſcord...;
Nous nous ſommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi, vous nommant friponne; & vous, m'appellant traître,
Nous n'avions pas pour lors l'honneur de nous connoître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en s'ont dit tout autant, & ſe connoiſſoient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne ſeroit que pour la reſſemblance,
Je voudrois l'épouſer ſans tant de réſiſtance.

ARAMINTE.

Si je pouvois un jour me réſoudre à ce choix
Je le ferois exprès pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien ſeul en vûe;
Mais, en me mariant, votre attente eſt déçûe.
Oui, je l'épouſerai pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, & vous deſoler tous.

MENECHME.

Ce ſera très-bien fait.

DEMOPHON *au Chevalier.*

Vous, acceptez ma fille,
Puiſqu'un coup du hazard vous met dans ma famille.
Je voulois un Menechme, en lui donnant la main

Vous

Vous ne changerez rien à mon premier deſſein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le deſtin m'envoye,
Mon cœur ne peut ſuffire à contenir ſa joye.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici ſonge à ſe marier;
Marions-nous auſſi, pour nous deſennuyer.

FINETTE.

A ne t'en pas mentir, j'en aurois grande envie,
Mais je crains....

VALENTIN.

Que crains-tu?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi,
Et je ne laiſſe pas de te donner ma foi.

(*Aux Auditeurs*)

Meſſieurs j'ai réuſſi dans l'hymen qui s'apprête,
De mirthe & de laurier je vais ceindre ma tête,
Mais ſi je méritois vos applaudiſſemens,
Ce jour mettroit le comble à mes contentemens.

Fin du Tome troiſiéme.

872436